

Biblioteka
U. M. K.
Toruń

193049

(258) 72

Michonke

15

2
H. S. Koller

15

CHOIX
DE
P O È S I E S
POLONAISES

PRÉCÉDÉ

D'UN DISCOURS SUR L'ORIGINE DE LA POLOGNE,
SUR LA LANGUE ET LA POÉSIE DE CETTE NATION:
SUR LES IDIOMES SLAVES ET SUR LA GÉO-
GRAPHIE ANCIENNE DU NORD.

RECUEILLI, ECRIT ET TRADUIT EN FRANÇAIS

PAR O*****

Parce..... et propius res aspice nostras.
AENEID. I. 530.

GOTTINGUE,
CHEZ VANDENHOECK ET RUPRECHT.
1 8 1 6.

AUX MANES
DE
SAMUEL WHITEBREAD

MEMBRE DE LA CHAMBRE DES COMMUNES.

Lorsque je consacrai mes veilles au travail que j'ose rendre public, je formai le projet d'en faire hommage à l'illustre orateur qui par les généreux discours qu'il a prononcés au sein du Parlement, s'intéressa le plus vivement au sort de la Pologne. Mais avant que mon ouvrage fut terminé, je l'ai baigné de mes larmes à la triste nouvelle que ce généreux défenseur de ma patrie était devenu par sa mort l'objet de la douleur publique.

Helas! fallait-il que le flambeau d'une vie si chère à toute l'humanité fut éteint par une désolante précipitation! Orateur

193049



vertueux, sur lequel toute une parti du genre humain fixait avec joie ses regards attendris, devais-tu abandonner la carrière où l'honneur et les vertus sociales t'accompagnaient sans cesse? Fils d'une patrie aussi illustre que fortunée, sur la quelle veille un Prince, élevé dans le berceau d'une sage liberté, tu n'as vu au-tour de toi que le bonheur, en vivant sous les loix que l'Humanité paraît seule avoir dictées.

Pardonne, ame généreuse, ce n'est pas à moi à juger les motifs qui t'ont élevé au-dessus des terreurs des hommes ordinaires. Souvent l'enveloppe grossière destinée à la mort, même dans le sein maternel, n'est que trop étroite pour les ames sublimes que s'elanceut hors de cette sphère environnée d'éléments ténébreux où l'on n'entend que les gemissemens de l'infortune, ou le rire d'une joie sauvage. Oui, trop souvent le coeur se brise sous la main de fer du sort impitoyable.

L'Orateur du Sénat d'Albion n'était pas dans la douloureuse alternative de son modèle de ce grand orateur de la Grèce, qui ayant vu tomber sous un

joug honteux la patrie de Solon, de Licurgue, et celle d'Epaminondas, étant poursuivi par les satellites féroces d'un tyran barbare, abandonna sa dépouille mortelle au pied des autels profanés. Non il n'était pas dans la déplorable situation du dernier des Romains libres qui trop noble pour servir d'ornemens au char triomphal de l'ambitieux César et du dissolu Marc-Antoine, alla joindre les mânes de Socrate et de Platon dont le génie lui avait indiqué un avenir plus consolant.

Ces âmes divines auront sans doute reçu avec respect l'ombre plaintive de Samuel Whitebread: il surpassa Caton et Démosthènes en quittant librement tout ce qui flatte les ames attachées à la terre. Samuel Whitebread ne respirant que l'amour de l'humanité et celui de sa patrie, voyant inutiles ses nobles efforts en faveur de la Patrie de Sobieski, de Doria et des enfants de Witkind, abandonna la terre et laissa des milliers d'hommes reconnaissans dans le deuil et dans les larmes. Ses vues politiques et tous ses voeux pour le genre humain étaient dignes d'un Anglais: il désirait que sa

sa patrie fortunée au milieu de son bonheur fit pencher en faveur des opprimés le poids de la supériorité qu'elle avait justement acquise; et tout illustre sénat a honoré sa mémoire.

Mânes de Samuel Whitebread recevez cet hommage que je dépose avec vénération sur le tombeau où repose sa cendre respectable.

O... Polonais.

TABLE DES MATIERES.

DISCOURS.

PREMIERE PARTIE.

- I. Dénomination primitive de la Pologne.
- II. La Nevride et la Scythie.
- III. La Nevride au Sud et les rivières de ce pays.
- IV. La Nivride au Nord et la guerre de Darius, roi de Perse contre les Scythes.
- V. Marche des troupes alliées et celle des Perses.
- VI. Continuation du sujet, touchant la Nevride au Nord.
- VII. Renseignemens tirés d'Ovide, de Virgile, d'Horace, de Denis le Periégète, de Strabon et d'autres auteurs.
- VIII. La Nevride d'après des écrivains Romains, la rivière Neris ou Wilia: Pa-neris en Lithuanien, Lechos ou Lech.
- IX. La Nevride à l'Ouest. Les Nevridiens et les Germains: Les Polonais et les Allemands.
- X. Sur la langue Polonoise et les dialectes de la langue Slave ou slavonne.

- XI. Continuation du même sujet. Les traductions de la Sainte Ecriture en idiome Lusacien, Bohémien, Carinthien, Slavique parlé en Hongrie, en Roxolano-Slavique, Russe, Lithvanien: Lettigue, Estonien et Polonais. Poésies du Professeur Palkovic.
- XII. Antiquité des idiomes slaves, leur analogie, leur différence, leur point central.
- XIII. Idiomes Slaves sur les bords d'Odax. Strabon. Nations des Luiti, des Butones, du Mugilones, des Hermunduri et c. c. d'après Strabon et Philippe Cluver. Albis, Weltava, Hercynie, monts carpatés.
- XIV. Veleius Paterculus. Albis, Marcomans, Hercynie d'après cet historien. Pomponius Méla: Limite entre la Germanie et la Sarmatie, d'après ce Geographe. Visula, Vistula. Bisula d'après Méla et Ammien Marcellin.
- XV. C. Pline et C. Tacite. — Séries (Reihe) établies par M. Bredow. Semuons, Longobardi, Hermunduri, Albis Weltava. Marsigni, Gothini, Burii, Osi, leurs Noms slaviques.
- XVI. Peucini, ou Bastarnae, Venedi et Fenni.
- XVII. Sur les voyages des Anciens dans le Nord par l'Océan septentrional. Histoire de Pline, relative à ce sujet.
- XVIII. Claude Ptoloméé et sa Cosmographie. Périples de Marcian Héracléote par Hudson. Mot Velikon kolpon, mal corrigé et changé en Venedikon kolpon par Hudson.

DISCOURS PRELIMINAIRE.

PREMIERE PARTIE.

L'origine, la langue et la Poésie d'un peuple ont entr'elles une liaison écessaire. Elles s'éclairent l'une par l'autre et toutes les trois contribuent à faire connaître une nation. Tel est le sujet de ce discours préliminaire relativement à la Pologne.

CHAPITRE I.

DENOMINATION PRIMITIVE DE LA POLOGNE.

La géographie de l'ancienne Grèce présente deux noms sur lesquels on prend la liberté de fixer l'attention. On voit

dans le sinus de Corynthe un port, nommé par Pline „Lechaëum navale — et *Λεχαιον πινειον* par Claude Ptolomé. On trouve aussi dans l'ancienne Istrie, sur la mer Adriatique, une ville, appelée Pola dont Pomponius Mela fait mention en ces termes. — „Ultra sunt Apollonia Solona, sinus Polaticus et Pola, quondam a Colchis, ut ferunt habitata in quantum res transeunt! nunc Romana colonia”. — Ces deux noms sont singulièrement remarquables pour l'histoire de la Pologne. En effet, il est difficile de découvrir pourquoi un de ses chefs qu'on regarde comme le premier, se nommait Lechas, Lechos ou Lech par une abréviation, usitée dans la langue du pays. Ce fut lui qui, selon une tradition généralement reçue fit bâtir la ville, appelée Gniezno ou Gnesne, autrefois capitale de la Pologne. Dans les siècles qui suivirent l'époque de ce Lechos, deux souverains portèrent ce même nom dont on ne voit d'analogie dans aucune langue, pas même dans l'idiome Polonais, excepté dans la langue Grecque. Lorsque la nation eut

embrassé la religion chrétienne, deux princes de la famille des Piastes, portèrent le même nom: on ne le trouve cependant pas dans la légende ecclésiastique et on ne le donnait pas à des particuliers. On peut faire aussi la même remarque à l'égard de Pola, ancienne ville d'Istrie.

Il est vrai que les mots latins Polonia, Polonus, Poloni paraissent différer de celui de Pola, Polaticus Polatici. Mais aussi dans la langue du pays le nom Polonus, Poloni est Polak au nombre singulier et Polacy ou Polaki au pluriel, comme s'ils étaient précisément les habitans de Pola. De même ceux qui habitent la ville de Kracovie s'appellent Krakowiak, Krakowiacy. Les habitans de la Lithvanie qu'on nomme en Polonais Litwa, sont Litwak, Litwacy. Il est vrai que l'on dit bien au singulier Krakowianin, Litwin: Krakowianie Litwini au pluriel; mais on ne dit guère Polanin, Polanie.

Le nom que les habitans de Pologne donnent à leur pays est Polska, comme si c'était le nom adjectif, dérivant du substantif Pola. Cependant plusieurs auteurs

assignent pour origine à la dénomination de Pologne le terme Pole qui veut dire: champ ou terroir à cultiver: mais de ce nom ne peut jamais venir Polak, Polacy, Polska. On peut consulter les dictionnaires où sont marqués les dérivatifs du mot Pole, champ, on n'y trouvera nullement Polak. Il est difficile de croire qu'une nation tire son nom appellatif des prés, des bois, des champs; d'ailleurs tous ces trois objets, pres-qu'en égale partie, composent les pays de Pologne. Il est même à présumer que dans des tems anciens les forêts couvraient une étendue plus considérable de ce pays, puisqu'après tant de siècles la Pologne ne cesse pas encore de fournir par la Vistule, la Warta et le Niemen des bois à beaucoup de nations, quoique presque tous les villages et la plupart des bourgs y soient aussi construits en bois. En un mot on ne trouve les termes Lechaeum, Lechos, Pola, Polis, Polakakis que dans la langue grecque; ainsi Lech, Polak Polacy, Polaki, Polska n'ont pour étimologie d'autres mots qu'eux-mêmes et ils sont uniques dans ces deux langues.

On dit aussi, particulièrement dans le style poétique ou plus élevé, Lechita pour le Polonus, Lechici, Lechitowie pour les Poloni: Lechia en place de Polska, Polouia. Dans les Poètes latins on trouve qu'il est parlé de Lechaeus, Lechia. Ainsi Properce a dit dans son élégie XXI. liv. III.

„Magnum iter ad doctas proficisci cogor
Athenas.

„Cogar et undisonos nunc prece adire
deos.

„Deinde per Ionium vectus, cum fessa
Lechaeo

„Sedârit placida vela phaselus aqua.

De même Stace fait mention de Lechia au livre IV. Sylv. 3. vers 39.

Hic parvus nisi Lechiae vetarent
Incus freta miscuisset Isthmus.

Ce n'est pas cependant mon intention de tirer de ces observations quelques conséquences ridicules: ce ne sont que des remarques littéraires.

LA NEVRIDE ET LA SCYTHIE.

Plusieurs auteurs ont parlé de l'origine des Polonais: mais le fait est plutôt obscurci qu'éclairé. Les Scythes, les Sarmates, ensuite les Vénèdes et les Slaves sont l'objet de leurs recherches. C'est de ces peuples qu'on fait communément sortir les polonais. Mais ce sont des idées trop générales, j'ose présenter des notions plus particulières. Je m'attache aux traces des anciens auteurs et je commence avant tout à suivre celles d'Hérodote.

En parlant des Scythes et des Sauromates ce célèbre historien parle dans sa Melpomene d'une nation, nommée la Nevride, *Nevpis*, qui n'était ni Scythe, ni Sauromate. Il faut bien observer les paroles d'Hérodote et l'étendue du pays où il place cette nation. Je commence par la région Orientale et la rive droite de l'ancien Borysthènes. Voici les paroles de l'Histoire:

„Après le port des Borysthénites qui occupent justement le milieu des côtes maritimes de toute la Scythie les premiers peuples qu'on rencontre, sont les Callipides, ce sont des Graeco - Scythes. Au dessus d'eux sont les Alazons. Ceux-ci et les Callipides observent en plusieurs choses les mêmes coutumes que les Scythes; mais ils sement du bled, et mangent des oignons, de l'ail, des lentilles et du millet. Au-dessus des Alazons, habitent les Scythes laboureurs, qui sement du bled, non pour en faire leur nourriture, mais pour le vendre. Par delà on trouve les Nevridiens. Autant que nous avons pu le savoir, la partie septentrionale de leur pays n'est point habitée. Voila les nations situées le long du fleuve Hypanis à l'Ouest du Borysthènes,, — Melpom §. XVII. (17)

Une relation si détaillée d'un témoin oculaire démontre indubitablement que'n remontant vers la source de l'Hypanis, c'était les Nevridiens qui avaient là leur patrie; que vers le Nord, il n'y avait qu'un désert. Hérodote s'en informa avec la sollicitude qui lui était propre, puisqu'il dit: — „autant que j'ai pu le sa-

voir. — „ Il est aussi évident que les Nevridiens s'étendaient depuis les bords de l'Hypanis jusqu'aux bords du Borysthènes, car s'il avait eu un autre peuple, Hérodote, ce diligent observateur, ne manquerait pas d'en faire mention. En partant de la Nevride, il se rend sur la rive gauche du Borysthènes, plus vers l'Orient et dit: — „ — „ Quand on a passé ce dernier fleuve, on rencontre d'abord l'Hylée, vers les côtes de la mer nommée le Pont-Euxin. Au-dessus de ce pays, sont les Scythes Agricoles. Les Grecs qui habitent les bords de l'Hypanis, les appellent Borysthénites; ils se donnent eux-mêmes le nom d'Olbiopolites. Le pays de ces Scythes agricoles a, à l'est, trois jours de chemin, et s'étend jusqu'au fleuve Panticapes: mais celui qu'ils ont au Nord est de onze jours de navigation, en remontant le Borysthènes. Plus avant on trouve de vastes déserts, au-delà desquels habitent les Androphages, nation particulière et nullement Scythe. Au-dessus des Androphages il n'y a plus que de véritables déserts, du moins n'y rencontre-t-on aucun peuple, autant que nous

avons pu le savoir. — Melpomène §. XVIII.

„ A l'Est de ces Scythes agricoles et au-delà du Panticapes vous trouvez les Scythes „ nomades, qui ne sement, ni labourent. „ Ces nomades occupent à l'Est une étendue de quatorze jours de chemin jusqu'au „ fleuve Gerrhus. — Melpomène XIX. „ Au-delà du Gerrhus est le pays des Scythes „ royaux. Au nord, au-dessus des Scythes „ royaux, on rencontre les Mélanchlaenes, „ peuple qui n'est point Scythe. Au-delà „ des Mélanchlaenes autant que nous „ vous le savoir, il n'y a que des marais et „ des terres sans habitans. — „ Melpomène § XX.

Par un témoignage, si bien détaillé, il est prouvé jusqu'à l'évidence que les Scythes agricoles, nomades, royaux, et autres; que les Androphages et les Mélanchlaenes étaient situés au delà du Borysthènes vers l'Orient et vers le Nord. Il est donc bien clair que c'est attaquer une autorité sanctionnée par des siècles que de placer, comme on le voit sur plusieurs cartes géographiques, un de ces peuples en deçà de ce grand

B



fleuve. Cette erreur se trouve même sur la carte que l'estimable Major Rénell a jointe à son ouvrage, très-précieux du reste sous tous les rapports. — „ The geographical System „of Herodotus. — „ On y voit les Androphages, placés sur la rive droite du Borysthènes dans le pays de Lithvanie: tandisqu' Hérodote, étant sur la rive gauche de ce fleuve dit: — „, mais celui qui ils ont „, au Nord est de onze jours de navigation „, en remontant le Borysthènes. Plus avant „, on trouve de vastes déserts; au-delà des „, quels habitent les Androphages. — „ Si ce peuple avait eu son emplacement dans la Lithvanie; Hérodote l'aurait dit quand il parlait de la Nevride, avant de passer le Borysthènes.

CHAPITRE III.

LA NEVRIDE AU SUD ET LES RIVIERES DE CE PAYS.

Après avoir démontré la situation de la Nevride vers l'Est, il faut indiquer les limites méridionales de cette nation. Le même Hérodote en parle ainsi: — „ L'Ister est donc un des fleuves qui coulent en Scythie. On rencontre ensuite le Tyrès, il vient du Nord et sort d'un grand lac qui sépare la Scythie de la Nevride. Les Grecs qu'on appelle Tyrites, habitent vers son embouchure. — „ Melpomene §. 50-

C'est à peu près au quarantième degré et 30 minutes de longitude, et au quarante-huitième, 30 minutes de latitude septentrionale que l'ancien Tyrès ou le Niester moderne sort d'entre les montagnes, nommées Beskit qui forment une chaîne des Carpathes ou Krapach, en descendant vers la ville de Léopol. C'était donc là qu'au Sud touchaient les limites de la Nevride. Une ligne tirée de ce dernier en-

droit vers l'Orient aux bords des Borysthènes servirait de bornes entre les Tyrites, les Scythes laboureurs, les Alazons, les Callipides d'une part, et la Nevride de l'autre.

Hérodote parle encore d'un peuple, sous le nom d'Agathyrses qu'il a trouvés aux bords de la rivière. Maris, il dit: — „Le Maris coule du pays des Agathyrses et mêle ses eaux avec celles de l'Ister. — „ Melpomene §. 40. Ce Maris est appelé aujourd'hui Maros, traverse le pays de Transylvanie et se joint au Théis, ancien Tibice, vis-à-vis de Ségédin en Hongrie. Les Agathyrses occupent donc le pays où la Transylvanie moderne est située au sud de la Nevride. Quelles devaient être les limites de cette dernière nation vers l'Occident? le grand historien, Hérodote, n'en fait aucune mention. Cependant ses paroles, concernant le Tyrès, — „ il sort du grand lac qui sépare la Scythie de la Nevride, — „ ces paroles font clairement voir que ce n'était que le commencement de la partie occidentale de ce pays, situé près les monts Crapach ou Carpathes d'où vient

cette rivière. Mais comme l'Europe à l'Occident n'a été connue que par les Romains et particulièrement dans le premier siècle de l'ère Chrétienne je me réserve donc de traiter cet objet, quand je parlerai de l'époque postérieure. Actuellement je vais parler du Nord de la Nevride.

Les peuples pasteurs ou nomades habitaient par préférence les bords des rivières et des grands fleuves, c'est-là qu'ils trouvaient plus facilement pour eux mêmes et pour leur troupeaux leur subsistance journalière. Les rivières favorisaient leur vie errante, et leur servaient aussi de remparts, suivant la remarque d'Hérodote. Plus un fleuve augmentait pendant son cours et s'approchait de la mer, plus les peuples qui en habitaient les bords étaient nombreux. Les rivières et fleuves leurs servaient de guide pendant leurs courses: sur-tout dans un pays couvert de bois et de grandes forêts, ils ne pouvaient autrement s'orienter que par ces signes naturels.

Si l'on considère avec attention la Nevride d'Hérodote, on y voit des rivières plus remarquables qui la traversent dans

cet ordre: celles qui vont vers l'Orient sont le Tyrès ou Niester et l'Hypanis ou Boh en langue Slavonne: vers l'Occident, le San dont les sources paraissent à très-peu de distance de celles du Tyrès, va joindre la Vistule auprès de la ville de Sandomir. Un peu plus en avant on voit la Wisloke qui décharge ses eaux dans la même Vistule. Plus loin vers l'occident on trouve le Poprad qui se joint au Duna-vec et tous deux se jettent dans la Vistule, Celle-ci à l'ouest sort des monts Krapach ou Carpates, et dans son passage ayant reçu cinquante rivières dont quelques-unes sont navigables, elle entre dans la mer Baltique près de Danzic. Si l'on revient sur la rive gauche du Tyrès et se place dans la direction verticale de l'Hypanis ou Boh, on verra les sources du Bug en langue Polonaise qui donnent l'existence à cette même rivière. Mais tandis que l'Hypanis, Boh, dirige son cours vers l'Orient pour se joindre au lac du Liman entre Cherson et Oczakof, le Bug va au Nord; et après avoir joint ses eaux à celles de Narewe près du village de Sirock, il

se réunit quatre lieues plus bas, à la Vistule près de Modlin, pour aller ensemble à la mer Baltique.

Dans l'arc dont le sommet s'approche de la rive gauche du Tyrès, dans l'arc, dis-je que forme la distance comprise entre les sources de Boh et celle du Bng, on voit au Nord plusieurs petites rivières se joindre l'une à l'autre, comme Slucz et Horin, Ikwa et Ster, Turia et Stochot, Pripec', Pina et d'autres qui, prises ensemble forment une espèce de ramification et réunissent leurs eaux au quarante-cinquième degré de longitude septentrionale. Cette réunion d'eaux, qui ressemble à une tige d'arbre, est une grande rivière navigable, nommée Pripec, ou Pripiat qui parcourt l'ancienne Nevride et se jette dans le Borysthènes au-dessus de Kiyovie ou Kiiew, ville de la petite Russie.

Si l'on prenait pour le centre le point où se coupent le quarante-deuxième degré de longitude et le 50ème de latitude, on construirait avec un rayon de deux degrés et demi un cercle qui embrasserait

toutes les sources des rivières de la Nevrïde, lesquelles serpentant en différentes directions coulent, comme il est dit plus haut, de la manière suivante: Vers l'Orient le Tyrès, l'Hypanis et Pripeé: vers le Midi le Tibiscus ou Tyssa: vers l'Occident; le San, la Wisloke, le Poprad et la Dunayec: vers le Nord; la Vistule, le Bug et la Nareve.

Un tel cercle formant une espèce d'étoile, serait même nécessaire pour s'orienter dans la connaissance de la situation des Scythes, des Sarmates, des Nevridiens des peuples Carpathiens ou habitants des monts Krapach et des bords de l'Ister. Après ces remarques on peut avancer avec plus de certitude vers le Nord de la Nevrïde, mais toujours l'histoire d'Hérodote à la main.

 CHAPITRE IV.

 LA NEVRIDE AU NORD ET LA GUERRE DE DARIUS, ROI DE PERSE, CONTRE LES SCYTHES.

Les guerres, ce fléau, cet opprobre du genre humain, quand elles sont décrites par un bon historien, servent au moins à faire connaître les pays et les peuples qui en souffrent. Hérodote excelle dans les tableaux des malheurs qu'il met sous les yeux des Grecs dans son histoire et il est remarquable sur-tout dans sa relation de la guerre que Darius, roi de Perse, avait faite aux Scythes cinq-cent-huit ans avant l'ère chrétienne. Ces pays sont connus depuis cette époque dont Hérodote parle en ces termes:

— „Les Scythes ayant fait réflexion qu'ils ne pouvaient pas, avec leurs seules forces, détruire en bataille rangée, une armée aussi nombreuse que celle de Darius envoyèrent des ambassadeurs à

leurs voisins. Les rois de ces nations, s'étant assemblés délibérèrent sur cette armée que venait envahir le Scythie. Ces rois étaient ceux des Taures, des Agathyrses, des Nevridiens des Androphages, des Mélauchlaenes, des Gérons, des Budins, et des Sauromates., — Melpomène §. CLII.

On voit d'après ce témoignage de l'historien que la Nevride était une nation différente de celles des Scythes, des Sauromates et des autres peuples dont Hérodote fait l'énumération. La Nevride avait son propre roi et possédait un pays séparé.

La délibération de ces chefs, étant un monument qui offre le connaissances politiques et les lumières de ces peuples si anciens, elle doit naturellement trouver ici sa place. Hérodote en parle en ces termes:

— „Les Ambassadeurs des Scythes, ayant été admis à l'assemblée des Rois des nations, dont nous venons de parler, apprirent à ces Princes que Darius, après avoir entièrement subjugué l'autre conti-

ment (l'Asie) était passé dans le leur sur un pont de bateaux, qu'il avait fait construire à l'endroit le plus étroit du Bosphore; qu'il avait ensuite soumis les Thraces, et traversé l'Ister sur un pont à dessein de se rendre maître de leur pays. „Il ne serait pas juste, ajoutèrent-ils, que, gardant la neutralité, vous nous laissassiez périr par votre négligence: „marchons donc unanimement audevant „de l'ennemi qui vient envahir notre Patrie. Si vous nous refusez, et que nous „nous trouvions pressés, nous quitterons „le pays, ou si nous y restons, ce sera „aux conditions que nous imposeront les „Perses: car enfin que faire à cela, si „vous ne voulez pas nous donner de secours. Ne vous flattez pas que votre „sort en soit meilleur, et que contens de „nous avoir subjugués, les perses vous „épargnent. Leur invasion vous regarde „autant que nous. En voici une preuve „à laquelle vous n'avez, rien à opposer „Si les Perses n'avaient, point d'autre intention que de venger l'assujettissement où nous les avons tenus précédemment,

„ils se seraient contentés de marcher con-
 „tre nous, sans attaquer les autres peu-
 „ples; et par là, ils auraient fait voir à
 „tout le monde qu'ils n'en voulaient
 „qu'aux Scythes Mais à peine sont-ils
 „entrés dans ce continent, qu'ils ont fa-
 „çonné au joug tous les peuples qui se
 sont rencontrés sur leur route, et déjà ils
 ont soumis les Thraces et les Gètes vos
 „voisins. Melpomène §. 1181.

Le discours des Ambassadeurs fini,
 ces Princes délibérèrent sur leur proposi-
 tion: les avis furent partagés. Les roi
 des Géons, des Budins et des Sauroma-
 tes promirent unanimement du secours
 aux Scythes. Mais ceux des Agathyrses,
 des Nevres, des Androphages, des Mé-
 lanclaenes, et des Taures leur firent cette
 réponse: „Si vous n'aviez pas fait les
 „premiers une guerre injuste aux Perses,
 „vos demandes nous paraîtraient équita-
 „bles; et, pleins de déférence pour vous,
 „nous prendrions en main vos intérêts.
 „Mais vous avez envahi leur pays sans
 „notre participation, vous l'avez tenu sous
 „le joug aussi long-tems que le Dieu l'a

„permis; et aujourd'hui que le même
 „Dieu suscite les Perses contre vous, ils
 „vous rendent la pareille. Pour nous,
 „nous ne les offensames point alors, et
 „nous ne serons pas aujourd'hui les pre-
 „miers agresseurs. Si cependant ils vien-
 „nent aussi attaquer notre pays, s'ils com-
 „mencent des hostilités contre nous, nous
 „saurons les repousser. Mais, jusqu' à
 „ce moment, nous resterons tranquilles:
 „car ils nous paraît que les Perses n'en
 „veulent qu' à ceux qui les ont insultés
 „les premiers Melpom. 119.

„Les Scythes, ayant appris, par le rap-
 port de leurs ambassadeurs, qu'ils ne de-
 vaient pas compter sur le secours des Prin-
 ces leurs voisins résolurent de ne point
 présenter de bataille, et de ne point faire
 de guerre ouverte: mais de céder à l'en-
 nemi, de se retirer toujours, de combler
 les puits et les fontaines qu'ils trouve-
 raient sur leur route, de détruire l'herbe,
 et pour cet effet de se partager en deux
 corps. On convint aussi que les Sauro-
 mates se rendraient dans les Etats de
 Scopasis; que si les Perses tournaient de

ce côté, ils se retireraient peu - a peu droit au Tanais, le long du Palus-Maeotis, et que, lorsque l'ennemi retournerait sur ses pas, ils se mettraient à lors à le poursuivre. Tel était le plan de défense que devait suivre cette partie des Scythes royaux.

Quant aux deux autres parties des Scythes royaux, il avait été décidé que la plus grande, sur laquelle regnait Idanthyrese, se joindrait à la troisième dont était Roi Taxacis, et que toutes les deux, réunies avec les Gétons et les Budins, auraient aussi une journée d'avance sur les Perses, qu'elles se retireraient peu-à-peu, et en exécutant les résolutions prises dans le Conseil, et sur-tout qu'elles attireraient les ennemis droit sur les terres de ceux qui avaient refusé leur alliance, afin de les forcer aussi à la guerre contre les Perses, et de leur faire prendre les armes malgré eux, s'ils ne voulaient pas le faire de bonne volonté. Elles devaient ensuite retourner dans leur pays, et même attaquer l'ennemi, si, après en avoir délibé-

ré, ce parti leur paraissait avantageux. Melpomène §. 120.

„Cette résolution prise, les Scythes allèrent au-devant de Darius, et se firent précéder par des coureurs, l'élite de la cavalerie. Ils avaient fait prendre les devans à leurs chariots, qui tenaient lieu de maisons à leurs femmes et à leurs enfans et leur avaient donné ordre d'avancer toujours vers le Nord. Ces chariots étaient accompagnés de leurs troupeaux, dont ils ne menaient avec eux que ce qui leur était nécessaire pour vivre. Melpomène §. 121.

CHAPITRE V.

MARCHE DES TROUPES ALLIÉES ET
CELLE DES PERSES.

„Tandis que les chariots avançaient vers le Nord, les coureurs découvrirent les Perses environ trois journées de l'Ister. Comme ils n'en étaient éloignés que d'une journée, ils camperent dans cet endroit, et détruisirent toutes les productions de la terre. Les Perses ne les eurent pas plutôt aperçus, qu'ils les suivirent dans leur retraite. Ayant ensuite marché droit à une des trois parties des Scythes royaux ils la poursuivirent à l'Est jusqu' au Tanaïs. Les Scythes traverserent le fleuve, et les Perses, l'ayant passé après eux, ne cessèrent de les suivre, que lorsqu' après avoir parcouru le pays des Sauromates, ils furent arrivés dans celui des Budins. — Melpomène §. 122.

„Les Perses ne purent causer aucun dégat, tout le tems qu'ils furent en Scythie et dans le pays des Sauromates, les habitans ayant détruit tout ce qui était dans les campagnes; mais, quand ils eurent pénétré dans le pays des Budins, ils trouverent la ville de Gelonus qui était bâtie en bois. Comme elle était entièrement déserte, et que les habitans en avaient tout emporté, ils y mirent le feu. Cela fait, ils allerent en avant, marchant sur les traces de l'ennemi: enfin après avoir parcouru le pays des Budins, ils arriverent dans un désert par-delà ces peuples, où l'on ne rencontre pas un seul homme. Ce désert a sept journées de chemin; on trouve au dessus le pays des Tyssagetes, d'où viennent quatre grandes rivières, le Lycus, l'Oarus, le Tanaïs et la Syrgis qui se jettent dans le Palus-Maeotis après avoir arrosé les terres des Maeotes. Melpomène §. 123.

„Darius, étant arrivé dans ce désert, s'arrêta sur les bords de l'Oarus, où il campa avec son armée. Il fit ensuite construire huit grands châteaux, à soixante

stades ou environ l'un de l'autre, dont les ruines subsistent encore maintenant. Tandis qu'il s'occupait de ces ouvrages, les Scythes, qu'il avait poursuivis, firent le tour par le haut du pays, et retournerent en Scythie. Comme ils avaient entièrement disparu, et qu'ils ne se montraient plus, il laissa ces châteaux à demifaits, et dirigea sa marche à l'Occident, persuadé que ces Scythes formaient toute la nation, et qu'ils s'étaient sauvés de ce côté. Comme il marchait à grandes journées, il arriva en Scythie, où il rencontra les deux corps d'armée des Scythes. Il ne les eut pas plutôt trouvés, qu'il se mit à les poursuivre; mais ils avaient soin de se tenir toujours à une journée de lui. Melpomène §. 124.

„Ils s'enfuyaient, suivant les conventions faites entr'eux, chez les peuples qui avaient refusé leur alliance, et Darius les suivait sans relâche. Ils se jetterent premièrement sur les terres des Mélanchlaenes, qui furent allarmés à leur vue et à celle des perses. De là ils attirerent les Perses chez les Androphages, où, ayant

semé le trouble et l'épouvante, ils les conduisirent chez les Nevres, qui furent également effrayés: enfin ils se sauverent du côté des Agathyrses. Mais ceux-ci, voyant leurs voisins allarmés prendre la fuite, envoyerent aux Scythes un héraut, avant qu'ils eussent mis le pied dans leur pays, afin de leur en interdire l'entrée; les menaçant de leur livrer bataille, en cas qu'ils y vinssent. Après ces menaces, les Agathyrses porterent leurs forces sur leurs frontières, pour les en écarter.

„Les Mélanchlaenes, les Androphages et les Nevres, voyant les Scythes se jeter, avec les Perses, sur leurs terres, ne se mirent pas en devoir de les repousser. Saisis de crainte à cette vue, ils oublierent leurs menaces, et s'enfuirent dans les déserts vers le Nord. Quant aux Agathyrses, comme ils refusaient aux Scythes l'entrée de leur pays, ceux-ci ne chercherent plus à y pénétrer, mais au sortir de la Nevride, entrerent dans leur Patrie, où les Perses les suivirent. Melpomène §. 125.

„Darius, s'étant apperçu que les Scythes tenaient sans cesse la même conduite envoya un cavalier à Idanthyrse leur Roi, avec ordre de lui parler en ces termes. —
 „O le plus misérable des hommes! pour-
 „quoi fuis-tu toujours, lorsqu'il est en
 „ton pouvoir de l'arrêter et de me livrer
 „bataille, si tu te crois assez fort pour me
 „résister. Si au contraire, tu te sens trop
 „faible, cesse de fuir devant moi; entre
 „en conférence avec ton maître, et ne
 „manque pas de lui apporter la terre, et
 „l'eau, comme un gage de ta soumission.
 Melpom. 126.

„Roi des Perses, répondit Idanthyrse,
 „voici l'état de mes affaires: la crainte
 „ne m'a point fait prendre ci-devant la
 „fuite, et maintenant je ne te fuis pas.
 „Je ne fais actuellement que ce que j'avais
 „coutume de faire aussi en tems de paix.
 „Mais je vais le dire pourquoi je ne t'ai
 „pas combattu sur le champ. Comme
 „nous ne craignons ni qu'on prenne nos
 „villes, puisque nous n'en avons point,
 „ni qu'on fasse le dégât sur nos terres,

„puis qu'elles ne sont point cultivées,
 „nous n'avons pas de motifs pour nous
 „hâter de donner bataille. Si cependant
 „tu veux absolument nous y forcer au
 „plutôt, nous avons les tombeaux de nos
 „pères, trouve les et essaye de les ren-
 „verser tu connaitras alors si nous com-
 „batrons pour les défendre. Nous ne te
 „livrerons pas bataille auparavant, à moins
 „que quelque bonne raison ne nous y
 „oblige. C'en est assez sur ce qui regar-
 „de le combat. Quant à mes maîtres, je
 „n'en reconnais point d'autres que Jupi-
 „ter, l'un de mes ancêtres, et Vesta, Reine
 „des Scythes, Au lieu de la terre et de
 „l'eau, je t'enverrai des présens plus
 „convenables. Pour toi, qui te vantes
 „d'être mon maître il suffit, tu m'entends.,
 Telle est la réponse des Scythes que le
 Hérant alla porter à Darius. — Melpo-
 mene §. 127.

C'étaient sans doute de pareilles rai-
 sons qui avaient fait prendre aux Nevri-
 diens le parti plus prudent de se retirer
 dans des solitudes septentrionales au lieu

de s'opposer à une invasion subite des Scythes et des Perses ce qui aurait entraîné des pertes immenses. Les manoeuvres des Scythes, employées contre Darius eurent le résultat que ce roi fut forcé de fuir des pays qu'il avait envahis. Les peuples dont il avait troublé le repos rentrèrent dans les limites qu'ils occupaient avant cette invasion.

Cette relation de l'historien est un des plus certains témoignages que les Sauromates, les Budins, les Gélons possédaient les terres vers l'Orient sur les bords du Tanaïs, du Panticapes, du Gerrhus et d'autres rivières qui coulent en diverses directions au-delà du Borysthènes. Il a été prouvé plus haut par les paroles de ce même historien que les Mélanchlaènes et les Androphages habitaient les pays au-delà du même fleuve vers le Nord, ce que prouve aussi l'histoire de cette guerre momentanée. Les Scythes et les Perses, en sortant du pays des Androphages, entrèrent immédiatement dans la Nevride. Il est donc bien évident que ce

dernier peuple habitait seul vers l'Orient et le Sud ces vastes pays depuis le Borysthènes, jusqu'au lac ou plutôt jusqu'aux sources du Tyrés où commencent les limites occidentales de la Nevride.

CHAPITRE VI.

CONTINUATION DU SUJET TOUCHANT LA NEVRIDE AU NORD.

L'étendue septentrionale de ce pays n'est déterminée par Hérodote qu'en termes généraux: il parle seulement de déserts du Nord: où ces déserts devaient-ils commencer? l'historien ne le pouvait point savoir. Mais en parlant de la Scythie, il dit:

— „La Scythie étant tétragone et „deux de ses côtés s'étendant le long de „la mer, l'espace qu'elle occupe vers le „milieu des terres, est parfaitement égal „à celui qu'elle a le long des côtes. En „effet, depuis l'Ister jusqu'au Borysthènes, „il y a dix journées de chemin; du Borysthènes au Palus-Maeotis, il y en a dix „autres, et depuis la mer en remontant „par le milieu des terres jusqu'au pays „des Mélanchlaenes qui habitent au-dessus des Scythes, il y a vingt jours de

„marche. Or je compte deux cents stades „pour chaque journée de chemin. Ainsi „la Scythie aura quatre mille stades à „prendre droit par le milieu des terres.„ Melpomène §. 51.

Voilà donc une ligne de vingt journées qui passe du midi au Nord, depuis les bords du Pont-Euxin jusqu'au pays des Melanchlaenes: l'autre va suivre. Qu'on se rappelle ce qu' Hérodote, après avoir passé le Borysthènes, a dit:

— „Le pays de ces Scythes agricoles „a, à l'Est, trois jours de chemin ... mais „celui qu'ils ont au Nord est de onze „jours de navigation, en remontant le „Borysthènes. Plus avant on trouve de „vastes déserts, au-delà desquels habitent les Androphages, nation particulière et nullement Scythe. Au-dessus des „Androphages il n'y a plus que de véritables déserts.„ — Melpom. §. 18.

Il paraît donc que la distance entre les limites méridionales du pays des Androphages et les bords du Pont-Euxin était au moins la même que celle entre ces mêmes bords et le pays des Mélanch-

laenes, c'est à-dire au-moins de vingt journées de chemin. L'étendue de pays que possédaient les Androphages et les Mélenchlaenes, ainsi que l'étendue des déserts qui étaient au Nord de ces deux peuples, n'était point connue du temps d'Hérodote. Supposons cependant qu'elle eût aussi l'espace de vingt journées de chemin. On peut donc en conclure que les Melanchlaenes et les Androphages n'étaient pas autrefois trop éloignés des bords du Ladoga moderne et de ceux de la mer Baltique. La Nevride ayant ses limites à côté de celles du pays des Androphages par où les Scythes et les Perses l'avaient envahie, il n'y aura donc rien d'extraordinaire à prétendre que par ses déserts elle se rapprochait aussi des bords de la mer Baltique. Mais la détermination exacte des limites appartenant particulièrement à la géographie, n'entre point rigoureusement dans ces remarques littéraires. En parlant cependant d'une rivière, nommée Neris ou la Wilia moderne, et des montagnes Pa-néris je ne manquerai pas de rappeler ce même sujet.

La Nevride était sans doute beaucoup plus vaste vers le Nord où elle n'avait personne pour voisin, que vers l'Orient, le sud et l'occident où d'autres peuples nombreux pouvaient l'empêcher de s'étendre. Mais heureuse par sa position géographique, elle était tranquille avec ses voisins; elle n'avait point de guerres à soutenir. Les Scythes n'osaient point l'attaquer, ils craignaient les Nevriens dont Hérodote parle ainsi :

„Il paraît que ce peuples sont des en-
 „chanteurs. En effet, s'il faut en croire
 „les Scythes et les Grecs en Scythie, cha-
 „que Nevridien se change une fois par an
 „en loup pour quelques jours, et reprend
 „ensuite sa première forme. Les Scy-
 „thes ont beau dire, ils ne me feront
 „pas croire de pareils contes, ce n'est
 „pas qu'ils ne les soutiennent et même
 „avec le serment, — C'était une fable à
 la vérité que cette métamorphose en loup
 mais elle était très-salutaire aux Nevri-
 diens pour intimider leurs voisins: car il
 serait dangereux d'attaquer des enchan-
 teurs. Hérodote ajoute. — Les Nevri-

diens observent les mêmes usages que les Scythes. — mais il dit aussi: — „Les „Scythes ont un prodigieux éloignement „pour les coutumes étrangères: les habi- „tants d'une province ne veulent pas mé- „me suivre celles d'une province voisine. Melpomène §. 76.

Tels sont les détails qu' Hérodote a laissés sur la Nevride dans l'histoire immortelle par le recit de la quelle il enchantait la Grèce aux jeux Olympiques environ 450 ans avant l'ère chrétienne. C'est donc aussi depuis cette époque mémorable que l'existence de la Nevride a été connue parmi les nations méridionales.

 CHAPITRE VII.

 RENSEIGNEMENT TIRES D'OVIDE,
 DE VIRGILE, D'HORACE DE DENIS
 LE PERIEGETE, STRABON ET
 D'AUTRES AUTEURS.

Dans les temps postérieurs à Hérodote jusqu'aux jours où parut le divin auteur de notre salut, on ne trouve aucune mention de la Nevride. Elle était séparée, par un vaste espace, de ces peuples civilisés qui faisaient souvent le malheur de leurs voisins qui, du reste le leur rendaient. La Nevride n'avait rien à démêler avec les Grecs et les Romains policés; elle n'a donc point trouvé de place dans leurs sanglantes annales. Même le célèbre exilé, l'infortuné Ovide ne dit point de mal de ses habitans quoique, dans sa colère il en ait tant dit des Gètes et des Sarmates:

„Talia succensent propter mihi verba
Tomitae
Iraqe carminibus publica mota meis.
Ex Ponto lib. IV. ep. 14, ver. 15.

Il est vrai qu'il a retracté les sarcasmes qu'il avait lancés contre ces peuples :

„In loca non homines verissima crimina dixi,
Culpatis vestrum vos quoque saepe solum.
ibid. ver. 29. 30.

Mais dans le fait il paraît qu'Ovide n'a connue que les Sarmates, les Besses et les Gètes en deçà de l'Ister :

„Sarmatae cingunt, fera gens, Bessique,
Getaeque
Quam non ingenio nomina digna meo.
Trist. lib. III. el 10.

Ces Bessi avaient sans doute leurs établissement dans les environs des Carpates entre les Tyrigètes et les Agathyr-ses. On appelle aujourd'hui Biessades ou Beskites une chaîne de montagnes,

au pied des quelles sortent les sources du Tyrés. Mais c'était des Sarmates et des Gètes qu'Ovide parlait sans cesse pendant son exil.

Horace peint en traits flatteurs les peuples de ces contrées; il dit: — „Les „Gètes que mènent une vie si rude et „les Scythes dont les maisons errantes „sont toujours trainées sur des charriots „vivent avec bien plus de tranquillité! „La terre sans être marquée par des bornes, leur prodigue les dons de Cérès. „Ils la cultivent les uns après les autres, „leur travail ne dure jamais qu'un an, et „celui qui vient d'achever son année ne „manque point d'être relevé par un successeur qui vient à son tour prendre sa „place., Ode 24 livr. III.

Virgile fait dans ses élégantes géorgiques une mention des Gérons en termes caractéristiques, — „pictique Geloni. Il connaissait aussi les Gètes :

Gradivumque patrem Geticis qui
praesidet arvis.

Ce chantre fait pleurer les Gètes sur la mort d'Euridice:

..... Flerunt Rodopaei arces.

Atque Getae, atque Hebrus, et
Actias Orithyia.

Georg. liv. IV. ve. 461.

Mais ces beaux esprits de l'ancienne Rome ne connaissaient pas bien la Géographie de ces pays trop éloignés de leur patrie. Denis le Périégète qui vivait à peu près dans le même tems, en savait davantage, c'est ce que prouvent ces vers:

„Les bords de l'Ister, vers le Nord
„jusqu'au Palus - Maeotis, sont habités par
„des peuples très - nombreux, les Ger-
„mains, les Samates, les Gètes, les Ba-
„starnes les Daces, les Alains et les Tau-
„res qui possèdent la lice d'Achille.

„Au-dessus de ceux-ci, s'étend la Na-
„tion Alane, riche en chevaux. Là sont
„les Mélanchlaenes et les hommes qui
„traient les jumens *ανερες ιππομολγοι*,
„les Nevridiens les Ippodes, les Gé-
„lons et les Agathyrses, chez les quels

„se réunissent les eaux du Borysthènes à
„l'Euxin vis-à-vis le front-du-bélier
„venant de la région de Cyanéens. C'est
„là aussi qu'entre les monts Riphéens, mur-
„murent les eaux d'Aldescée et de Panti-
„capes près les sources desquelles est la
„mer glaciale. vers 302 et sequ.

Denis a renversé un peu l'ordre de ces peuples dont les établissemens avaient été rangés par Hérodote dans une série différente. Ce pourrait être pour la mesure des vers que le Poète, par cette transposition, a délogé les peuples des pays qu'ils possédaient du tems de l'Historien qui les a vus pour la plupart dans son voyage. Il est à observer que Denis fait mention des deux peuples, Samates et Bastarnes; il les range sur la rive gauche de l'Ister dans le voisinage des Germains. Les Samates de Denis n'étaient point les Sauromates d'Hérodote: ceux-ci sont placés par Denis sur les bords du Tanais, quand il dit: — „L'Euxine est séparée de l'Asie par le Tanais qui roule ses eaux par les terres des Sauro-

„mates et se traîne vers la Scythie au „Palus-Maeotis., vers 14.

Mais il est tems de prendre pour guide un géographe aussi judicieux que sévère dans ses observations. Strabon s'explique en ces termes :

— , Les Germains qui sont au-delà de l'Albis près de l'Océan, nous sont totalement inconnus : car aucun des anciens que je sache, n'a fait le tour des côtes vers la mer Caspienne, et les Romains ne sont pas encore avancés au-delà de l'Albis : aucun voyageur par terre n'a non plus pénétré dans ce pays. Nous savons, à la vérité, par les climats et par les distances parallèles, qu'en longeant les côtes vers l'Orient, on arrive aux environs du Borysthènes et à la partie septentrionale du Pont-Euxin : mais il ne nous est point facile d'indiquer les peuples et les pays qui se trouvent au-delà de la Germanie., La Nevride était donc tout-à-fait inconnue à Strabon ; il continue sa narration : — Nous ne savons s'il faut appeler ces peuples Bastarnes comme la plupart des géographes le soupçonnent, ou s'il faut

placer entre ce pays et les Bastarnes les Yaziges, les Roxolani ou quelques autres peuplades des Amaxaeci. Nous ignorons également, si ces peuples s'étendent jusqu'à l'Océan dans toute la longueur des côtes, ou s'il y a, entre ceux-ci et l'océan, des pays que le froid ou quelque autre cause a rendus inhabitables, ou si des hommes d'une autre race sont placés entre la mer et la Germanie orientale. Nous sommes dans la même ignorance à l'égard des autres peuples septentrionaux dont j'ai parlé : car nous ne connaissons ni les Bastarnes, ni les Sauromates, en un mot, aucun des peuples, situés au-dessus du Pont-Euxin : nous ignorons à quelle distance ils sont de la mer Atlantique ; ou s'ils s'étendent jusqu'à cette mer même., —

Voilà un aveu qui montre un peu de négligence dans les recherches géographiques : Strabon né en Cappadoce, vivait plus près des pays dont il parle et que l'immortel Hérodote a visités. Strabon qui résidait sans doute à Rome, et à Athènes

avait plus de ressources pour s'instruire ; car depuis le siècle d'Hérodote jusqu'au tems de Strabon les connaissances géographiques avaient été portées très-loin par Eratosthenes, Possidonius, Artemidore et d'autres hommes laborieux. Cependant Strabon est très-estimable sous d'autres rapports pour la géographie ancienne. Il paraît aussi que de son tems les peuplades qui habitaient les rivages de l'Euxin près l'embouchure du Tanaïs, du Borysthènes, de l'Hypanis, du Tyras, de l'Ister s'étaient associées les unes aux autres. — „Ce sont, dit-il, les peuples nommés à „la suite qu'Homère joint aux Mysi, les „Hippomolgi, les Galactophagi, et les Abii, „qui sont les Scythes Amaxaei et les Sauromates : car aujourd'hui tous ces peuples „ainsi que les Bastarnes, sont mêlés, principalement avec les Thraces d'au-delà de „l'Ister, mais aussi avec ceux d'en-deçà. „C'est encore parmi ces derniers qu'on „trouve les peuples Gaulois connus sous „le nom de Boii, de Scordisci et de „Taurisci. Quelques-uns prononcent „Scordiscae au lieu de Scordisci et don-

„nent aux Taurisci le nom de Tyrisci ou Tauristae. —

Strabon appelle petite Scythie cette vaste contrée en disant, — „tout ce pays, „y compris même celui qui est au-delà „de l'Isthme (la Chersonèse) jusqu'au Borysthènes portait le nom de petite Scythie. Et comme un grand nombre de „ces habitans passait le Tyrès et l'Ister „pour aller occuper les terres au-delà de „ces fleuves, le nom de petite Scythie s'étendit à une bonne partie de la Thrace. — Voilà donc cette partie des Scythes bien déterminée. La grande Scythie s'étendait vers l'Orient au-delà des Tanaïs et de la mer Caspienne.

La Nevride n'appartenait à aucune des deux Scythies : elle n'était pas connue à Strabon ; il ajoute : — „Les plus septentrionaux sont les Roxolani : ils occupent la plaine qui est entre le Borysthènes et le Tanaïs. Car toute la partie „septentrionale depuis la Germanie jusqu'à la mer Caspienne n'est qu'une plaine d'après connaissance que nous avons „acquise. Mais s'il existe d'autres peu-

„ples audessus des Roxolani, c'est ce que
„nous ignorons „ —

Ce célèbre écrivain n'en sçavait donc pas autant que le Poëte Denis. Même sur les bords du lac ou plutôt rès les sources du Tyrès où du tems d'Hérodote étaient les Nevridiens, Strabon place d'autres peuples. — „Plus avant dans les ter-
„res on les Bastarnes qui confinent d'un
„côté avec les Tyrigètes de l'autre avec
„les Germains, étant eux-mêmes presque
„d'origine Germanique., — Je n' oublie-
„rai pas d'en parler quand je traiterai des
anciennes limites entre les Sarmates, les Vénédes et les Germains conformément aux connaissances qu'ont laissées de ces peuples Pomponius Mela, Pline, Tacite et Claude Ptoloméé.

 CHAPITRE VIII.

 NEVRIDE D'APRÈS DES ECRIVAINS
 ROMAINS. NÉRIS, PANÉRIS EN
 LITHVANIEN. LECHOS ET
 LECH.

Cependant le nom de la Nevride était connu du tems de Strabon. Pomponius Mela, non moins célèbre que lui, dit expressement: — „Axiaces proximus inter
„Callipidas Axiacasque descendit. Hos ab
„Istricis Tyra separat, surgit in Ne-
„vris,, . . .

Un auteur bien postérieur à tous deux, Ammién Marcellin les place très-loin vers le Nord; il dit: — „Dein Bo-
„rysthenes a montibus oriens Nevro-
„rum. On trouve, dans l'histoire naturelle de Pline le passage suivant. — „De-
„puis Taphrès, l'intérieur du Continent
„est habité par les Auchètes, chez qui

„l'Hypanis prend sa source, par les Ne-
 „vridien, chez qui nait le Boryst-
 „hènes, par les Gélons. les Thussagètes,
 „les Budins, les Basilides, les Agathyr-
 „ses., . . . livre IV. ch. 25. édit. Bi-
 pont. a verbo. Per Maeotim autem.

Il faut à présent résumer les témoigna-
 ges qu'ont laissés ces écrivains si renom-
 més touchant la Nevride.

Du tems d'Hérodote elle s'étendait sur
 la rive gauche du Tyrès dont le sommet
 la séparait de la Scythie. Elle passait par
 le haut de l'Hypanis jusqu'au Borysthè-
 nes; vers le Nord elle était bornée par
 les déserts.

Denis le Périégètes la place à
 peu-près dans le même endroit.

Pomponius Mela connaissait les
 terres de la Nevride: le Tyrès en sortait
 comme à l'époque d'Hérodote.

Ammien Marcellin dit positivement
 que le Borysthènes prenait sa source dans
 le pays des Nevridiens. Ce témoignage
 n'est pas contraire à celui d'Hérodote quoi-
 qu'il n'ait pas connu les sources de ce
 grand fleuve.

Le précurseur de Marcellin, le célè-
 bre Pline¹, assure la même chose.

Dicuil, moine Anglais qui a écrit son
 ouvrage — de Mensura Orbis — au
 commencement du neuvième siècle, fait
 mention de la Nevride en ces termes. —
 „Apud Nevros nascitur Borysthènes flu-
 „men in quo pisces egregii saporis et qui-
 „bus ossa nulla sunt, nec aliud quam car-
 „tilagine tenerrimae. Verum Nervi ut
 „accipimus, aestatis temporibus in lupos
 „transfigurantur . . .

legat. De Mensura Orbis. Didot. Pa-
 risiis 1807.

Il est donc plus que probable que la
 Nevride occupait l'espace de terres traver-
 sé par une diagonale, depuis les Carpa-
 thes jusqu'au sommet du Borysthènes.
 C'est précisément, dans cette direction que
 jusqu'à ces jours, malgré tant de change-
 ment politiques règne parmi ces peuples
 une seule langue. Une autre langue com-
 mence depuis la rivière de Wilia qui
 passant près la ville, appelée Wilno ca-

pitale de la Lithvanie, va se joindre à la rivière de Niémen près la ville de Kowno. C'est la langue Lithvanienne dont je parle. Elle est tout-à-fait différente de celle qu'on appelle, Slavique, slavonne ou esclavonne et que j'appellerai ici Slaviniq'ue du mot Slavin ou Slovanin.

La rivière Wilia en polonais est nommée Nérís dans l'idiome Lithvanien. Les montagnes Ponary en polonais, situées près de Wilno, le long de Wilia, s'appellent en Lithvanien Paneris. Ce mot est composé: le Lithvanien Pa, et le polonais po, est une préposition qui veut dire en latin ad, penès, en français jusqu'à. On pourra donc traduire le Paneris en français jusqu'à-Neris, en latin ad Neridem: comme si c'était jusque là que s'étendait l'ancienne Nevris ou Neyris, *Νευρίς* en grec, et il est permis de croire qu'elle avait dans cet endroit ses limites, avec le peuple Lithvanien qui possédait et possède le pays situé plus au Nord vers la mer Baltique, et inconnu à Hérodote. On sait que les Lith-

vaniens et les Polonais sont devenus frères à l'époque où le prince Jagellon fut élu par les Polonais, pour être leur Roi et l'époux de leur princesse Edvige de l'ancienne famille des Piastes. Je reviens à la Nevride.

Il n'est point du tout extraordinaire qu'elle eût une circonférence si étendue. Les Nevridiens, environ 450 ans avant l'ère chrétienne, époque où Hérodote fit son voyage, formaient déjà une nation. Ces enchanteurs n'avaient point de guerres à soutenir, ils les fuyaient. Les Scythes, les Androphages, leurs voisins les craignaient. Les Nevridiens, établis dans un pays assez fertile, arrosé d'un grand nombre de rivières, très-favorable à la vie pastorale s'occupaient à garder leurs troupeaux, à chercher du gibier dans de grandes forêts, ou à cultiver la terre qui leur donnait tout en abondance. Si l'on voulait les attaquer; ils se retiraient dans des solitudes entourées de lacs, de marais de fleuves, et défendues par de vastes forêts. Les Scythes, les Sarmates, les peuples Germaniques, quand ils faisaient la

guerre, allaient chercher des nations plus riches et des pays plus agréables au Midi. Ils ne s'enfonçaient pas dans le Nord. Qu'est-ce qu'ils y auraient trouvé? Des Bestiaux! ils en avaient assez chez eux. Des terres? ils abondaient celles qu'avaient possédées leurs pères sous un ciel plus serein que celui de la Nevride, pour aller s'établir sous un climat plus doux dans les contrées charmantes de la Grèce, de l'Italie, de l'Espagne et même de l'Afrique. Les Nevridiens n'attaquaient point leurs voisins, ils respectaient leurs limites et leurs propriétés. Depuis Hérodote jusqu'à Cassiodore et Jornandes, aucun des écrivains Grecs et Latins, qui dans leurs ouvrages nous ont transmis les actions héroïques ou barbares de tant de peuples, n'a fait mention des Nevridiens. Leurs noms étaient inconnus et même celui de leurs chefs. Ils en avaient cependant, comme l'atteste Hérodote. Il n'y eut que le nom de Lech qui devint fameux dans ces contrées. Est-il fabuleux ce personnage? Mais ce nom, transmis par une tradition très-ancienne, est devenu comme sacré

pour la nation. On n'attribue rien d'extraordinaire ni de mythologique à Lech, si ce n'est qu'il était venu d'une province de la Grèce appelée Istrie, qu'il s'arrêta sur les bords de la Vistule, y bâtit la première ville, et établit un gouvernement chez un peuple pasteur.

Le mot grec Λεχος se traduit aussi en latin par sors, λαχειν, sortitum esse: λαχων, sortitus: il dérive de l'ancien verbe λαχων. On sait bien que les Polonais choisissaient des princes étrangers pour leurs chefs. Serait-il donc si étonnant qu'un jeune homme de Pola, doué d'un génie entreprenant, après s'être associé de jeunes compatriotes, Polatici, sur-tout quand leur malheureuse Patrie fut asservie par les Romains ou d'autres étrangers, et après être devenu par le sort le chef de cette association de jeunes gens eût été chercher de nouveaux établissements dans des pays plus tranquilles, comme était celui de la Nevride. Cette conjecture paraît être un peu romanesque: mais elle n'est pas assez invraisemblable pour être impossible. En effet on essaya d'embel-

lire cette tradition par des images poétiques. Casimir Sarbiewski, célèbre par ses poésies lyriques, écrites en latin a composé un poème épique également en latin, en prenant pour son héros ce même Lechos. Il ne reste de ce poème qu'un fragment du chant XI, le tout est malheureusement perdu. L'imagination de Casimir, était brillante, mais il était Prêtre et Jésuite et il mourut avant que son Poème, quoique tout-à-fait achevé, pût être publié. Ses confrères auront sans doute fait disparaître ce charmant ouvrage mais trop profane pour son siècle et pour son état, d'après ce qu'on peut voir par le fragment que le tems a épargné et que l'on publia en 1748 avec d'autres poésies de Casimir.

Un autre Jésuite, nommé Skorski fit un poème en vers latins, intitulé. — Lechus carmen heroïcum, qu'il dédia à Saint Jean Nepomucene. Cet ouvrage, en douze chants; parut en 1745. L'auteur avait sans doute profité de quelques fragmens manuscrits de son confrère Casimir. On trouve dans ce dernier poème

de beaux morceaux: mais le tout n'a pas réussi; il paraît trop fantastique. J'avoue que j'ose m'occuper de ce sujet. Quel en sera le sort? je n'en sais rien, je suis loin de porter trop loin mon espérance, mais je ne cesse pas de travailler.

Après ces digressions littéraires, après des conjectures historiques, que je soumetts à la décision des hommes plus instruits, je vais parler des limites occidentales de la Nevride.

CHAPITRE IX.

LA NEVRIDE *Neυρις* A L'OUEST: LES
NEVRIDIENS ET LES GERMAINS: LES
POLONAIS ET LES ALLEMANDS.

C'est en tremblant que je m'approche des frontieres de l'ancienne Germanie. L'immortel historien de Rome, Tacite a dit: — *Germania omnis . . . a Sarmatis Dacisque mutuô metû, aut montibus separatur.* Il est vrai que les Nevridiens ne furent jamais en guerre avec les Germains: aucun auteur n'en fait mention. Les Polonais successeurs de ces Nevridiens, n'ont jamais non plus depuis environ huit-cents-ans, infesté les frontieres de l'Allemagne. Au contraire ce dernier pays a reçu quelques services de ses voisins. Depuis que les Polonais eurent bâti la ville de Gnesno et celle de Cracovie, les hordes de l'Orient cessèrent de porter la désolation en Allemagne. La rage de

ces hordes vint se briser contre la Pologne; mais des milliers de Polonais ont péri en luttant contre elles. Ils s'opposèrent aux bandes de Gengiskan, de Tamerlan, et des Musulmans. Souvent la plus grande partie de la Pologne fut mise à feu et à sang par les barbares. Quel spectacle de carnage et de désolation n'offrait que trop souvent la Pologne, tandis qu'elle couvrait le reste de l'Europe et les pays d'Occident contre les flots de barbares qui venaient les inonder! Les fils des anciens Germains reconnâtrons sans doute cet important service et tant d'autres qu'atteste l'histoire. Ils n'ont aucune raison de se plaindre des Polonais. Artiste, marchand, fabricant, agriculteur, ouvrier, chaque Allemand était bien reçu en Pologne. S'il se fixait dans une des villes, il y jouissait bientôt de tous les privilèges accordés aux nationaux. Avait-il des talens? il pouvait prétendre aux Magistratures. Ce qui paraîtra même plus singulier, c'est que pour donner toutes les libertés possibles aux Allemands, formés en communes, on leur a permis de

se régir par leurs propres loix, nommées les loix de Magdebourg ou Saxones. Les Allemands étaient jugés en Pologne suivant leurs propres loix et par les juges qu'ils avaient choisis entre eux. L'appel de leurs sentences était porté aux Tribunaux de Magdebourg et de Halle en Saxe. Ce ne fut qu'en 1356 que le roi de Pologne Casimir le Grand, pour diminuer les frais de justice et rapprocher les Tribunaux, établit à Cracovie un Tribunal municipal en dernier ressort, composé de membres que les habitans des villes avaient nommés à leur volonté. C'est pourquoi la noblesse et la bourgeoisie avaient en Pologne leurs loix civiles séparées. Quant aux agriculteurs, lorsque quelques familles Allemandes venaient en Pologne, et s'étant associées prenaient à bail emphytéotique un terrain à cultiver, le contract fait avec le propriétaire était sacré pour les parties contractantes. Des seigneurs qui possédaient de vastes terres, en séparaient une certaine étendue pour former des villes et des bourgs, dressaient des baux emphytéotiques sous le nom

de Contracts de location les soumettaient aux loix Teutoniques, et les individus qui venaient s'établir dans ces villes ou bourgs jouissaient des libertés et des privilèges que ces loix accordaient. Des villages mêmes étaient fondés sous l'autorité et avec les franchises des loix Teutoniques.

Les habitans de ces villes de ces bourgs et villages étaient gouvernés par leurs propres Magistrats et formaient de petites républiques au sein de la mère commune. Comme la Noblesse polonaise était seule de droit obligée d'aller à la guerre, les communes municipales en étaient exemptes; elles ne payaient qu'une rétribution insignifiante. Ce n'était que dans les cas d'un danger extraordinaire que les villes et les villages fournissaient pour la défense commune une quantité d'hommes proportionnée. Lorsqu'un individu s'était enrolé de sa propre volonté et rendait quelque service à l'état il en recevait pour récompense le titre de noble, alors toutes les places lui étaient ouvertes. Ainsi la carrière militaire fournissait les mo-

yens de s'élever à tous les honneurs dans la republique de Pologne. C'est pourquoi on trouve dans ce pays des familles nobles portant des noms d'une origine étrangère.

Si un noble venait se fixer en Pologne; il obtenait facilement de la Diète la naturalisation sous le nom d'Indigénat. Par cet acte il participait à toutes les prérogatives de la noblesse indigène. Toutes ces lois et privilèges furent en vigueur jusqu'à l'époque de l'anéantissement de la Pologne. Les Puissances qui l'ont partagée, introduisirent leurs codes et un autre ordre de choses selon leurs volontés. C'était donc ainsi que les Polonais traitaient et les Allemands et les étrangers qui venaient chez eux; et ils abandonnaient tout le commerce entre leurs mains, car la noblesse croyait follement déroger à son état, si elle s'en mêlait. Je demande pardon de cette digression historique; je reviens aux limites occidentales de l'ancienne Nevride.

Il est une opinion depuis long-tems accréditée, c'est que la Vistule faisait les

limites entre l'ancienne Germanie et la Sarmatie. Cette opinion est consacrée par les travaux géographiques des savans d'Allemagne et par ceux d'autres nations. J'ose affirmer que cette opinion est fondée sur une erreur: mais en l'affirmant, je tremble quand je pense au grand nombre de savans et de litterateurs distingués dont, à juste titre, s'honore l'Allemagne. Je soumets mon opinion au jugement de cet illustre Aréopage et je suis sûr de son impartialité. Heureux, si par mes faibles observations je contribue à détruire les impressions peu favorables que peut avoir conçues une illustre nation contre sa malheureuse voisine. Voici les bases sur lesquelles je fonde mon opinion.

1. Entre la Germanie d'une part et la Sarmatie de l'autre, il y avait d'anciens peuples mixtes ou parlant les langues de deux nations limitrophes l'allemande et la sarmate. Ces peuples sont les Buriï, les Lygii, les Vénèdes, les Penni ou Fenni de Tacite.

2. Les bords de la riviere, appelée Oder formait la limite entre ces peuples

mixtes et ceux que l'on a coutume de nommer Sarmates et Slaves, qui n'étaient cependant autre chose que les anciens habitans de la Nevride.

Ces propositions paraissent être hasardées au premier aperçu: mais qu'on veuille bien en peser les preuves. Pour les rendre plus évidentes ces preuves, je me vois forcé de les faire précéder par des remarques sur les idiomes des peuples qui habitent les bords de l'Oder, de la Vistule, du Niemen, du Dnieper ou Borysthènes, et ceux d'une partie du Danube jusqu'à la mer Adriatique.

CHAPITRE X.

DE LA LANGUE POLONAISE ET DES
IDIOMES SLAVINS OU ESCLAVONS.

Je passais un jour par la petite ville de Hoyerswerda dans la basse Lusace: c'était un dimanche et le son des cloches appelait au service divin; je m'y rends. On entre dans la Cathédrale par deux portes. Je pris, sans y penser celle qui est à gauche. Un homme qui entrait également me dit — „ce n'est pas ici que l'on préche en allemand. Vous devez entrer par „là, „ — en me montrant la porte à droite. En quelle langue prêche-t-on donc ici, lui demandai-je „si c'est là qu'on prêche „en allemand? Ici on prêche autrement: „fut sa reponse. Comment? — autrement, c'est comme à la campagne. — „Est-il permis à un chrétien d'y entrer? pourquoi non „ — Eh bien je veux entendre prêcher autrement. Mon étonnement fut extrême

d'entendre pour la première fois une langue qui ne m'était pas tout-à-fait étrangère. On l'appelle vandالية. Mais elle est tellement différente de la langue polonaise qu'à peine j'étais en état d'en comprendre la quatrième partie. Le costume des habitans attira aussi mon attention. Les hommes portent une espèce de sur-touts, faits à l'allemande, mais cet habit est large, long, et ample: ce qui semble rappeler les mots de Tacite: „Locupletissimi (germani) veste distinguuntur non fluitante, sicut Sarmatae, sed stricta et singulos artus exprimente., — Le costume des Lusaciennes est plus frappant. Les plus âgées portent des bonnets fourrés en castor, comme en portaient anciennement les femmes Polonaises. D'autres avaient une espèce de diadème de velours noir, haut de cinq à six pouces qui leur ceignait la tête: des rubans de différente couleur qui liaient leurs cheveux, tombaient par derrière. C'est l'ornement que les femmes Polonaises dans la province de Podlachie et dans celle de Masovie portent encore à présent. Enfin

d'autres Lusaciennes avaient la tête enveloppée d'une espèce de shall, étroit mais long, en toile fine et blanche dont un bout passe sous le menton et l'autre descend sur l'épaule gauche. C'est la mode de l'ancienne Roxolanie, dans les palatinats de Volhinie, de Podolie, et de Braclavie. La plupart des femmes portaient aussi des shalls très-amples et très-larges en toile blanche fortement amidonnée. Ces shalls leur couvrent toute la taille, et les deux bouts, passés sur les bras descendent par devant. Une telle mode se voit dans le Palatinat de Cracovie. La langue dans laquelle on prêchait la parole divine et cette variété de costumes que présentait une société rassemblée dans une seule église exciterent en moi des sensations qu'il n'est pas facile de peindre. Voilà donc m'écriai-je le reste d'un ancien peuple qu'il t'a plu, o Providence, de réunir avec une partie de la Pologne sous le sceptre d'un des meilleurs et des plus justes Princes!

Ce qui est aussi très étonnant c'est que ce bon père de ses peuples, quoiqu'

issu d'une des plus anciennes et des plus illustres familles Allemandes, unit à la connaissance de la langue de ses ancêtres celle des peuples d'une origine si différente. Elle restera à jamais dans le souvenir des polonais, cette séance solennelle de la Diète de 1809, quand ce vertueux Prince, comme Souverain du Duché de Varsovie, s'étant assis pour la première fois sur le Trône des Piastes, se fit entendre en langue Polonaise au milieu des Etats assemblés. Le choix des mots du discours, la pureté de la prononciation, la dignité du ton avec lequel ce Prince parlait causèrent une admiration générale à tous les Polonais qui eurent le bonheur de l'entendre. On était pénétré du plus tendre respect pour ce Monarque vénérable, on le regardait vraiment comme le père de cette Patrie dont il s'était donné la peine d'apprendre la langue si difficile, dans l'intention de comprendre mieux les expressions de ses enfans. Il était vraiment consolant de parler à son Souverain et de recevoir ses réponses dans la langue Polonaise. Il m'est bien doux, en parlant

ici de ma langue maternelle de rendre hommage au Monarque qui s'est plu à l'apprendre parfaitement.

Le sermon du Pasteur de l'église de Hoyerswerda fit naître en moi l'envie de chercher quelques livres dans cet idiome. Mais à cause du jour de fête, je ne pus trouver qu'un catechisme. J'eus moins de peine à comprendre cette langue en la lisant que je n'en avais eu en entendant l'orateur. La prononciation et la construction que j'entendais pour la première fois, me rendaient cette langue plus étrangère et plus difficile, qu'elle n'est réellement. La manière de prononcer les mots jette sur une langue pour ainsi dire, une sorte de voile à travers lequel on la comprend et juge avec plus ou moins de facilité. Un étranger qui aura appris la langue Allemande en Saxe trouve une différence sensible lorsqu'il lui arrive d'entendre les habitans de Westphalie, des bords du Rhin ou ceux de la Suabe parler la même langue. A la lecture des

ouvrages cette différence disparaît; c'est ce qui m'a rendu plus intelligible l'idiome Lusacien dans lequel était le petit livre imprimé dont je viens de parler.

CHAPITRE XI.

CONTINUATION DU MEME SUJET.
LES TRADUCTIONS DE LA S^{TE} ECRITURE EN IDIOME LUSACIEN BOHEMIEN, CARINTHIEN, SLAVIQUE DE HONGRIE, ROXOLANO SLAVIQUE, RUSSE, LITHVANIEN, LETTIQUE L'ESTONIEN ET POLONAIS.

Etant a Göttingue, quand je frequentaïs la Bibliothèque Royale j'y ai trouvé par l'aimable complaisance et la bonté obligeante des hommes illustres, aux soins desquels elle est confiée et auxquels j'ai voué pour la vie une respectueuse reconnaissance, j'ai trouvé dis-je, dans cette Bibliothèque justement célèbre un trésor inappréciable pour la langue Slave dans les traductions de la Sainte - Ecriture faites dans l'idiomes des différens peuples qui la parlent. Ces traductions sont:

1) Le vieux et nouveau Testament en idiome Lusacien, imprimé à Budissin ou Bautzen chez Richter en 1728.

2) Ce même Ouvrage, en idiome Bohémien, imprimé à Prague 1577.

3) Une Bible appelée Dalmatine parce que la traduction en a été faite par George Dalmatin à l'aide d'Adam Bohoritsch dans l'idiome que parlent les peuples de Stirie, Carinthie et Carniole, imprimée à Wittenberg en Saxe l'an 1584.

4) Une Bible dans l'idiome qui est propre au peuple Slave de Hongrie imprimée à Prefsbourg en 1808 par les soins de Mr le professeur Palkovic.

J'ai eu aussi le plaisir d'y lire dans le même idiome une collection de Poésies de cet estimable Professeur, intitulée — Muse des montagnes Slaviques — Elle renferme ses belles compositions originales et les traductions des auteurs classiques sur tout de l'Illiade d'Homère. Je me propose de traduire quelques morceaux de ces poésies agréables.

5) Une belle et première édition du vieux et nouveau Testament en idiome Slave, faite aux frais et par le zèle du Duc Constantin Ostrogski Sénateur Polonais, imprimée en 1581 dans sa ville d'Ostrog, située dans l'ancien Palatinat de Volhinie sur les bords de la rivière, appelée Horÿn. Cette Bible est dans l'idiome qui se conserve parmi le peuple de l'ancienne Roxolanie entre les Borysthènes et le Tyrès dans la province de la Pologne que l'on nomme Ukraine ou la Russie polonaise.

Le Duc Ostrogski se donna toutes les peines possibles pour retrouver l'ancienne Version de Saint-Cyrille, faite dans le neuvième siècle. Il n'épargna dans cette vue ni les frais ni les soins. Il reste cependant à savoir si toute la Sainte-Ecriture fut traduite par cet Apôtre des Slaves, et si un manuscrit en a pu être conservé sans être altéré, pendant l'espace de sept-cents ans à peu près jusqu'à l'époque de la première impression, due au zèle du Duc Constantin.

Il se trouve dans cette même Roxolanie un dépôt singulier pour la langue slave. Ce sont de grandes archives publiques qui existent dans les villes, nommées Zytomir, Owruetz, Winnitsa, Lucéorie, Kremieniec et Leopold. C'est dans ces archives que les habitans de cette Province ont consigné et enterriné leurs actes privés concernant leurs affaires de familles et des procès judiciaires. Il s'y trouve des manifestes, des plaintes en matière civile et criminelle, des transactions, des contracts de tout genre, des sentences des Tribunaux, et des privilèges accordés par les princes et les rois. Ces archives étaient très exactement surveillées par les Notaires, les greffiers et les juges qui recevaient ces pièces, apportées par les citoyens, et les habitans, et les faisaient transcrire en caractère slavique sur des livres que l'on garde avec grand soin. Ces actes ont été écrits pendant plusieurs siècles en langue Slave de Roxolanie ce qui continua jusqu'à peu près au milieu du dix-septième siècle. Depuis ce tems-là on les dressa et les dresse encore en po-

lonais. Ces archives serviront donc de monument pour la langue slave. Il est vrai qu'une grande partie en a péri pendant les guerres terribles des cosaques, des tartares et des turcs qui ont mis, surtout au milieu du dix-septième siècle, ce beau pays à feu et à sang, et ont brûlé en partie ces archives. Cependant on a sauvé beaucoup de ces livres manuscrits. Je reviens aux Bibles que j'ai trouvées dans la bibliothèque royale de Göttingue.

6) Le vieux et nouveau Testament en langue Russe, imprimé à Moscou par les ordres du Tsar Alexis Michalowicz sur l'exemplaire de la Bible d'Ostrog avec des corrections appropriées à l'idiome Russe. Une autre édition plus élégante et sans doute plus correcte, faite en 1751, dédiée par le Synode Russe à l'Impératrice Elisabeth.

7) Une Bible dans l'idiome Lettique qu'on parle en Livonie. Cette Bible fut imprimée pour la première fois à Riga et dédiée par Jean Fischer Surintendant du Duché de Livonie à Charles XI roi de Suede, souverain de ce Duché. Elle fut

réimprimée en 1739 et dédiée à l'Impératrice Anne par Jacques Benjamin Fischer.

On voit dans cette traduction une langue tout-à-fait différente de l'idiome slave dont on n'y apperçoit que rarement par-ci par-là quelques mots changés dans leur forme primitive.

8) Un autre idiome voisin du Lettique est l'Estonien. J'ai vu une belle édition de la Bible dans ce dernier idiome, imprimée en 1772 in 4to., On n'y trouve plus de mots de la langue slave, ou ils sont tout à fait changés.

9) Le même ouvrage dans le viel idiome Lithvanien, imprimé à Königsberg en 1735, dédié au Roi de Prusse par J. J. Quandt.

Cet idiome est remarquable par sa précision; il n'offre pas ce fréquent concours de plusieurs consonnes à la fois ce qui rend si pénible pour les étrangers la prononciation des idiomes slaves. Le Lithvanique n'a avec ceux-ci ni ressemblance ni analogie. Il est aussi beaucoup différent du Lettique et sur-tout de l'Esto-

nien. L'idiome Lithvanique est renfermé dans l'espace compris entre les bords de la mer Baltique, le pays de Prusse et de Lithvanie, depuis à peu près la rivière de Passarge jusqu'à la Duina. Il est cependant à observer que les habitans de la Samogitie et ceux de la Lithvanie qui demeurent entre la rive droite du Niémen et celle de la Wilia ou Nérís parlent cet idiome et ne different entr'eux que par un accent peu sensible, tandisque l'idiome Lithvanique sur la rive gauche du Niémen vers la Passarge en Prusse, s'éloigne très-évidemment du premier, quoiqu'il ait sans aucun doute la même origine; il parait même être plus cultivé.

Avant que la Lithvanie fut unie à la Pologne, les Ducs de la première avaient conquis, le long du Borysthènes une grande partie de l'ancienne Roxolanie et l'avaient incorporée à leurs états. Mais par une singularité remarquable les conquérans se sont approprié l'idiome du peuple conquis c'est-à-dire Roxolano-slave, et cet idiome devint langue de la cour et des Tribunaux Lithvaniens. Lorsque dans

la suite, Jagellon Duc de Lithvanie fut élu roi de Pologne et unit son Duché à celle-ci, depuis cette époque la langue Polonaise devint celle des Lithvaniens et leur idiome national ne se conserva que parmi le peuple qui le parle à présent. Les leçons dans la religion, les chants, les prières les sermons se font dans l'idiome Lithvanien. Cet idiome est riche, expressif, harmonieux, bien propre à rendre dans la traduction les beautés des auteurs classiques, ses mots ont une prosodie comme la langue grecque et latine, mais il est injustement abandonné et peu cultivé.

9) Le vieux et nouveaux Testament, traduit en Polonais, imprimé en 1583, dédié par le Prince Radziwill Palatin de Wilna à Sigismond Auguste roi de Pologne dernier de la famille des Jagellones. Cette traduction est faite conformément à la doctrine de l'Eglise réformée.

Le grand service que le Duc Ostrogski inspiré par son zèle religieux a rendu, en faisant imprimer la Bible, à une partie des peuples parlant l'idiome slave, attachés

à l'église Grecque, dissidente de l'Eglise Catholique, le Prince Rodziwill l'a rendu à une autre partie des peuples, parlant le Polonais, qui professent la doctrine de l'Eglise réformée. Ce prince, ayant réuni chez lui des hommes profonds dans la connaissance des langues Hébraïque, Grecque, latine et polonaise, les chargea de la traduction du vieux et nouveaux Testament, leur fournit une somme suffisante d'argent pour les frais, les aida lui-même dans ce travail, recompensa les collaborateurs, fit imprimer à ses frais toute la Bible, à la tête de laquelle il mit une introduction faite par lui-même avec un discours adressé au roi, et alors il la repandit en public. C'est dommage que dans cette traduction l'harmonie de la langue Polonaise ne soit pas assez soigneusement observée.

L'impression de la Sainte-Ecriture pour les Catholiques de la langue Polonaise précéda celle du Prince Radziwill: elle fut faite en 1551 et 1561 sur une traduction et un manuscrit que l'on prit soin de faire vers l'an 1590 à l'usage de la reine

Edvige, épouse de Jagellon. L'historien polonais, Jean Dlugosz ou Longinus fait mention de cette traduction en parlant de la reine Edvige.

L'Idiome slave est repandu sur les bords de la mer Adriatique en Istrie, en Morlaquie, en Dalmatie; on le parle en Bosnie et dans cette infortunée Servie que la fureur des Musulmans ne cesse pas de couvrir des tombeaux de ses habitans in-trepides mais peu nombreux. Par rapport à tous ces peuples je n'ai à présent sous la main que l'estimable voyage en Dalmatie de Mr l'abbé Fortis dans lequel ce savant voyageur parle de la langue et la littérature des Morlaques et où il a inséré des morceaux de poésies en leur langue slave.

C'est donc sur ces monuments sacrés et littéraires que j'ose établir mon opinion sur l'analogie et la différence des idiomes des peuples Slaves et remarquer chez le lequel de ces peuples en particulier, cette langue à conservé son type originaire et se trouve à présent plus cultivée.

Mes recherches sont semblables à celles d'un voyageur qui, ayant rencontré de vastes ruines, en observe les colonnes éparpillées, en ramasse les fragmens dispersés, les compare les uns aux autres, déchiffre, en gemissant leurs caractères effacés, tronqués ou changés: et en mesurant d'un oeil humide leur ensemble, s'efforce à deviner l'époque de l'existence du grand édifice qu'ils composaient.

On voudra bien observer que je vais dire quelques mots des idiomes tant des pays qui forment la Lusace, la Bohême, la Moravie, la Stirie, la Carinthie, l'Istrie, et la Morlaquie, que des pays habités par les familles de la même origine sur les bords de la Save, de la Drave, d'une partie du Danube, de Theïss, de ceux arrosés par le Tyrés, l'Hypanis, les Borysthènes, la Vistule, la Warte, la Netze qui composaient autre fois la Pologne, je hasarderai quelques mots sur la langue et la littérature Russe et celles des Lithvaniens.

CHAPITRE XII.

ANTIQUITE DES IDIOMS SLAVES,
LEUR ANALOGIE, LEUR DIFFEREN-
CE, LEUR POINT CENTRAL.

Il est hors de doute que les peuples de ces pays, excepté l'ancienne Lithvanie, ne parlent que les idiomes qui ont la même origine radicale: mais qui sont différemment modifiés ou par la succession de siècles, ou par des causes extérieures ou par la culture de l'esprit. Les seuls savants de Russie ont ouvert entre eux, sur la question, si la langue de leur nation a pour sa source l'idiome slave, une discussion qui ne paraît pas être définitivement terminée. On peut lire sur ce sujet une dissertation intéressante de Mr. A. Schischkov. Numero VI de la belle collection de morceaux de littérature Russe que Mr. Severin Vater vient de faire imprimer à Leipsic chez l'imprim-

meur Vogel. Une telle question pourrait se résoudre facilement chez les nations dont la langue vient plus ou moins directement de la langue latine, car il en existe un immense trésor qui servirait de point de comparaison et dissiperait les doutes. Les peuples slaves n'ont pas le bonheur de posséder une mine de littérature aussi précieuse. Cependant leur idiome est très riche par lui-même et il est parlé dans une vaste partie du globe terrestre. Il se forma par lui-même sans s'emparer d'une autre langue et se conserve par ses propres ressources. Ce qui est encore bien remarquable, c'est qu'il n'avait pas même jusqu'au neuvième et dixième siècle des signes ou caractères pour aider la mémoire et pour communiquer ou transmettre la pensée par écrit.

Ce langage remonte sans doute aussi haut que l'origine des peuples de ces vastes contrées. Cette origine se perd dans les siècles et l'époque du commencement de la langue est ignorée. On n'en peut rien connaître que par la combinaison des faits postérieurs qu'atteste l'histoire.

Personne n'a mis en doute ni la tentative de Darius roi de Perse contre les Scythes, ni la délibération des princes de sept nations limitrophes de la Scythie, dans une assemblée dont parle Hérodote et à laquelle s'étaient présentés les envoyés Scythes pour demander du secours contre les Perses. Ce fait n'arriva que cinquante et quelques années avant l'époque à laquelle ce grand historien a lu publiquement dans la Grèce son immortel ouvrage: ce fait est donc avéré. Les demandes des envoyés et les délibérations des Princes se firent de vive voix sans l'assistance des interprètes. Ce fait prouve donc que la langue qu'ils parlaient, leur était familière, et peut-être elle était commune à tous ces peuples. Hérodote ne manqua pas d'indiquer la diversité de langage des autres Scythes orientaux et le nombre d'interprètes qu'il fallait avoir à la foire de Dioscurias où ils faisaient leur commerce. Quelle était la langue des peuples et des princes qui délibéraient sur les demandes des Scythes? où a-t-elle pu se conserver? Il est impossible de répondre avec certitude à cette

question: les preuves pragmatiques n'en existent pas. Quelques mots, conservés par Strabon ont rapport à la langue d'autre pays. Dans ce doute il faut essayer le chemin que se tracent les mathématiques, celui de procéder autant qu'il est possible du connu à l'inconnu.

L'histoire apprend assez clairement que les pays où Hérodote plaça les Sauromates, les Gélons, les Budins, ceux de la Scythie, située, vers les bouches du Tanais, du Borysthènes, de l'Hypanis, de Tyrès, du Danube, furent depuis l'ère chrétienne continuellement inondés par les hordes de l'Orient. Pendant l'espace de huit à neuf siècles une horde en chassait une autre et se fixait dans ces pays cruellement ravagés. Enfin les Tartares s'emparèrent de l'ancienne Scythie qui avait perdu son nom primitif et qu'ils tinrent tres-long-tems sous leur domination terrible. Il est donc humainement impossible que les anciennes races de Sauromates, de Scythes, de Gélons, de Budins, même de Melanchlaenes et d'Androphages avec leur langue s'y soient conservées.

Au contraire la plupart de ces peuples changèrent leurs établissements et se portèrent au-paravant sur les bords du Danube et de la Drave. On peut donc affirmer que depuis les émigrations des anciens habitans et l'invasion des barbares la langue originaire s'est perdue dans ces contrées.

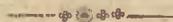
Mais le cas est bien différent par rapport aux peuples de l'ancienne Nevride. Les pays qui sont arrosés par le Bug, la Vistule et la Warta ne furent jamais envahis depuis la guerre passagère de Darius. Ces pays composent le centre de la Nevride et des pays que l'on indiqua à Hérodote sous le nom de déserts du Nord. Ils devinrent sans doute l'asylé des restes infortunés des peuples voisins qui avaient fui la tyrannie de leurs farouches conquérans, et la langue de ces réfugiés y resta intacte. Ces mêmes pays composent aussi la pologne qui fait le centre de tous les peuples qui parlent aujourd'hui la langue Slave en Europe.

On pourra faire l'objection que d'après Claude Ptolomée c'était l'ancienne

Germanie qui étendait ses limites jusqu'aux bords de la Vistule et que par conséquent c'était la langue Germanique qui y était parlée. On pourra aussi ajouter, que ce ne fut qu'après l'émigration des Vandales et des Bourguignons, ce qu'attestent les historiens modernes, que les colonies slaves y entrèrent et que par conséquent l'idiome Slave n'y était pas indigène. De telles objections, si l'on en fait ne seraient nullement fondées. Pour les prévenir et redresser les erreurs qui se sont repandues d'après plusieurs auteurs modernes je vais ici établir les propositions que j'ai suspendues dans le chapitre IX et prouver que les limites de l'ancienne Germanie n'ont jamais été portées aux bords de la Vistule.

CHAPITRE XIII.

IDIOMES SLAVES SUR LES BORDS
DE L'ODER. SRABON. NATIONS DES
LUI DES BUTONS, DES MUGILONES,
DES HERMUNDURI etc.



Il faut commencer d'abord par Strabon aux ouvrages duquel on assigne pour époque le commencement du regne de Tibère. Les connaissances de ce géographe sont en général très-étendues; mais elles, paraissent bornées, comme il l'avoue lui-même, à l'égard du Nord de l'Europe. Il est très difficile d'établir avec précision, d'après cet écrivain, les limites qui séparaient les Germains de leurs voisins à l'Orient. Ces difficultés naissent en partie du grand nombre des peuples qu'il confond les uns avec les autres, et en partie de ce qu'il ne détermine pas avec justesse le cours de l'Albis. Elles deviendront cependant beaucoup moindres si l'on observe avec atten-

tion premièrement que Strabon dans cette foule de peuples ne regarde les Hermonduri, les Luiti, les Longobardi que comme une partie des Suévie: en second lieu que la forêt d'Hercynia d'après cet écrivain s'étendait le long des monts Carpathes, aux quels il ne donne pas leur nom: en troisième lieu si l'on distingue bien les Gètes, les Bastarnes, les Tyrigètes dont il confond souvent les possessions. Je soumetts ici à l'attention ses propres paroles, tirées de la traduction faite par Mr Corai: Strabon dit: — „Entre ces deux fleuves, (le Rhin et l'Albis on trouve encore d'autres fleuves navigables, tels que l'Amasis sur lequel Drusus défit les Bructeri dans un combat naval. Tous ces fleuves, dirigés du Midi au Nord se déchargent dans l'Océan. Dans ce même pays, sont aussi la forêt Hercynia et les peuples composant les Suevi dont une partie habite dans la forêt même, tels que les Coldui, chez les quels est Boiaemum, résidence du roi Marobudus qui transporta dans ce pays, entre autres peuples, les Marcomani, ses compatriotes., —

— „Cet homme d'abord simple particulier, parvint à s'emparer de l'Administration des affaires, après son séjour de Rome, où, dans sa jeunesse, il avait fait son séjour, et jouï de la bienveillance d'Auguste. Devenu le souverain de son pays, il augmenta sa puissance par la conquête des Luvii peuple considérable, des Zumi, des Butones, des Mugilones, des Sibini et du nombreux peuple des Senones qui fait partie des Suevi., — pag 5 et 6. chap. II livre VII vol III.

A l'égard des Luvii, des Zumi, des Butones, des Mugilones, des Sibini, le traducteur de Strabon observe que Philippe Cluverius a fait des corrections et traduit ces passage ainsi: — „il augmenta sa puissance par la conquête des Lugii, peuple considérable, des Lemovii, des Gutones, des Burgundiones, des Sebini et du nombreux peuple du Senones qui fait partie des Suevi. — voir la note 5 pag. 6 ibidem, et l'ouvrage intitulé., — Philippi Cluverii Germaniae antiquae libri tres: edit. Elzevir. 1716, pag. 119. cap. 31. libro III.

Or Philippe Cluver met ces Lemovii, Gutones, Burgundiones aux bords de la Vistule; par ce trait il a étendu la domination de Marobodus jusqu'à cette rivière où elle n'alla jamais. Strabon continue sa narration:

— j'ai dit qu'une partie des Suevi occupait la forêt Hercynia même, le reste habite hors de cette forêt sur les frontieres des Gètes. De toutes ces nations, ils sont la plus considérable, car ils s'étendent depuis le Rhin jusqu'à l'Albis et il en avait qui s'étendaient jusqu'au-delà de ce fleuve comme les Hermonduri, et les Langobardi. Aujourd'hui les derniers ont été même forcés de passer tous de l'autre côté de l'Albis. — „pag 7. vol III de la Trad. de Strab.

Presque tous les écrivains et les Géographes qui parlent de l'ancienne Germanie, sont d'accord que les Longobardi occupaient, jusqu'à l'époque de leur émigration le pays aux environs de la rivière de Havele. Ils ne sortirent cependant pas de la Germanie pour aller chercher de nouveaux établissements sur les bords de la

Vistule, mais ils se rendirent au midi et firent la conquête d'une partie de l'Italie où ils fondèrent un royaume, généralement connu sous leur nom, devenu assez célèbre.

Les Coldui qui étaient sous le gouvernement de Marobudus, les Marcomani ses compatriotes, comme aussi les Luiti, les Zumi, et les autres peuples mentionnés, que Marobudus avait soumis à son sceptre, ne sont pas rangés par Strabon au nombre de ceux qui avaient passé l'Albis et s'étaient fixés sur la rive droite de ce fleuve.

— „Le reste (des Suevi) habite hors de cette forêt — ces paroles de Strabon deviendront plus claires étant unies à celles qui suivent chez cet auteur.

— „Quant à la partie méridionale „de la Germanie au-delà de l'Albis, le pays „qui succède à la rive de ce fleuve est encore aujourd'hui occupé par les Suevi. „Immédiatement après, est le pays des „Gètes: d'abord étroit, il s'étend au midi „le long de l'Ister, et au Septentrion le long „des monts de la forêt Hercynia, il occupe même une partie de ces montagnes,

„ensuite il s'élargit vers le nord jusqu'aux „Tyrigètes. Néanmoins il ne nous est pas „possible d'indiquer au juste les limites de „ce pays, et c'est aussi à cause de l'ignorance où l'on est à ce sujet, qu'on a écouté ceux qui débitaient les fables des monts-Riphées et des hyperboréens. — Traduc. de Strab. Voll. III. pag.

On voit par cet extrait que Strabon place les Gètes aux bords de l'Ister vers le midi, et au septentrion sur les montagnes de la forêt Hercynia. Au nord de l'Ister il n'y a que les monts Carpates ou Tatry en polonais.

Le pays des Gètes — „occupe, d'après Strabon, une partie de ces montagnes, ensuite il s'élargit vers le nord jusqu'aux Tyrigètes. — Il est impossible de marquer plus clairement les Carpathes qui, par leur chaîne, nommée Beskidi ou Bieschadi en polonais dont il est parlé plus haut au chapitre III de ce discours, s'abaissent et descendent vers la Nevride qui, d'après Hérodote, était séparée des Tyrigètes par un lac d'où sortait le Tyrès. La Germanie touchait

par les limites méridionales à une partie du pays des Gètes qui était d'abord retréci entre les montagnes et l'Ister, ce qui répond au pays qu'arrose la rivière de Morave lorsqu'elle descend pour entrer dans l'Ister.

— „Quant à la partie méridionale de la Germanie au-delà de l'Albis, — Philippe Cluverius trouve ici Strabon en faute. Il regarde cette rivière, comme tous avec lui, sortant des montagnes appelées Riesengebirge, à la quelle les habitans de Bohême donnent le nom slave de Laba. Celle-ci descend de ces montagnes ou plutôt d'une vallée nommée Teufelsgrund d'après Ph. Cluver, va un peu vers le midi jusqu'à Königsgrätz, tourne après à droite vers l'occident, et après avoir décrit un arc, elle se joint près de Melnik à la rivière de Moldau, en Bohémien Wltawa. D'après ce cours de l'Elbe des modernes, on ne peut dire comme le fait Strabon — „au-delà de l'Albis, le „pays qui succède à la rive de ce fleuve „est encore aujourd'hui occupé par les Suevi. „Immédiatement après, est le

pays des Gètes: — car il aurait fallu que Strabon eut demeuré dans la Lusace moderne quand il écrivait ses livres géographiques, et il était alors probablement à Rome. Mais le doute et la faute prétendue n'auront pas lieu, si l'on admet que les anciens comprenaient ce qui est bien vraisemblable, sous le nom de rivière Albis la Moldave ou Weltawa d'aujourd'hui, ce que l'on trouvera plus probable par un passage de Tacite dont je parlerai bientôt.

CHAPITRE XIV.

VELLEIUS PATERCULUS.

Contemporain de Virgile, d'Ovide — „in-
 „haerentium oculis ingeniorum,
 „inter quae maxime nostri aevi e-
 „minent princeps carminum Vir-
 „gilius. . . Tibullusque et Naso
 „perfectissimi in forma operis sui,
 liv. II. c. 36.

Cet historien, militaire qui combattit sous Germanicus, donne quelques notions sur l'ancienne Germanie lesquelles sont d'autant plus estimables, car il y vint, et vit de ses propres yeux ce qu'il dit: —
 „Quanti voluminis opera insequenti aesta-
 „te, sub duce Tiberio Caesare, gessimus!
 „Perlustrata armis tota Germania est.
 „Victae gentes. . . Receptae Chaucorum
 „nationes. . . Fracti Langobardi. . . . de-
 „nique. . . a Rheno usque ad flumen
 Albim qui Semnonum Hermundorumque

fines perfluit, Romanis cum signis per-
 ductus exercitus. lib. II. c. 106.

La dernière phrase — ad flumen Albim qui Semnonum Hermundorumque fines perfluit. — Cette phrase est très-conforme à la narration de Strabon, malgré tout ce que Philippe Cluver y veut objecter. Velleius ne dit pas ici juxta fines, dans le sens que ce géographe lui prête, mais per-fluit-fines c. à d. per fines fluit. Dans sa relation de la guerre des Marcomans, le même Velleius parle ainsi de leurs frontières:

— „praeter gentem Marcomanorum, quae
 „Marobuduo duce excita sedibus suis, at-
 „que in interiora refugiens, incinctos Her-
 „cyniae silvae campos incolebat. Maro-
 „buduus genere nobilis, corpore praeva-
 „lens, animo ferox. . . . Occupatis, ut
 „praediximus, locis, finitimos omnes aut
 „bello domuit, aut conditionibus juris sui
 fecit. lib. II. 108. — „Erat etiam eo ti-
 „mendus quod, cum Germaniam ad
 laevam et in fronte, Pannoniam
 ad dextram, a tergo sedium suarum
 haberet Noricos, tanquam in omnes

semper venturus ab omnibus timebatur. lib. II. c. 109. On voit donc ici que le royaume de Marobudus ne s'étendait pas jusqu'à la Vistule Polonoise, quoique le savant Cluver lui donnât les Lygyii, les Guttones, les Lemovii et c. c. Son opinion est donc réfutée par Velleius Puterculus. Celui-ci finit le même chapitre. :

Sentio Saturnino mandatum, ut per Catos, excisis continentibus Hercyniae silvis legiones Boiohoemum duceret: ipse (Tiberius Caesar) a Carnunto, qui locus Norici regni proximus ab hac parte erat, exercitum qui in Illyrico merebat, ducere in Marcomanos orsus est. lib. c.

Cette relation de Paterculus confirme presque tout ce que Strabon avait avancé à l'égard de la rivière d'Albis, des limites de la Germanie méridionale et des possessions de Marobudus; voyons ce qu'en a dit un ancien écrivain peu de temps après.

Pomponius Mela

né en Espagne, auteur de l'ouvrage intitulé De situ Orbis présente un vaste

champ autant à l'instruction qu'aux discussions sur l'ancienne géographie. Il embrassa d'un coup d'oeil rapide le monde tel qu'il était connu vers le milieu du premier siècle de l'ère chrétienne et il en traça un tableau plus lumineux qu'étendu, Il montra sous un aspect plus distinct l'Europe, il détermina les frontières de la Sarmatie qu'il place à côté de la Germanie. Il fut aussi le premier qui fit mention d'une rivière qu'il nomma la Visule, Visula que l'on traduit par la Vistule de Pologne. Quoique je n'aie en vue que les frontières entre les anciens Germains et les Sarmates, et plus particulièrement encore les pays que parcourt la véritable Vistule, pour atteindre ce but avec plus de facilité, je me vois forcé de dire ce que Pomponius Méla entend par l'Océan septentrional? et d'indiquer la ligne qu'il se trace pour arriver à la Sarmatie.

— Europa . . . ce sont les paroles de cet écrivain . . . Europa terminos habet. . . ab occidente Atlanticum a Septentrione Britannicum Oceanum. lib. I. c. 4.

Avant d'arriver à la Sarmatie, Pomponius Méla continue la description de l'Espagne, des Gaules et de la Germanie. — Haec Hispania, in occidentem, diuque etiam ad septentrionem diversis frontibus vergit. Deinde rursus Gallia est, longe a nostris littoribus huc usque promissa. Ab ea Germani ad Sarmatas porriguntur, illi ad Asiam. lib. I. c. 4.

La côte de l'Europe vers le Nord est distinguée ainsi: „Europa extra „fretum (Gaditanum) ad occidentem inaequalis admodum, praecipue media, procurrat: ad Septentrionem, nisi ubi semel iterumque grandi recessu abducitur, „paene ut directo limite extenta est. lib. I. c. 4. — „Grandi recessu, cela paraît „être ce grand arc que décrit la mer de „Biscaye.

La limite septentrionale de l'Europe n'est donc, d'après Méla autre chose que la ligne de côtes qui commence à l'Espagne, longe les côtes de la France, de la Hollande, du Dannemark, de la Norvege et finit vers le Cap du Nord. Tandis que par l'Océan septentrionale

il entend la mer entre l'Angleterre d'une part et de l'autre entre les pays qui viennent d'être mentionnés; habet Europa a septentrione Britannicum Oceanum.

Ayant terminé la description du Rhin, Pomponius Méla poursuit ainsi:

Germania hinc ripis ejus (Rheni) usque ad Alpes, a meridie ipsis Alpibus, ab oriente Sarmaticarum confinio gentium: qua septentrionem spectat oceanico litore obducta est. lib. III. cap. 3.

A la place de confinio gentium, il paraît plus convenable de mettre confinio montium. La première locution ne détermine pas les frontières, puisqu'on demanderait toujours où sont donc ces confins? Il est vrai que Tacite dit aussi: — Germania omnis a Sarmatia . . . mutuô metu. . . . Une singulière limite que celle de, mutuô metu, mutua securitate . . . mutua amicitia. . . Mais Tacite a eu garde d'ajouter — aut montibus: — ainsi cette phrase, appuyée d'un signe naturel forme déjà physiquement une frontière entre deux peuples. C'est une remarque que je me permets et non

pas une critique contre ces grands écrivains.

Il faut observer que l'expression de P. Méla telle qu'elle est, *sarmaticarum confinio gentium*, ne veut pas dire bornée par la Vistule. L'auteur latin continue :

Paludum Svesia, Estia et Meltiagum maximae: sylvarum Hercynia et aliquot sunt quae nomen habent, sed illa dierum sexaginta iter occupans. lib. III. c. 3.

Le savant Bredow a joint à sa traduction — Taciti de Morib. German. une carte géographique sur laquelle il place la forêt Hercynia dans une direction qui prend depuis les bords du Rhin près de Bâle, passant par la Bohême jusqu'à la Vistule vers la ville de Thorn. Mais d'après V. Paterculus cette forêt était dans le pays des Cattes: et ce fut par cette forêt que Tibère César ordonna de couper le chemin, *mandatum ut per Cattos excisis continentibus Hercyniae sylvis*, pour faire passer l'armée dans les pays de Marobudus qui étaient ceints par cette forêt, laquelle, d'après Strabon s'étendait vers le

midi et l'orient par les montagnes des Gètes, ce qui veut dire par les monts Carpates ou Sarmatiques.

Les paroles de Pomponius Méla sont : — *Amnium in alias gentes exeuntium Danubius et Rhodanus, in Rhenum Moenis et Luppia in Oceanum Amisius, Visurgis et Albis clarissimi. lib. III. c. 3.*

Ni le Guttalus, l'Oder; ni la Vistule ne sont mis par cet auteur au nombre des fleuves de la Germanie. P. Méla parle à la vérité d'une Visula mais c'est par erreur qu'on la prend pour la Vistule Polonoise.

— „*Sarmatia intus, quam ad mare, latior, ab his quae sequuntur, Vistula, d'après l'édition de Mr. Tscucke, et d'après les autres, Visulâ amne discreta, qua retro abit usque ad Istrum flumen immittitur. Gens habitu armisque Parthicae proxima. lib. III. c. IV.*

On prétend que d'après cette phrase. — *Sarmatia... ab his quae requuntur Vistulâ. Visula, amne discreta...* Pomponius Méla porte les frontières de la Germanie aux bords de la Vistule de Po-

logne. Mais il ne le dit nullement. Il connaissait l'existence d'une *Visula*; si elle faisait la frontière entre ces deux peuples, il n'aurait pas oublié de l'indiquer expressement pour limite, ce qui serait beaucoup plus convenable que de dire — *confiniô gentium*.

Ce fut après avoir fini la description de l'Espagne, des Gaules, de la Germanie que Méla, en parlant tout de suite après, de la Sarmatie, a écrit la phrase *quae sequuntur qui sequuntur*, pour les distinguer de ceux dont il venait de parler c. à. dire des Germains. Le sens de cette phrase deviendra plus clair si l'on considère les différens noms, trouvés dans les anciens, et que l'on attribue à la *Vistule* moderne.

Quand C. Pline nomme le *Vistillus*, on dit faussement qu'il parle de la *Vistule*: quand Tacite parle des *Vénédes*, on les place en son nom aux bords de cette *Vistule*, quoique Tacite ne l'ait pas nommée une seule fois. Une *Viscla* de Jornandes, une *Bisula* d'Ammien Marcellin, une *Huista* de Décuil, un *Wesle* d'Al-

fred, toutes ces dénominations chez les géographes modernes ne sont que Synonymes de la *Vistule* Polonoise.

Ce n'est pas ici lieu d'ouvrir une discussion à se sujet; elle viendra dans son ordre. Mais il est de mon devoir de rapporter à présent quelques mots d'Ammien Marcellin qui, sans doute, avait lu Strabon, Pline, Tacite, Ptolomée et Pomponius Méla, avant qu'il ait écrit son ouvrage. Il paraît même copié ceux qui l'ont précédé et sur-tout le dernier. Il peut donc servir de guide pour éclaircir nos doutes.

Marcellin, après avoir fait l'énumération des peuples qui habitaient les bords du Pont-Euxin et la Tauride, se rend vers les monts Riphéens et dit:

— „Ergo in ipso hujus compagis exordio, ubi Riphæi defficiunt montes, habitant Arimphaei, justii homines, placiditateque cogniti, quos annis Chronius et Bisula perfluunt: juxta Massagetae, Alani et Sargetae, aliique plures obscuri quorum nec vocabula nobis sunt nota nec mores. Interjectu deinde non me-

diocri Carcinites. Dein Borysthenes. — lib. 22. cap. 8.

La Bisula d'après l'orthographe Grec et Visula d'après le latin était donc, comme on le voit, dans les environs des monts Riphéens dans le pays des Arymphaei, au-delà de la rive gauche du Borysthènes. C'est donc avec raison qu'en suivant la ligne depuis l'Espagne jusqu'à l'Asie, Pomponius Méla dit; — Sarmatia ... ab his quæ sequuntur, id est gentibus Asiae. Il n'a pas ajouté ces derniers mots: il n'en avait pas besoin, puisqu'il avait dit plus haut, Germani ad Sarmatas porriguntur, illi ad Asiam.

Ayant fini la description de la Sarmatie, Pomponius Méla commence tout de suite celle de l'Asie en ces termes: — In Asiatico litore primi Hyperborei, super Aquilonem Riphæosque montes. Lib. III. cap. 5. Ces primi sont donc ceux qu'il voulait désigner par la phrase, ab his qui sequuntur.

Donc il y a deux rivières, me dira-t-on, qui se nomment la Vistule ou la Visule! . . . , eh! pourquoi non? N'y

a-t-il pas deux rivières très-distinctes que l'on appelle la Duina? Les noms de Bog et de Bug, celui de Dniester Tyrés et de Dnieper Borysthènes sont très-peu différents, mais les rivières qui les portent sont très éloignées l'une de l'autre. Aux dénominations de Visula, de Bisula, de Vistillus, de Viscla, de Wesle, on doit encore associer celle de Vislas, nommée par Constantin Porphyrogénète . . . Zachlunorum principis filii a non baptizatis accolis fluminis Vislas: *εις των ποταμων Βισλας*. De admin. Imper. c. 35.

Ce dernier Vislas ressemble beaucoup plus à la Wisla Polanaise, et cependant la Vislas de Poryphrogénète coule dans l'Illyrie Slave. Mais c'est parler trop longtemps d'une rivière: je reprends les auteurs classiques.

CHAPITRE XV.

C. CORNEL TACITE ET PLINE. SERIES, REIHE, ETABLIÉS PAR MR. BREDOW SEMNONS, LONGOBARDS. HERMUNDURI. ALBIS, WELTAWA etc.

Suivant l'ordre il eut fallu prendre l'histoire de Pline qui mérite sa juste célébrité. Mais l'immortel historographe des Germains, Cornel Tacite a survecu à son illustre compatriote dont il connaissait et méditait sans doute les vastes travaux et sur tout ceux concernant la Germanie, ce qu'atteste le passage suivant: „Tradit C. Plinius Germanicorum bellorum scriptor. Annal. I.

Après la mort déplorable de C Pline, son neveu se lia d'une intime amitié avec Tacite ce que prouve sa correspondance, connue de tout le monde. Ces amis se communiquaient même leurs travaux lit-

téraires, et ceux de leur modèle dont ils pleuraient la mort.

L'ouvrage de Tacite, outre son propre mérite, a cet avantage qu'il est postérieur et fut comparé par son auteur avec l'histoire de Pline. Ce qui se trouve de réel dans celui-ci à l'égard des Germains et leurs voisins Sarmates, est nécessairement dans Tacite, qui avait plus de tems pour faire des recherches et corriger son travail avec la sagacité lumineuse qui lui attire une admiration générale.

Tacite a écrit, de moribus Germanorum, l'an 98 de Père chrétienne ce que démontre évidemment le digne traducteur de ce monument antique Mr. Bredow; par consequent tout ce que Strabon, Velleius Paterculus, Pomponius Méla, Pline et ses autres devanciers avaient laissé sur l'histoire ou la géographie, n'aura pas échappé à ce grand genie; il est bien honorable de ce mettre sous son autorité.

Il faut d'abord observer que Tacite diffère un peu de Pomponius Méla en ce

qui regarde la désignation de la plage septentrionale: la raison en était que l'un vivait en Espagne et l'autre à Rome. Voici les paroles de Tacite . . . Usque ad Oceanum Rheno praetexuntur. Hac tenus in occidentem, Germaniam novimus. In septentrionem, ingenti flexu redit. Ac primo statim Chauco- rum gens quanquam incipiat a Fri- siis, ac partem litoris occupat, omnium quas exposui gentium lateribus obtenditur donec in Cattos usque sinuetur.

Le savant traducteur Mr. Bredow a très bien observé que Tacite avait divisé la Germanie en trois séries; il dit:

Dans l'énumé- ration des peuples de la Germanie Tacite observe trois séries.

1. Les peuples qui habitent le long du Rhin et ceux qui leur sont limitro- phes, la partie oc-

Bey der Aufzäh- lung der Völker Ger- maniens macht Ta- citus sichtlich drey Reihen:

1. Die Völker die längs des Rheins wohnen und die ihnen zunächst an- gränzenden, die

cidentale de la Ger- manie comme le marque Strabon VII, 290.

2. Ceux qui habi- tent les environs de Weser et de l'Elbe à travers le milieu de l'Allemagne jus- qu'au Danube.

3. Les peuples Sue- ves à l'Est de l'Elbe jusqu'aux montag- nes Sarmatiques qui forment frontière.

Westseite Deutsch- lands, wie auch Strabon, VII, p. 290.

2. Die um Weser und Elbe durch die Mitte Deutschlands bis an die Dopau wohnen, und

3. Die Suevi- schen, Völkerschaf- ten, ostwärts der Elbe bis zu den Sarmatischen Gränz- gebirgen.

Il me semble que cette dernière série est trop générale: il faut la diviser en deux sections et ranger les peuples comme le fait Tacite lui-même; il dit:

— „Maintenant il faut parler des Sue- ves qui ne forment pas comme les Cat- tes ou les Teuctres

Nunc de Suevis dicendum est, quo- rum non una ut Cattorum Teucto- rumque gens, majo-

une seule nation, car ils occupent la plus grande partie de la Germanie, et ils sont divisés en différents peuples particuliers qui ont chacun leur nom; quoiqu'ils soient compris sous le nom général de Sueves, chap. 38.

Première Division

Elle renferme les Semnones, les Longobardi, les Reudigni, les Aviones, les Angli, les Varini, les Eudosii.

a) Les Semnones se vantent d'être les plus nobles et les plus anciens parmi les Sueves.

b) Leur petit nombre au contraire fait la gloire des Longobards.

rem enim Germaniae partem obtinent, propriis adhuc nationibus nominibusque discreti, quanquam in commune Suevi dicentur.

cap. 38.

a) Vetustissimos se nobilissimosque Suevorum Semnones memorant. c. 39.

b) Contra Longobardos paucitas nobilitat.

c) Les Reudignes, qu'on trouve ensuite, les Aviones, les Anglais, les Varins, les Eudoses les Suardones, et les Nuithones, sont défendus par des fleuves et des forêts. c. 40.

„et cette portion des „Sueves s'étend jus- „que dans la partie „la plus intérieure „de la Germanie.

c) Reudigni deinde et Aviones, et Angli, et Varini, et Eudoses et Suardones et Nuithones fluminibus aut sylvis muniuntur.

cap. 40.

Et haec quidem pars Suevorum in secretiora Germaniae porrigitur.

cap. 41.

Mr Bredow place les Warins aux bords de Warnia qui est le Suevus d'après Mannert et coule dans le Grand-Duché de Mecklenburg; les Eudoses et les Suardones aux environs d'Eutin et de Schwartau, non loin de Lubeck; les Nuithones aux bords de la rivière Nuthe dans le Duché de Zerbst. A l'égard des Reudignes Mr. Bredow paraît adopter l'opinion de Pbilippe Cluver qui les prend pour les Thüringes. Bred. Germania von Tacitus. 1809 p. 93.

Ici doit suivre la seconde division qui comprendra l'espace depuis le Danube et les pays des Hermonduri en longeant la Moldaw. Mais pour que cette division reçoive plus de clarté, il faut la séparer en deux sections qui repondront strictement aux expressions classiques de Tacite: dirimit, scinditque Sueviam continuum montium jugum.

Première section de la seconde Division.

A cette section appartiennent les Hermonduri, les Narisci, les Marcomani, les Quadi, les Marsigni, les Gothins, les Osii, les Burii. —

a) Plus près de nous, dit Tacite, (car maintenant je vais suivre le cours du Danube, comme auparavant celui du Rhin,) sont les Hermondures. . . .

— „ C'est dans le pays des Hermondures que prend sa

a) Propior, ut quo modo paulo ante Rhenum, sic nunc Danubium sequar, Hermondurorum civitates.

In Hermunduribus Albis oritur, flumen inclytum et notum

source l'Albis fleuves célèbre jadis, maintenant connu seulement par ouï-dire., — olim, nunc tantum auditur. cap. 43.

Cette indication des sources de l'Albis repond à celle de Strabon. L'auteur postérieur à ces deux écrivains Claude Ptolomée, dans sa géographie, si elle n'est pas apocryphe, désigne le même endroit pour l'origine de cette rivière. Mais le savant Philippe Cluver prétend que Strabon, Tacite et Ptolomée se sont trompés. Il dit à l'égard de ce dernier :

— „ Cette erreur a entraîné aussi Ptolomée sur la source de l'Albis, car si vous observer attentivement la carte de la Germanie, vous y trouverez l'origine de cette rivière, venant du Sud, laquelle n'est pas pro-

Ceterum eadem errandi ratio Ptolomaeum quoque seduxit a vero Albis ortu: etenim si tabulam Germaniae bene perspicias fontem amnis ejus esse deprehendes qui a meridie exoritur Woltawae flumi-

prement que la source de Woltawa. nis fons est genuinum. German. ant. liber III. c. 28.

Il faut remarquer ici que dans le pays qui repond à celui des Hermondures de Tacite, trois rivières, appellées Luznitsa, Moldawa, et Woltawa prennent leurs sources. Elles s'unissent après dans les environs de la ville de Klingenberg et forment un fleuve que presque tous les géographes appellent. Moldaw, tandis que les babitans de la Bohême qu'elle traverse la nomment Woltawa. Ce dernier nom se trouve dans la chronique de Martin Kuthen, publiée en langue Bohémienne par Gabriel de Weleslawina en 1585.

L'auteur, après avoir fait la description des rivières Orlice, Ohrej ou Eger ajoute :

„Mais la Woltawa surpasse toutes ces rivières: elle traverse la ville capitale de Prague et prend avec elle d'au-

Ale te wſſecky reky prewyſſuge Wltawa, kteraz skrze Prah hlawny mesto tece . . .

tres rivières comme la Sazava, la Luznice, le Mzi et la Labe.

Or si les habitans de Bohême, contre l'usage reçu des géographes étrangers, donnent à une seule et même rivière le nom de Woltawa au lieu de celui de Moldawa, pourquoi veut-on disputer le nom d'Albis que les anciens auteurs avaient appliqué à la rivière de Moldave? Si depuis l'embouchure de l'Elbe on remonte par la rive gauche, on parvient insensiblement jusqu'aux sources de Moldave dans le pays des Hermondures, sans même apercevoir la petite Labe, venant des montagnes de géans Riesengebirge pour se joindre à celle-là près la ville de Melnik. Il est même plus raisonnable de croire que ce premier cours soit l'Albis que l'autre moins remarquable.

L'ancien mot Alp servait de nom à des montagnes, propres au paturage et peu couvertes d'arbres. Peut-être une de ces trois rivières descend d'une telle montagne, on la nomma donc Alpiss ou

Albis. Il est singulier qu'un érudit moderne ait la prétention que suivant son opinion les auteurs classiques ont dû prendre pour la source d'une rivière, celle qu'il leur indique après dix-sept siècles révolus! Les trois rivières, plus haut mentionnées comme aussi le cours de Moldave, et de l'Elbe moderne se distinguent parfaitement sur la Carte Orographique d'Allemagne, imprimée à Weimar 1807.

b) Les Narisci, les Marcomani, les Quades étaient trop éloignés des bords de la Vistule Polonaise.

c) Les Marsignes, les Gothins, les Oses et les Buriens sont situés en arrière, ils enclosent pour ainsi dire, les pays des Marcomans, et des Quades. „A leur langage à leur coëffure on reconnaît

b) Retro Marsigni, Gothini, Osi, Buri: terga Marcomanorum Quadorumque claudunt. E quibus Marsigni et Buri sermone cultuque Suevos referunt.,

Gothinos gallica, Oses Pannonica lin-

„pour Sueves les gua coarguit non
 „Marsignes et les esse Germanos.
 „Buriens. La lan-
 „gue gauloise que
 „parlent les Go-
 „thins, la Panno-
 „nienne que parlent
 „les Oses prouvent
 „que ce ne sont pas
 „des Germains.

De moribus Germanor c. 43.

Les Marsignes habitaient probablement dans les environs de la rivière de Marc, March Morave, qui font une partie de la Moravie moderne. Dans la langue Slave de Bohême, les Moraviens sont appelés Marky au pluriel: Chronique de Kuthen Martin feuille B. A ce mot de Marky on aura ajouté un mauvais grec γενοι, on en a fait Μαρκύγενοι ou Μάρκυσενι. Les Romains l'auront prononcé court Marcigni ou Marsigni, die Mähren, ce qui veut dire dans l'idiome Slave les habitans de Marc, Marca, March.

Les Oses, Osi avaient probablement dans leur possessions la rivière Olsa qui

a ses sources dans le voisinage des sources de la Vistule. Olsa, en descendant les Carpates, traverse la haute Silésie près la ville de Tetschen et reçoit l'Oder plus bas. Il était difficile aux Romains de prononcer Olsi, les habitans des bords d'Olsa: ils les appellerent donc plus court les Osi. Mais c'est toujours le nom slavique d'un arbre. Olsa veut dire l'aulne, et Osa, le tremble, dont le nominatif pluriel est Olsi, Osi. Ces arbres couvraient vraisemblablement les rives de la rivière ou même la surface du pays: on en aura formé le nom de cette rivière et des habitans.

Burii, les Buriens, On appelle en slavon une forêt, Bor, avec l'accent aigu sur o. Cet accent indique qu'il faut prononcer le mot comme en français Beaur ou Bop en grec. Le nominatif du pluriel en est Bory. Les montagnards sarmatiques qui habitaient une partie de l'Hercynia étaient appelés Borii, avec l'accent sur o (approchant le son d'ou) ce que les Romains prononçaient et écrivaient Burii au lieu de sylvani.

Le mot de Gothini se déduit aussi de l'idiome Slave. On sait comment on prononce en grec et en Anglais la syllabe thi: le son approche de tsi labial. On peut traduire par Gorcy ou Horcy en slave, les montagnards, les habitans des montagnes. Un Grec ou un Romain ne pouvait rendre le son véritable des mots slaves que par Γορθι et Gorthi. On rejetta r un peu dure; on en fit Gothi et Gothi; enfin par une augmentation erronée on déclina au pluriel Gothini.

Ces Gothini pouvaient même parler l'idiome gallique. On sait que la langue celtique a quelque rapport avec la langue scythique et par conséquent sarmatique. Les Sarmathes habitaient les monts Carpates. Les Gothini pourraient être un mélange de Sarmates et de ces Gaulois qui avaient autre fois envahi la Macédoine, et qui en ayant été repoussés dans la suite, furent obligés de repasser le Danube.

Je soumets ces remarques non comme une preuve, mais comme une probabilité,

aux lumières des savants qui connaissent la langue slave.

Ces Gaulois-Sarmates ou Gothini exploitaient, ce qui était honteux aux yeux d'un romain, le fer dans les montagnes qu'ils occupaient — „Gothini quo magis pudeat, ferrum effodiunt: Touts ces peuples n'habitaient que des forêts et les sommets des montagnes et ne possédaient que très peu de plaines . . . „omnesque hi populi pauca campestrium, ceterum saltus et vertices montium jugumque insederunt, . . . C'est ce qui prouve qu'ils étaient très-loin des plaines immenses qui composent la Pologne.

Les Hermunduri et les Narisci, étaient domiciliés sur les bords du Danube. Les Quades s'approchaient des embouchures du Marc et de Cusus, Vag d'aujourd'hui, ce que prouve le passage des Annales de Tacite, concernant les Marcomans, réfugiés à Rome avec Marobudus et Cautualde, leurs chefs: ils s'exprime ainsi:

„Mais comme les Barbari utrumque comitati, ne „barbares qui ac- que „compagnaient ces provincias quietas

„deux rois auraient immixti turbarent, „pu, par leur mé- Danubium ultra in- „lange, mettre le ter flumina Marum „désordre dans des et Cusum locantur, „provinces paisibles dato rege Vanniô „on les établit au- gentis Quadorum. „delà du Danube „entre le Marc et „le Cuse: on leur „donna pour roi „Vannius de la na- „tion des Quades.

Les Marcomans occupaient les pays entre la Moldave et l'Elbe moderne. Les Buriens, les Oses, les Gothins, les Marcignes les enfermaient par derrière, terga claudunt, étant eux-mêmes repandus sur la crête des monts Sudeti et près des sources d'Olsa et du Marc. La carte Orographique d'Allemagne ci-dessus mentionnée peut servir des guide pour ces observations.

Deuxieme section de la seconde Division

dans laquelle sont renfermés les Lygii, les Gothoni, les Rugii et les Lemovii.

a) Les peuplades de Lygiens habitaient les pays vers le nord tout de suite au-delà des montagnes qui coupaient les pays des Sueves. — „Dirimit scinditque „Sueviam continuum montium jugum „ultra quod plurimae gentes agunt. Ex „quibus latissime patet Lygiorum nomina. —

Cette topographie de Tacite répond au pays des deux Lusaces. Il faut croire que les montagnes dont parle Tacite, étaient couvertes de forêts. Elles le sont encore en grande partie.

Dans la langue slave le mot Lug ou Luh veut dire une forêt d'une moindre étendue, lucus en latin. Voyage en Dalmatie par l'abbé Fortis Tom. I. Lettre II. Sec. 2.

Le mot Lug fait au nominatif pluriel Lugi, prononcé plus mollement Luhi: ce dernier paraît répondre aux Luiti de Strabon. Lugi, étant latinisé, offre un dérivatif Lugicus, et Lugici au pluriel. Les Lusaciens d'aujourd'hui s'appellent eux-mêmes et sont appelés par les peuples

slaves Luzici; on le voit dans la Chronique de Kuthen:

„Sasy,	Slezy,	Les Saxons, les
„Luzicy,	Rakav-	Silésiens, les Lusa-
„sy. —		ciens, les Autri-
		chiens.

Chr. de Kuth. préf. f. B.

Ces deux syllabes, Lu-zi, se prononcent véritablement comme on prononce en français Lugi: en allemand on s'en approche par Luschi. On ne sait, pas encore positivement si les Romains prononçaient gi comme le font les Italiens, les Français et les Anglais, ou comme les peuples du Nord qui disent ghi. Le son du dérivatif Lugi, Luzici est en faveur des premiers.

Ces Lygii, Luzici, Lusaciens ne sont donc autre chose que ce qu'ils étaient à l'époque de Tacite et de Strabon, comme le prouve leur nom appellatif, dérivant de l'idiome slave, Lug, Lugi, Luhi. Un Canton faisait chez les Grecs et les Romains une république, Polis, Civitas. De même le pays des Lygiens, Lu-

zici, avait obtenu un pareil honneur de la part de Tacite qui dit — „patet Lygiorum nomen in multas civitates diffusum. . . . Les peuplades appelées par cet écrivain les Helvecons, les Manimes, les Elysiens, les Naharvales, possédaient probablement le revers septentrional, formé par les montagnes de Lusace et des Géants, Lausitzer und Riesengebirge. C'est de ces montagnes que descendent les rivières d'Elster, de Sprée, de Neisse, de Queisse aux bords des quelles ces peuplades avaient leurs demeures à la manière des Germains. — Colunt discreti ac diversi, ut fons, ut campus, ut nemus placuit. . . . Le nom d'Elster, en latin Elistera donna l'origine à la dénomination des Elistiériens ou Elisiens. Le mot Naharvale n'est ni grec, ni latin, ni allemand, il vient de l'idiome Slave, très-peu latinisé. La ville en Lusace que l'on appelle Gōrlitz est dans cet idiome Gorlice ou Horlice, et dérive de gōra ou hora montagne. Si cette ville eût été bâtie sur le sommet de la montagne, on l'aurait appelée Nahorlice. La syllabe na est une

préposition qui signifie super, in, supra. Du tems de Tacite la ville n'existait pas: mais une peuplade de Luzici qui possédait la montagne était nommée Nahoranié ou Naharvati. C'est encore une supposition, mais il est sûr que ce latinisme a pour origine le mot slave.

„Par-delà des Lygiens sont les Gothones, gouvernés plus sévèrement que les autres nations germains, cependant ils jouissent de la liberté.

„Plus près de l'Océan sont les Rugii et les Lemovii.,

Trans Lygios regnantur Gothones paulò adictius quam ceterae Germanorum gentes, nondum tamen supra libertatem.

Protinus ab Oceano Rugii atque Lemovii.

Taciti Germania capite 43.

Les uns placent les Gothones près de l'embouchure de l'Oder, et les autres près des bouches de la Vistule Polonaise. Tout cela est contraire à Tacite. Celui-ci les

renferme dans la série ou ligne droite qui commence aux bords du Danube, va le long des bords de la Moldave ou Weltave, de l'Elbe, se dirige sur la rivière de Warnow, et plus loin vers le Danémarc et la Suede méridionale. Pour s'en convaincre il ne faut que lire attentivement le chapitre 44 de Tacite où il parle des Suiones. On y voit aussi que les Gothones étaient intermédiaires entre les Lygiens d'une part, et de l'autre entre les Rugiens et les Lemoviens. Ceux-ci demeuraient conjointement dans un seul et même canton *protinus ab oceano*, non loin de l'océan. Tacite ne fait pas mention des Boutones et des Mougilones de Strabon. Il semble les remplacer par les Gothones. Je vais expliquer ces trois dénominations.

Les mots *Mogila* ou *Mohila* de l'idiome slave a la signification de coline ou mamelon. Leur synonyme est *gór-la* petite monticule. Les *Rugi* dans l'ancien Polonais signifient les obstacles: le mot *Rogi*, *rohi*, les cornes, ou tout proéminence angulaire, et dans le langage

des marins veut dire les écueils. Le mot *Buda* une cabane, baraque, *die Hütte*: *Budinek* un édifice quelconque d'une grandeur médiocre; *Budnik*, celui qui habite un baraque ou *Buda*. De ces *mogila mohila*, *buda*, *gorka* au singulier, on aura fait au pluriel *mougilai*, *μυγιλων*, *budai βυδων*, *gorkai γορκων*, en latin *gorthae*, *gorthones* ou *gotthones*. Il faut aussi observer que tous les Goths dont parlent les écrivains Grecs venaient des montagnes Carpathes et de *Sudeti* pour fondre sur les pays méridionaux.

Les bords de la mer entre *Wismar*, *Stralsund* et les rives de l'île de *Rughen*, sont hérissées de ces proéminences angulaires, nommées *Rogi*, et *Rohi* qui ralentissent la navigation des côtes. On appelle donc ces *Rogi*, *Rohi* en mauvais latin le pays de *Rugii* ou *Ruhii*. Je demande pardon pour ces ennuyeuses analogies; mais je les soumets aux lumières de philologues qui connaissent les idiomes slaves. Je reviens à Tacite.

Les Romains n'entendaient par Océan que la mer qui baigne les côtes occidentales de la Norvège, du Dannemarc et de l'Allemagne, et ils l'appelaient Océan septentrional; ils y distinguaient le mare pi'grum. Les Romains venaient en Germanie en traversant le Rhin et rarement le Danube: à peine s'approchèrent-ils de l'Albis: ils ne connaissaient pas du tout la mer Baltique. Leurs découvertes ne s'étendirent pas que jusqu'au Cattegat moderne, entre le promontoire Cimbrique et celui de la Norvege méridionale, qu'ils appelaient sinus Codanus. L'île de Rughen leur était inconnue. Le pays des Rugii et des Lemovii était un canton sur le Continent, situé probablement près de Wismar, de Rostock, et Stralsund. De là, si l'on regarde vers le Séeland, on n'est pas loin de l'Océan, protinus ab Oceano. Tacite ne connaissant par le Sund, et ignorait que le Séeland fut séparé de la Suede par le Sund. Je soumets aussi ces remarques avec confiance aux hommes qui, sans partialité, ne cherchent que la vérité dans l'histoire.

Après ces divisions ou séries que l'ouvrage de l'estimable Bredow m'a fournies, j'ose en ajouter une encore qui constitue les vraies limites orientales de la Germanie.

CHAPITRE XVI.

QUATRIEME SERIE.

Elle renferme les Peucini ou Bastarnae, les Venèdes et les Fenni.

Tacite parle de ces peuples dans les termes suivants :

„Je ne sais, si je dois mettre les Peucins, les Venèdes et les Fennes au nombre des peuples Germaniques ou des Sarmates, quoique les Peucins aux quels on donne le nom de Bastarnes ressemblent aux Germains par leur langage, leurs moeurs, leurs demeures, et par leurs habillemens,

Peucinorum Venedorumque et Fennorum nationes Germanis an Sarmatis adscribam, dubito: quanquam Peucini quos quidam Bastarnas vocant, sermone, cultu, sede ac domiciliis ut Germani agunt.

„Les Venèdes en tienpent beaucoup dans leurs moeurs: ils parcourent les montagnes et les forêts, situées, entre les Peucins et les Fennes,, —

„On les doit plutôt compter parmi les Germains,,

„Les Fennes sont très - sauvages et tres-pauvres, sans armes, sans chevaux et sans aucun réduit; l'herbe leur sert de nourriture, les peaux, de vetemens; et la terre, de lit. Leur seule ressource est la flèche qu'ils arment d'os au défaut de fer. Les hommes et les fem-

Venedi multum ex moribus traxerunt: nam quidquid inter Peucinos Fennosque sylvarum aut montium erigitur . . . pererant.

Hi tamen! potius inter Germanos referuntur.

Fennis mira feritas, foëda paupertas, non arma, non equi, non penates; victui herba, vestitui pelles, cubile humus. Sola in sagittis spes, quos inopia ferri ossibus asperant. Idem venatus viros pariter ac foeminas alit.

mes ne vivent que
de leur chasse., —

On doit observer ici que les Peucins et les Fennes ne paraissent pas avoir été trop éloignés les uns des autres — quidquid sylvarum aut montium erigitur . . . pererrant. Les écrivains modernes assignent aux premiers les monts Carpates ce qui est tres-juste; mais ils releguent les Fennes jusque dans la Finlande, Suedoise. Cette espace fait au moins deux-cent cinquante milles!!

On place les Venèdes et les Fennes aux bords de la mer Baltique. On se trompe. Les Venèdes, armés de boucliers à la maniere des Germains parcouraient les montagnes et les forêts en y cherchant leur subsistance comme les chasseurs. Les Fennes ne vivaient que de leur chasse et non pas de leur pêche. Ils étaient donc loin de la mer.

On recherche avec soin l'origine des mots de Venèdes et des Fennes. Le savant Adelung d'après le savant Cranzius pense que le nom de Venède, de Vandal est dérivé de Wend, Wand et qui désigne

l'eau. Je rapporte ses propres expressions.

Wand, Wend est un ancien mot commun à plusieurs langues qui signifie l'eau et les rives. C'est pourquoi il y avait des Venètes en Bretagne dans les Gaules, des Venèdes et des Wendes sur la mer Baltique: et les Venètes Hénetè, Enètes d'après les Grecs sur les côtes de l'Asie mineure. Les Vandales (de mot Wand avec une syllabe el) ont tiré leur nom de leurs établissements primitifs sur les bords de la mer orientale ou Baltique.

Directorium v. J. Chr. Adelung 1802 p. XXVIII.

Wand, Wend ist ein, mehreren Sprachen gemeinschaftliches Wort, welches Wasser, Küste bedeutet. Dahergab es Veneten an der Küste von Bretagne in Gallien; Veneter am Adriatischen Meere, Weneder und Wenden an der Ostsee und Weneder, Heneter, Eneter nach Art der Griechen, an der Küste Klein-Asien. Auch die deutsche Vandalen (Wand mit der Deutschen Ableitungssylbe el) haben ihren Namen von ihren ersten Sitzen an der Ostsee.

J'estime infiniment les connaissances de Mr. Adelung : mais son opinion me paraît ici hasardée. D'après l'analogie qu'il développe, l'Angleterre aurait du être appelée Vandalia ou Venetia : les Danois, les Norvégiens, les Suédois devraient être aussi Venèdes. Tous ces peuples ont une langue dont l'origine est la même et sont entourés par eau Wand. A l'exemple des Vénètes ou Hénètes de l'Asie mineure, on devrait nommer Venèdes non seulement les habitans de la mer Adriatique, mais ceux de toute la Grèce littorale, car elle est en grande partie baignée d'eau. Les commentateur de Strabon, Isaac Casaubon paraît lever ce doute, il dit : — Genetaeum promontorium *Tevetas* a fluvio Genetae esse dictum; Plinius Genetas gentem esse refert. Comment et Cast. in lib. XII. Strab. an. 1587. p. 176.

Le savant Adelung sépare les Vandales d'avec les Venèdes, il s'exprime ainsi.

„Les Vandales étaient de vrais Allemands ; les Venèdes ou Vendes Balti-

Die Vandalen waren ächte Deutsche ; die Baltischen Weneder oder Wenden

ques, des Slaves ; Slaven, die Gallicieux de la Bretagne schen und Adriatischen Venedi. et de la mer Adriatique, étaient des Venètes.

Direct. von Adelung p. XXVIII.

Après un savant si distingué, il ne reste plus rien à glaner. Je prendrai seulement la liberté d'ajouter une remarque : Dans leur idiome, les Polonais appellent tout pays limitrophe Kray oscienny, ce qui se traduit mot à mot par regio parietalis. Le mot sciana paries au figuré exprime toute l'étendue des limites : o sciane ad parietem, oscienny ad-parietalis. Il me semble que parietalis regio ne se traduit pas mal par Wandland, au pluriel Wandeländer ou tout court Wande, Si l'on dit Nieder-Mittel-Berg-See-Est-land ; peut-être du tems des Grecs et des Romains on disait Wandeland ; ceux-ci en firent Vandali, Vandeli, et de Wande, Venedi. Le mot Suédois Wänder se traduit en latin desinere finire. Le mot latin circumagor se traduit en finois Wändel, en Suédois Wän-

des. Tout ces mots, paries, limes, desinare, circumagi, Wand, Wander, Wandel, wāndes ont du rapport aux limites et ne présentent que la même image sous des formes un peu différentes. Les anciens Germains auront désigné aux Grecs et aux Romains les peuples limitrophes ad parietem Wand, wānder, wāndes, ne sachant pas leur autre dénomination, et ceux-ci leur auront appliqué par corruption celle de Wandali Ουανδ-λοι, Wenedi et c. c. ou comme on voit sur la table de Peutinger, (seg III) Vanduli, placés derrière les Marcomans. Ainsi Tacite a très bien dit: Venedorumque et Eennorum nationes Germanis an Sarmatis adscribam? dubito . . . Les peuples limitrophes sont mixtes par rapport à leurs moeurs et leur idiome.

On me dira . . . mais les Fennes habitaient le pays de la Finlande moderne? eh! non . . . Tacite les range dans la série et dans la ligne directe qui va du midi au nord, comme il le fait dans toute sa description. Ils étaient donc près des Rughiens.

J'ai lu dans un auteur que le mot Fen désigne les marais et les pays marécageux. Le mot Fiall se traduit par ερημος? solitude: on le voit dans le Dictionnaire de l'ancienne langue Islandique, joint à l'ouvrage: Frodae filii Aarii Liber histor.

Les Fennes de Tacite, pauvres en comparaison des riches Romains, mais cependant honnêtes, vivaient dans un pays couvert de bois et propre à la chasse. Il ne s'embarassaient pas de l'agriculture; elle est difficile dans des pays bas, marécageux et boisés. La nourriture des Fennes était comme celle des hermites, composée d'herbes et de légumes avec un peu de gibier. La rivière Penne ou Fenne sortant des lac nommé Tolensee, ainsi que le pays de Finow près le Canal qui unit l'Oder avec la Havele, environnaient sans doute le canton des Fennes de Tacite. Les Venedes ou Vanduli habitaient les contrées situées entre l'Oder et les pays des Luzicy et des Marcomans, comme le prouve la table Peutingerienne, et s'étendaient jusqu'aux Peucins ou Bastarnes.

Quiconque lit et examine sans prévention le chapitre XLIII de Tacite, en conviendra facilement.

Dans son idiome nationale la province appelée improprement Finlande, se nomme Suomi. Ce nom appellatif paraît dériver de mot Suo, on, le marais. Les habitans que l'on se plaît à prendre pour les Fennes de Tacite n'ont pas même dans leur alphabet la consonne F, Un Lexicographe dit . . . F, pure Fennis ignota, pronunciatur ut W, in vocabulis peregrinis.

Chaque pays, rempli de marais pourrait être appelé Fen, - Fuen ou Fennes dans l'ancienne langue du Nord Germanique. Ainsi une île de Dannemarc s'appelle aujourd'hui même Finen, Finnia. Il y avait dans l'ancienne Scandinavie les Finni, les Skrito-Finni, les Terfinni dont une partie a pu, en cotoyant la mer près de Tornéo passer dans le pays de Suomi et s'y établir. C'est par cette raison que l'on appela cette colonie, Finnia. Mais ce peuple n'était pas celui des Fennes ou Pennes de Tacite. Je dis Pennes, car

qui peut affirmer que les consonnes P. F. p. f. si ressemblant dans l'ancienne écriture n'ont pas été prises l'une pour l'autre par des copistes? — „Serio notet velim „lector, dit Mr. Gyarmathi, Germanos et „nationes his vicinas, uti est Suecica, . . . „frequentissime solere litteras sequentes „secum invicem permutare: p, scribunt loco b vel f: t, loco d. etc. pag. 58. Gyar.

Affinitas linguae Hungaricae
Goettingae 1799.

Il faut même observer à l'égard des Suomi que la langue de ce peuple est tout à fait différente de la langue Suedoise et de l'Allemande, excepté dans quelques mots, adoptés ou apportés par les colons.

Tacite finit la description de la Germanie par les Fennes dont il trace l'état intéressant en ces termes: — „Securi ad „versus homines, securi adversus deos, „rem difficillimam assecuti sunt, ut illis „ne voto quidem opus sit. En sureté contre les hommes, (car ils ne possèdent rien qui puisse tenter leur avidité,) en sureté contre les malheurs qui vien-

lus - Maeotis, connaissant la langue des peuples voisins, faisaient par ces trois fleuves un commerce étendu. Sur-tout la belle fable des mines d'or que se disputaient les Gryphons et les Arimaspes, fable rendue célèbre par le Poëme d'Aristée de Proconèse attirait l'avidité des Grecs dont l'imagination était exaltée par le chant du poëte et par la charmante narration d'Hérodote. On cherchait ce pays de l'ancien Eldorado; on parcourut même dans cette vue l'Océan septentrional; on y découvrit une île, nommée Litarmis. Les rivières de Tanais et de Rha que l'on croyait sortir des monts Riphéens, lieu de ces mines imaginaires servaient de direction aux avides scrutateurs des richesses, et les connaissances géographiques de ces pays furent étendues. On ne trouva pas de mines d'or; mais on a découvert au sommet du Rha ou Volga une herbe médicale: *Rha vicinus fluvius, in cujus superciliis quaedam vegetabilis ejusdem nominis gignitur, radix proficiens ad usus multiplices medelarum.* Ammian Marcell.

Il en fut autrement avec les pays que parcourent la Vistule et le Niemen. Aucun attrait n'y invitait les Grecs et les Romains. Ces pays, sans culture, n'étaient couverts que de forêts. Même de nos jours la Pologne n'offre pas d'objets pour le commerce, dont la Grèce et l'Italie ayent besoin. Les grains, les bestiaux, les bois couteraient trop à y être transportés. Les Romains, par leurs guerres sur les bords de l'Ister et du Rhin se rendirent ennemis de toutes ces nations. On les craignait trop pour les laisser entrer dans l'intérieur des pays. Si quelques marchands y pouvaient pénétrer, ils n'étaient pas en état d'en dire grand-chose. Sur les bords de l'Afrique le commerce se fait depuis tant de siècles et cependant la Géographie ne connaît pas beaucoup l'intérieur de cette grande partie du monde.

Mais on dira: cependant Pline a laissé des renseignements sur la Vistule, sur l'île de Baltia, sur l'ambre, sur les hommes au pied de cheval et à longues oreil-

les dont ils se couvraient faute de vêtements; sur ceux qui ne vivaient que d'avoine et d'oeufs d'oiseaux. . . Oui, mais le sage Tacite en dit: „cetera jam fabulosa. . . .

CHAPITRE XVII.

SUR LES VOYAGE DES ANCIENS
DANS LE NORD. HISTOIRE DE
PLINE.

Pour saisir le vrai sens des renseignements que Pline a conservés dans son histoire à l'égard de l'Europe septentrionale, il faut considérer principalement trois points.

Premièrement. Lorsque quelqu'un des Grecs ou des Romains a fait un voyage dans le Nord, en allant de l'Orient à l'occident et vice versa; il ne passait par la mer Baltique, ni par le continent qu'elle baigne vers le midi, mais il cotoyait la Chersonese Cimbrique, la Norvège, la Laponie par l'Océan arctique jusqu'à la mer blanche, ou en sens opposé depuis cette dernière mer à l'Occident en suivant les mêmes côtes. Secondement, que la mer Baltique, depuis l'île de Sécland

jusqu'au haut des golfes de Botnie et de Finlande était inconnue aux Grecs et aux Romains, En troisieme lieu, que le Continent depuis l'embouchure de l'Oder jusqu'à la mer blanche leur était également inconnu. Afin de prouver ce que j'ose avancer ici, je soumets à l'examen des observateurs les paroles de Pline; les voici:

„On navigue au-
 „jourd'hui sans ex-
 „ception dans toute
 „la mer occidentale
 „autour de l'Espagne
 „et des Gaules, de-
 „puis Cadix et les
 „colonnes d'Hercu-
 „le, A l'égard de
 „l'Océan septentrio-
 „nal les Romains
 „l'ont parcouru en
 „très grande partie
 „sous les auspices
 „d'Auguste: sa flot-
 „te ayant fait le tour
 „de la Germanie

A Gadibus co-
 lumnisque Hercu-
 lis, Hispaniae et Gal-
 liarum circuitu, to-
 tus hodie navigatur
 occidentis. Septen-
 trionalis vero Ocea-
 nus, majore ex par-
 te navigatus est, au-
 spiciis divi Augusti.
 classe circumvecta
 ad Cimbrorum pro-
 montorium: et inde
 immensô mari pro-
 spectô, aut famâ
 cognitô ad plagam
 Scythicam, et hu-

„jusqu'au promon-
 „toire Cimbrique.
 „De là elle se ren-
 „dit par cette mer
 „immense, ou se
 „mit à portée de
 „prendre des ren-
 „seignements sur la
 „region Scythique
 „et les parages qui
 „gèlent par une sur-
 „abondance d'hu-
 „midité. Ainsi il
 „n'y a aucune vrai-
 „semblance que la
 „mer manque où il
 „y a surcroit d'hu-
 „midité. De l'au-
 „tre côté, à l'Orient
 „en deça de la mer
 „de l'Inde toute
 „cette partie qui
 „soumise à la même
 „constellation, s'é-
 „tend jusqu'à la mer
 „Caspienne, a été

more nimiô rigenti-
 tia. Propter quod
 minime verisimile
 est illie maria defici-
 cere, ubi humoris
 vis superet. Juxta
 vero ab ortu ex Ju-
 dico mari, sub eo-
 dem sidere pars to-
 ta vergens in Cas-
 pium mare, perna-
 vigata est Macedo-
 num armis Seleuco
 atque Antiocho re-
 quantibus.

„visitée par les ar-
„mees navales de Sé-
„leucus. . .

C. Plinii Hist. nat. lib. II. cap.
67. Edit. Bipont.

Ce passage de l'Histoire — a Gadi-
bus. . . ad Scythicam plagam — et
humore nimio rigentia — indique
la route, par l'Océan septentrional, qui
conduit à l'Orient. On voit aussi que la
Flotte Romaine n'a pas été sur la mer Bal-
tique: et il est clair que c'est de l'Océan
Arctique ou septentrional que Pline a tiré
les recits qu'on lui avait rapportés. Le
passage qui suit, indique aussi la même
route, mais dans un sens opposé.

— Sortons de cette
mer [le Pont - Eu-
xin] afin de visiter
les dehors de l'Eu-
rope, et nous trans-
portant au delà des
monts Riphées co-
toyons sur la gau-
che le rivage del'O-
céan septentrional

Exeundum dein-
de est ut extra
Europae dicantur,
transgressique Ri-
phaeos montes lit-
tus Oceani sep-
tentrionalis in
laeva donec perve-
niatur Gades, legen-
dum. Insulae com-

„jusqu'à Cadix; nous
„trouverons en rou-
„te plusieurs îles
„sans nom, parmi
„lesquelles cepen-
„dant on en remar-
„que une en face,
„et à une journée
„de distance de la
„Scythie Raunoni-
„enne, et sur la cô-
„te de laquelle Ti-
„mée écrit que les
„flots apportent et
„déposent l'ambre
„au printems. Le
„reste de ce rivage
„n'a rien dont
„on puisse parler
„avec certitude.
„Suit l'Océan sep-
„tentrional: l'Histo-
„rien Hecatée, de-
„puis le Paropa-
„misus, fleuve Scy-

plures sine nomini-
bus eo situ tradun-
tur. Ex quibus an-
te Scythiam quae
appellatur Raunonia
unam adesse diei
cursu, in quam ve-
ris tempore flucti-
bus electrum eiicia-
tur, Timaeus prodit.
Reliqua littora in-
certa signata fama.
Septentrionalis O-
ceanus, Amalchium
eum appellat Heca-
taeus, a Paropamiso
amne qua Scythiam
alluit quod nomen
gentis eius conge-
latum. Philemon
Morimorusam a
Cimbris vocari, us-
que ad promonto-
rium Rubeas, ultra
deinde Cronium.
Xenophon Lampsas-

„thique lui donne
 „le nom d'Amalk-
 „hie c'est à-dire de
 „glaciale en langue
 „du pays. Phile-
 „mon écrit que les
 „Cimbres l'appel-
 „lent Morimorusa
 „jusqu'au promon-
 „toire Rubéas et
 „au-delà mer Cro-
 „nienne. Xenophon
 „de Lampsaque rap-
 „porte qu'à trois
 „journées de navi-
 „gation du rivage
 „Scythique est une
 „île d'une immen-
 „se grandeur, ap-
 „pelée Baltia. c'est
 „la même que Py-
 „théas nomme Basi-
 „lie. Les traditions
 „font encore men-
 „tion des îles Oones,
 „dont les habi-

cenus, a littore Scy-
 tharum tridui navi-
 gatione, insulam
 esse immensae ma-
 gnitudinis Baltiam
 tradit. Eandemque
 Pytheas Basiliam
 nominat. Feruntur
 et Oonae, in
 quibus ovis avium
 et avenis incolae
 vivunt. Aliae, in
 quibus equinis pe-
 dibus homines nas-
 cuntur, Hippopo-
 des appellati.

Fanesiorum aliae,
 in quibus nuda a-
 alioquin corpora
 praegrandes ipso-
 rum aures tota con-
 tegant.

Incipit inde cla-
 rior aperiri fama ab
 gente Ingaevorum,
 quae prima inde

tans se nourrissent
 d'oeufs et de grains
 d'avoine: on parle
 aussi des quelques
 autres habitées par
 les Hippopodes,
 hommes à pieds de
 chevaux, nés avec
 des pieds pareils. Il
 faut joindre les îles
 Fanésies dont les
 habitans, d'ailleurs
 nuds, ont des oreil-
 les si énormes qu'el-
 les leurs couvrent
 tout le corps. Les
 nations qui suivent
 sont plus connues à
 prendre depuis les
 Ingaevones aux
 quels de ce côté
 commence la Ger-
 manie. Là est une
 montagne immense,
 nommée Suévon
 qui n'est guère

Germaniae. Suevo
 mons ibi immen-
 sus, nec Riphacis
 jugis minor, imma-
 nem Cimbrorum,
 usque ad promonto-
 rum efficit sinum,
 qui Codanus voca-
 tur, refertus insu-
 lis: quorum claris-
 sima Scandinavia
 est, incompertae
 magnitudinis.

moins considérable que les monts Riphées: cette montagne forme du côté de la mer jusqu'au promontoire Cimbrique une vaste sinuosité qui prend le nom de Golfe Codan. On y trouve une infinité d'îles. La plus célèbre est celle de Scandinavie dont on ne connaît pas la véritable grandeur.

Plinii Naturalis Histor. lib. IV. c. 27.
ed. Bapon.

On voit d'abord par la phrase „ex-eundum deinde est, que Pline se propose de parler ici de ce qui était hors de l'Europe continentale, ut extra Europae dicantur. Il paraît commencer par les embouchures du Paropamise, Petschora d'aujourd'hui: Septentrionalis Oceanus a Paropamiso amne quâ Scythiam alluit. . . . L'historien parle d'une île, si-

tuée dans le même Océan vis-à-vis les côtes de la Scythie Raunonienne. Cette île doit être ou Litarmis de d'Anville, ou celle appelée Kalguev au soixante-cinquième degré de longitude et au 65° 40' de latitude septentrionale, proche des bouches de Petschora. Les flots de l'Océan y apportaient de l'ambre au printemps. Cette notice de Pline a fait naître une idée erronée chez des géographes modernes. Comme c'est non loin de Danzig, sur les côtes de la Prusse, que l'on ramasse actuellement de l'ambre; on a cru que l'île indiquée par Timée et Pline devait être dans le voisinage de Danzig. Une telle supposition n'est pas juste. L'historien parle ici de l'Océan Arctique, des îles, situées sur le même Océan, et de l'ambre que ses flots apportaient sur l'île qui était à une journée de navigation de la Scythie. Denis le Périégète en parle aussi:

. glaciale prope mare
jucundo nitore lucens electrum nascitur velut
quidem splendor lunae ineuntis: adamantemque
pellucetem. . . .

versus 316. 317. 318.

D'ailleurs, on sait et on verra ici plus bas

être praticable aux anciens : que le froid les aurait empêchés d'y pénétrer. Toutes les objections cessent devant un fait, conservé par l'Histoire. On y voyage à l'époque actuelle; les anciens le pouvaient faire de même. Ils étaient hommes, et plus instruits dans l'art de manier leurs vaisseaux très-légers. Il est plus que vraisemblable qu'il y a deux mille ans, le froid n'y était pas tel qu'il est de nos jours. La raison en est toute naturelle. On ne peut nier que sous le pôle les glaces et la neige ne fondent jamais : on ne peut nier également que ces deux matières ou corps augmentent sitôt qu'ils ne diminuent pas par une cause étrangère qui est la chaleur du soleil. Si la masse de glaces et de neiges polaires n'augmente dans toute sa périphérie que d'une seule toise chaque année, on en peut facilement conclure quelle masse a dû se former depuis près deux mille ans, époque dont parlent les géographes de l'ancienne Grèce? On en peut aussi conclure de combien les glaces du pôle se sont rapprochées et se rapprochent successivement du continent septentrional. L'in-

tensité du froid va en augmentant en raison de l'accroissement de ces corps et la chaleur diminue.

C'est aussi pourquoi la population de l'ancienne Scandinavie, malgré les fréquentes émigrations de peuples entiers, a été si nombreuse. Même l'espèce humaine ne s'y serait pas établie et propagée, si le froid y eut été si excessif qu'il l'est de nos jours. L'augmentation s'en fait insensiblement, l'homme n'y fait point d'attention : il s'y est acclimaté dès son enfance : il chérit la patrie dont le climat devient plus rigoureux. La Providence se réserve à elle même la connaissance de l'avenir et des moyens qu'elle fournit à chaque créature pour se conserver et même pour braver les horreurs dont elle paraît être menacée. Je ne fait que toucher ce grand phénomène de la nature : il s'opère en quelque sorte sous nos yeux : il est digne de l'attention approfondie des physiciens éclairés et je soumets ces faibles remarques à leurs lumières.

En lisant l'histoire des hommes à grandes oreilles et aux pieds de cheval, on ne

peut pas s'empêcher de sourire à la crédulité de Pline, Mais un Ambassadeur Français, pendant sa résidence à Varsovie, n'a-t-il pas écrit quelque chose de semblable? — „J'étais occupé de lui répondre, dit M. de Pradt en parlant du „Duc de Bassano, lorsque les portes „de mon appartement s'ouvrent et donnent „passage à un grand homme qui marchait „appuyé sur un de mes secrétaires d'Am- „bassade: — Allons, venez, suivez-moi, „me dit ce Fantôme. Un taffetas noir en- „veloppait sa tête, son visage était comme „perdu dans l'épaisseur de la fourrure, où il était enfoncé, sa démarche appesantie „par un double rempart de bottes fourrées: „c'était une espèce de scène de revenans. „Je me leve, je l'aborde, et saisissant quel- „ques traits de son profil, je le reconnais „et lui dis. Ah! c'est vous Caulincour!..

Histoire de l'Ambassade de Pologne en 1812. Paris 1815. p. 208.

Ainsi l'apparition, au milieu des bois, d'un homme dans un accoutrement grotesque, couvert de peau depuis les pieds

jusqu'à la tête, la frayeur de celui à qui s'est offert un tel fantôme auront fait croire à une race d'hommes singulière. L'accident même de cet Ambassadeur l'aurait fait croire aux revenans, s'il avait rencontré un tel être dans une forêt ou si le Duc de Vicenza ne lui eut pas été connu.

Je m'arrête ici à l'égard de Pline, et me réserve d'ajouter plus bas quelques remarques sur la Sarmatie d'après ce que cet Historien en a laissé. Je vais parler d'une géographie dont l'auteur paraît avoir commencé sa carrière lorsque le célèbre Tacite était très-agé.

CHAPITRE XVIII.

CLAUDE PTOLOMEE, SA COSMOGRAPHIE. MARCIAN HERACLEOTE. MOT VELIKON KOLPON MAL CORRIGE' ET CHANGE EN VENEDIKON KOLPON.

Un écrivain dont le nom est inscrit dans les annales des Lettres, Louis Auguste Schlötzer a jugé parfaitement la géographie, connue sous le nom de Claude Ptolomée, lorsqu'il dit — ein Sammellurium des unbekanntten Zeitalter das man Ptolomaeus nennt. . .

Nestor. Russisch. Annal. Tom. II. f. 56.

Claude Ptolomée, Prêtre de Sérapis en Egypte vivait dans le milieu du deuxième siècle et fut préposé à la Bibliothèque d'Alexandrie. Il possédait de grandes connaissances en Mathématiques. Son ouvrage, intitulé *Almageste* a rendu

d'importans services à l'Astronomie comme l'avouent des astronomes très-distingués.

Sans sortir de la ville d'Alexandrie, Claude Ptolomée a rédigé vers l'an 160 d'après Marin de Tyr et d'autres auteurs grecs une Cosmographie qui aurait un grand mérite si cet ouvrage était parvenu jusqu'à nos jours tel qu'il était sorti de sa plume. Mais la Géographie que l'on connaît sous le nom de Ptolomée et les cartes que l'on attribue à son crayon, montrent un travail si vaste que si plusieurs hommes instruits, nés de son tems en Afrique, en Asie, en Europe s'étaient unis ensemble, ils auraient suffi à peine pour l'exécuter dans l'espace d'un siècle. On ne connaissait ni la boussole, ni les télescopes, ni ces instrumens qui facilitent aujourd'hui les mesures. Cependant Ptolomée dont la géographie embrasse trois parties du Monde, assigne les degrés de longitude et de latitude aux pays, aux villes, aux sources, aux cours, et aux bouches des rivières, aux îles, aux lacs,

aux montagnes ce que personne n'a fait ni connu avant ce Ptolomée.

Si l'on ne regarde que l'Europe, et sur-tout l'ancienne Sarmatie et la Germanie, si l'on veut les comparer avec la description faite par Strabon, Pomponius Méla, Plinè et Tacite, on conviendra que la production attribuée au travail de Ptolomée efface tous leurs ouvrages. En un mot cet ouvrage est tel que ni le Dictateur Jules César, l'Empereur Auguste et son gendre Agrippa avant ce prêtre de Sérapis, ni les Empereurs Antonins et Théodose après lui, n'eussent été en état d'exécuter quelque chose de semblable, quoiqu'ils eussent à leurs ordres des hommes instruits, des trésors, des flottes, les bibliothèques, les bibliothécaires, Alexandrie, Rome et enfin le Monde presque entier. Les itinéraires des Antonins et la table connue sous le nom de Peutinger que l'on rapporte à l'an 593 ou au règne de Théodose ne sont rien en comparaison des cartes et de la description de Claude Ptolomée. Comme on se plaît à assigner l'an 160 pour l'époque de ce dernier ou-

vrage, on n'aurait pas eu besoin de tracer tous ces itinéraires et ces tables si la géographie et les Cartes de Ptolomée avaient réellement existé.

On est cependant d'accord qu'il a laissé un ouvrage cosmographique. Le célèbre Cassiodore en avait entre les mains une copie, ainsi que celle de la géographie de Jules l'orateur. Il recommande ces ouvrages aux religieux de Calabre dont il était fondateur, il leur écrivit: —
 „Cosmographiae quoque notitiam vobis
 „percurrendam esse non immerito suadeamus. Quod vobis proveniet absolute, si libellum Julii Oratoris quem
 „vobis reliqui, studiose legere festinetis.

„Habetis Ptolomaei codicem, qui
 „sic omnia loca expressit evidenter, ut
 „eum cunctarum regionum pene incolam fuisse judicetis. . . Confer. edit. J. Garet. anno 1679 pag. 553. vol. II.

Cassiodore aurait pu ajouter encore plus à la louange de Ptolomée, s'il avait eu entre ses mains le manuscrit et les vingt sept cartes géographiques, pareilles

à ces grands volumes que l'on voit imprimés.

Il est cependant singulier que dans les ouvrages de ce même Cassiodore, on ne trouve pas la moindre mention des nombreuses dénominations de ces peuples qui devaient, d'après Ptolomée, habiter parmi les montagnes Carpates et sur les bords du Danube, peuples dont, on voit une longue énumération dans la prétendue Cosmographie de ce Ptolomée, et dont Cassiodore avait un Codex entre ses mains. Mais au contraire d'après Jornandes et son histoire des Gètes, on y trouve les noms des Daces, des Sarmates, des Goths, des Slaves et autres peuples.

Il est encore plus étonnant, que Jornandes qui parle avec estime de ce Cosmographe. — *Claudius Ptolomaeus orbis terrarum descriptor egregius* — que le même Jornandes, dis-je, en parlant des Scythes, des Goths, des Sarmates et des Slaves ne dise point un seul mot des peuples qu'on trouve dans la géographie qu'il avait cependant sous ses yeux.

Il y a plus: les six Ecrivains de l'histoire des Empereurs de Rome, connus sous le titre. — „*Historiae Augustae scriptores sex*, — qui sont Aelius Spartianus, Vulcatius Gallicanus, Julius Capitolinus, Trebellius Polio, Aelius Lampridius, Flavius Vopiscus; ainsi que Procope de Césarée, Ammien Marcellin né en Grèce, et l'empereur Maurice qui ont écrit l'histoire des guerres des Romains et des Grecs contre les Sarmates, les Goths et les Slaves un peu plus tard après Claude Ptolomée tous ces écrivains célèbres, parlant des peuples qui possédaient les mêmes pays, n'ont cependant laissé aucune trace de ces dénominations qu'on lit dans l'ouvrage imprimé comme d'après le savant d'Alexandrie. Enfin ni dans les itinéraires des Romains ni dans la table de Peutinger on ne trouve rien de semblable.

Ainsi depuis Hérodote jusqu'à Tacite, depuis celui-ci jusqu'à Jornandes et Maurice empereur, c'est-à-dire avant et après Claude Ptolomée aucun des auteurs classiques dont la série est nombreuse et l'autorité incontestable, n'avaient fait mention

de ces peuples que la géographie Ptoloméeenne place dans les pays entre l'Oder, la Vistule, le Niemen, la Duina, l'Hypanis, le Tyrès, les monts Carpates, pays où de son tems personne n'a pénétré.

Ces peuples sont les Ruticli, les Elvaones, les Omani, les Diduni, les Cogni, les Gythones, les Sulones, les Bulanes, les Phrugundiones, les Avarini, les Ombrones, les Anactophracti, les Arsietae, les Pingitae, les Saboci, les Stavani, les Galindi, les Gevini, les Gilones, les Tramontani, les Veltai, les Honii, les Carbones, les Sali, les Pagiritae, les Savari, les Borusci, les Acibi, les Nasci, les Ibiones, les Vibionnes, les Cariones, les Ophlones et autres noms aussi imaginaires que ridicules, c'était là, les pretendus habitans des bords de là Vistule, du Niémen etc.

On peut déjà trouver dans ce Ptolomée même la Bohême — *sub sylvam autem Hercyniam*, „*Quadi sub quibus ferri minera et Luna sylva, sub qua gens magna Bemorum usque ad Danubium.* Edition de Rome, 1478, faite dans l'imprimerie d'Arnold Buckinck.

On rencontre, il est vrai, dans cette géographie les dénominations qui sont aussi dans les auteurs qui ont précédé le Phoenicien Marin de Tyr et l'Egyptien Claude Ptolomée. Ceux-ci n'en pouvaient pas savoir davantage que ceux-là: car Strabon le Cappadocien, Plin et Tacite vivaient plus près des pays du Nord et avaient plus de facilité d'en tirer quelques renseignemens que les deux savants de ces pays plus éloignés desquels d'ailleurs ils n'étaient jamais sortis pour faire des observations géographiques.

On ne sait pas, à la verité, ce que contenait le codex donné par Cassiodore aux religieux de Calabre. Mais il n'avait pas sans doute ces villes, et ces peuples qu'on voit dans des volumes, postérieurement imprimés. On ne peut pas croire que dans un espace de treize-cents ans un manuscrit autographe de Claude Ptolomée soit parvenu jusqu'au quinzieme siècle, époque où cet ouvrage parut par le moyen de l'imprimerie nouvellement inventée. Auparavant on copiait et recopiait à la main, on ajoutait, on corrigeait à volon-

té ce que l'on jugeait nécessaire, et Claude Ptolomée parut consécutivement tel qu'il n'a jamais pu être.

Mais il n'était pas encore tel à l'époque de la renaissance des lettres. On connaît l'ouvrage, intitulé — „Ravennatis anonymi Geographiae libri V. On lui assigne pour date l'an 787, et pour auteur un Savant allemand nommé Guido. Celui-ci avait également sous ses yeux une copie de la géographie Ptoloméenne. Cependant il a donné à la Sarmatie une forme tout-à-fait différente de celle que présente la description du géographe Alexandrin, publiée par la voie de l'impression. Or c'est une preuve évidente que l'ouvrage de Ptolomée n'était pas alors tel qu'on le voit aujourd'hui. Voici les paroles de l'anonyme de Ravenne :

„Item juxta Oceanum est patria quae
„dicitur Roxolanorum, Suaricum, Sauro-
„matum. Per quam patriam, inter
„caetera transeunt flumina, quae dicuntur,
„fluvius maximus qui dicitur Vistula,
„quia nimis undosus in Oceano mergitur,
„et fluvius qui nominatur Lutta. De qua

„patria enarravit suprascriptus Rex Pto-
„lomaeus et Philosophus. Cujus
„patriae post terga, infra Oceanum supra-
„scripta insula Scanza invenitur. . . .
Ravennat. anonym. Geographiae li-
bri V.

Il est donc évident que cela a été d'après la Cosmographie de Ptolomée que l'anonyme de Ravenne a placé la Vistule dans l'intérieur de la Sarmatie et non pas sur les frontières occidentales de cet ancien pays, comme on la trouve dans le Ptolomée imprimé. L'édition de ce dernier ouvrage, faite par Mercator et Bertius présente ainsi la position de cette rivière.

Vistulae fluvii ostia 45° . 56°
Fluvii caput — 44° . 52° . 30'

Des auteurs très distingués ont déjà observé que d'après cette désignation, pour que la Vistule débouchât au cinquante sixième degré de latitude, il fallait que le Continent s'étendît encore deux degrés plus loin dans la mer Baltique, puisque les embouchures de cette rivière

sont à peu près au cinquante quatrième degré de latitude.

La Cosmographie imprimée place les sources de la Vistule au cinquante deuxième degré et trente minutes de latitude. C'est donc à la moitié de la distance réelle, car les sources de cette rivière sont au 49° et 10' de latitude.

Mais si l'on regarde d'après la même édition le degré de longitude, assigné au cours de la Vistule; elle devait sortir de la Lithvanie orientale et passer au-delà du fleuve Dvina par les bords occidentaux du lac de Peipus. —

„Caput Vistulae 44° longit.

„Ostia Vistulae 45 long.

Que l'on regarde la carte VIII de l'Europe, carte attribuée à Ptolomée, on y verra la direction et la figure de la rivière, portant le nom de Vistule; elle répond à l'Oder moderne.

L'épitomateur du géographe Alexandrin, Marcian Héracléote, ne compte pas les distances par degrés, mais par stades. C'était l'usage des anciens siècles. Il est probable que Ptolomée ne comptait pas

autrement. Si l'on réduit en degrés la distance, marquée en stades par Héracléote, et comprise entre le promontoire Cimbrique et la Vistule de Ptolomée, celle-ci devait être plus près de ce promontoire que ne l'est aujourd'hui l'Oder. Mais qui, dans ces siècles anciens, aura mesuré la toise à la main, les îles, les rivières, les montagnes, les pays du Nord? On sait quel tems et quelles peines a coûté aux Mathématiciens français la mesure exacte d'un seul degré du méridien de Paris, quand on voulut fixer la base du système décimal.

A-t-on réellement copié et soigneusement conservé les nombres exprimés en chiffre de l'alphabet grec ou latin des anciens manuscrits? Qui garantira qu'on n'a pas changé, mutilé, effacé, les noms que les anciens auteurs avaient tracés? Voyons-en un simple exemple.

Le Savant éditeur du Periple de Marcian Héracléote, Mr. John Hudson trouve dans le manuscrit de ce périple une phrase — velikon kolpon. Ο ελικον κολπον: il la corrige en y substituant véné-

dicon, Ουενεδικον κολπον. Quelle grande différence au premier coup d'oeil, et quelle plus grande encore dans sa signification interne! Le mot *wélik*, *ve ike* en idiomes slaves, et *wielki*, *wielka*, *wielkie* en polonais signifie *magnus magna, magnum*. Le mot *welkes* en idiome Lapon, et Suomic ou finois est *albus, blanc*. On connaît la mer blanche. Il aura pu y avoir un grand golfe, *sinus magnus*, ainsi appelé de sa forme. On aura pu changer, le mot sarmatico-slave *wélik*, *wielki* ou le Suomic *welkes* en mauvais grec et dire *ο ουελικος κολπος*: *magnus, aut albus sinus*. La conservation de ce mot Sarmatico-slave reprendrait à celle que Plinè a faite de la phrase *more-maruse*. Mais John Hudson aima mieux le rejeter et y substituer *venedicon*. Lego, dit-il, Ουενεδικον κολπον. Confer. Periplus Martiani Heracleotae p. 55. edit Hudsonii Tom. I. an. 1698.

Autrefois on n'était pas si sincère. Un ignorant copiste effaçait le mot qui ne lui plaisait pas et ne disait rien. Cependant le mot *welikon* de Martian y est

très nécessaire et jette un grand jour sur le doute à l'égard des embouchures du Chronus, du Rhubon, du Turuntus, du Chenisus, rivières de la géographie Ptoloméenne. La mer blanche est au 50°, 53°, 56°, — 60° degrés de longitude; et les bouches de ces rivières, d'après la Cosmographie imprimée sont:

Chroni fluvii ostia	50°	longit.	57°	latid.
Rubonis fluvii ostia	53°	—	57°	—
Turunti fluvii ostia	56°	—	58°	$\frac{1}{2}$ —
Chesini fluvii ostia	58°	$\frac{1}{2}$ —	59.	—

Ces rivières pouvaient déboucher à cette longitude dans la mer blanche *Ουελικων κολπων* et jamais dans le *Vénédikon*.

Les degrés de latitude sont faux, car sous ces parallèles est le continent et non pas la mer. Ce n'est pas ici le lieu d'en discuter la cause. Un savant très distingué, Mr. Mannert avait pris la défense de la géographie Ptoloméenne contre les attaques vigoureuses de Mr. Schlötzer. — „Non nostri tantas componere lites: ce n'est pas à moi à prononcer en-

tre ces deux grands litterateurs. Je ne discute qu'une très-modique partie de cette géographie, touchant les pays des Sarmates. Celle-ci est sans doute une composition des tems postérieurs. Il n'est pas même difficile d'en deviner la date.

Je sais aussi que des hommes très-éclairés se sont donné la peine de faire l'application des noms, prétendus anciens, aux rivières; aux pays de la Pologne et de la Prusse. Je respecte ces travaux, mais ils ne sont pas satisfaisants; la base en est erronée ou plutot imaginaire. On trouve des inexactitudes dans le Géographe Alexandrin à l'égard du Nil et de la mer rouge qui étaient sous ses yeux. Eh! comment pourra-t-on pretendre faire l'application, de ce qu'on lui fait dire à l'égard de la Vistule et de la mer Baltique, situées par rapport à ce Géographe au bout de l'autre partie du monde inconnu, où il n'avait jamais été et dont il ne pouvait que très-peu avoir entendu parler!

CHAPITRE XIX.

PROCOPE DE CESAREE. PEUPLES SUR LA RIVE GAUCHE DE L'ISTER. SCYTHES, SARMATES, SLAVES, ANTES, GOTHES, VANDALES, VISIGOTHS ET HUNS. YAZYGES D'APRES OVIDE ET TACITE. YAZYK, SLOWO, SLOWACY, SLAVES, ΣΠΟΡΟΙ, SPORY.

Dans la première moitié du sixième siècle, la géographie du Nord offre un aspect tout-à fait différent de celui que nous ont peint les auteurs précédens.

Procope de Césarée et Jornandes ont laissé des renseignemens sur les Scythes, les Sarmates et les Gètes; ainsi que sur les Goths, les Vandales, les Slaves et les Huns. Ces renseignemens, précieux par leur antiquité sont plus embarrassants qu'instructifs.

Des savants distingués se sont efforcés d'après ces auteurs de désigner le sé-

jour des peuples dont ils parlent, et les limites de leurs pays dans la vaste plaine, comprise entre l'Oder, la mer Baltique, le Borysthènes et les monts carpates. Ces efforts sont plus ingénieux que concluans. En effet comment après douze siècles révolus, tracer des limites aux-quelles ne pensaient ni Procope ni Jornandes, quand ils écrivaient l'histoire de ces peuples qui vivaient dans des charriots et sans demeures fixes?

Procope confond à la fois les Scythes, les Sarmates, les Mélanchlaenes, les Vandales, les Goths, et ne les regarde que comme habitans des bords du Danube. Les recherches de cet historien ne passèrent pas les monts Carpates. Je vais ramasser et joindre ses renseignemens, dispersés dans plusieurs livres et chapitres de son histoire des guerres contre les Goths et les Vandales. Je me sert pour cet objet de l'édition faite par Claude Maltrete, imprimée à Paris 1662. II. vol. en grec et latin. Procope dit:

„Imperium occidentale tenente Hono-
„riô ditionem ejus invasere barbari: qui-

„nam illi fuerint et qua illud viâ perfece-
„rint, mox declarabo. Plurimae quidem
„superioribus temporibus, hodieque sunt
„nationes gotthicae Γοτθικὰ εἰδη πολ-
„λα: sed inter illas Gotthi, Vandali, Vi-
„sigothi et Gepaedes cum numero tum
„dignitate praestant. Olim Sauromatae
„dicebantur et Melanchlaeni: qui-
„dam etiam Getarum nomen ipsis tri-
„buerunt, Vocabulis quidem omnes,
„ut dictum est, nulla vero re praeterea
„inter se differunt.

„Suorum deinde ducum nomini-
„bus discretos fuisse existimem. An-
„tiquae eorum sedes trans flumen
„Istrum.

De Bello Vandal. Lib. I. cap. II.
p. 178.

Voilà donc les limites et le nom des peuples jadis si différens! Il faut ici observer que l'historien parle de ces peuples comme indigènes, antiquae eorum sedes. . .

Procope, rendant compte des places fortes, bâties par ordre de l'Empereur sur

les bords de l'Ister contre ces nations, ajoute :

— „Nimirum talia sunt (aedificia) „qualia postulat fluminis Istri vicinitas, et „consequens inde necessitas ob imminen- „tes illis partibus Barbaros.

„Et vero instant Hunni Gotthique „accolae: vim faciunt gentes Tauricae, „Scythaeque Sclaveni et quicumque „vel Sauromatae Hamaxobii vel Me- „tanastae ab historicis antiquissimis dicti „sunt: acsi qua alia ferina hominum na- „tio ibi domos habet, aut per pascua va- „gas, aut stabiles.

Procop. de Adif. li. IV. cap. I.
Tom. II. p. 66.

On voit encore dans ce dernier pas- sage de l'histoire un amalgame de beau- coup de peuples, mais qui ne sont ras- semblés que sur les bords de l'Ister.

Dans le livre III et le chapitre XIV de la guerre Gothique, Procope en parlant de la quatrième année du règne de Justi- nien, dit :

— „Jam enim saepe Hunni, Antae et „Sclaviuni, trajecto flumino Romanos pes- „sime faedissimeque vexarunt.

Procop. de bello Gothi. Vol. I. p. 596.

L'historien paraît mettre une différen- ce entre les Antes et les Slaves :

— Postea inter Antas et Sclavenos ortô dissidiô, res ad manus et pugnam venit; qua ab hostibus Antae victi sunt.

Il parle aussi du gouvernement et de la religion de ces peuples :

At vero hi populi Sclaveni inquam et Antae, non uni parent viro, sed ab an- tiquo in populari imperio vitam agunt: ac propterea utilitates et damna apud ipsos in commune vocari.

Unum Deum, fulgoris effectorem, do- minum hujus universitatis agnoscunt. . . .

Fatum minime norunt nedum illi in mortales aliquam vim attribuant. . . . prae- terea et fluvios colunt et Nymphas. . . . Una est utrisque lingua. . . . Vitam aëque ut Massagetae, victu arido, incultoque to- lerant. . . . Ingenium illis nec malignum

nec fraudulentum. Nomen etiam quondam Sclavenis, Antisque unum erat: utroque enim appellavit Sporos antiquitas, ob id opinor quia σποραδην hoc est sparsim et rare positis tabernaculis regionem obtinent: quo fit ut magnum occupent spatium. Et vero ulterioris ripae Istri partem maximam habent. Hactenus de gente illa.

Vol. I. pag. 498. A.

D'après cette relation, il est bien évident que les Slaves et les Antes composaient entre eux un seul et ancien peuple, nommé auparavant spori. L'historien suppose que ce dernier mot est hellénique. La langue Slave a également son nom adjectif spory, spora, spore, numerosus, numerosa, numerosum.

On voit aussi que cette nation nombreuse avait une langue à elle; langue qui n'était ni celle des Goths ni celle des Huns. Du tems de Tacite, les peuples qui habitaient les revers des monts Carpates, parlaient distinctement deux langues, la Sarmatique et la Germanique: les Huns n'étaient pas encore en Europe.

Il paraît d'après l'historien de Césarée que les Slaves étaient séparés de ces Huns et des peuples Gothiques. Mais vouloir désigner les limites entre ces nations, serait un travail qui n'aurait pour base que des suppositions sans preuve. Ulterioris Istri partem maximam habent, voilà les limites des Slaves et des Antes. Aujourd'hui même la Hongrie est habitée par des peuples qui parlent les idiomes Hongrois, Allemand, et Slave. Ce dernier idiome y est le plus répandu, comme on le voit dans un ouvrage, composé par le Professeur Palkowic. L'ouvrage porte de titre — Znamost Wlasti, connaissance du pays, imprimé à Presbourg 1809. On y lit à la page 13 le distique suivant:

Uher, Slowan, Nemeč, ma zwlášt
bydlo zdegšŕi. Slowane wšlak gšau snad w
poctu ncysylnegšŕi: ce qui veut dire: Les
Hongrois, les Slaves, les Allemands ont
ici leurs possessions: les Slaves sont les
plus forts en nombre.

Il faut mettre ici encore un passage de l'histoire de Procope touchant les Scir-

res et les Alains: — „Aliquando ante, Romani Scirros, Alanos et alias gentes Gothicas in societatem adsciverant, ex quo illas ab Alarico, Attilaque clades acciperant quas in superioribus libris descripsi.

De bello Gothico lib. I. cap. I.

Tom. I. p. 308.

Toutes ces citations qu'on vient de lire, tirées de Procope montrent quelle masse de peuples cet auteur a réunie à la fois pour les placer entre la rive gauche de l'Ister ou Danube et les monts Carpates. Il n'a pas fait mention des Yazyges, des Bessi et des Bastarnes qu'avait chantés Ovide dans sa colère:

Solus ad egressus missus septemplicis
Istri

Parrhasiae gelido virginis axe premor.
Yazyges et Colchi, Metereaque turba
Getaeque

Danubii mediis vix prohibentur
aquis.

Trist. II. vers 188.

Au lieu de Metereaque, d'autres lisent Nevraeque: ce dernier mot se rapporterait à l'ancienne Nevris.

Le mot Yazyges au pluriel, fait Yazyx au singulier d'après Ovide:

Ipse vides, onerata ferox ut ducat
Yazyx

Per medias Istri plaustra bubulcus
aquis.

En Ponto IV. epist. 7 et 9.

Les Yazyges sont aussi connus dans l'histoire de Tacite: — „Principes Sarmatarum Jazygum, penes quos civitatis regimen, in commilitium adsciti. Histor. lib. III.

Le mot Yazyk dans l'idiome Slave signifie la langue, lingua, γλωσσα, γλωττα. Le mot slowo a la signification de parole, verbum, vox. Pour exprimer le mot idiome, on emploie sans distinction Yazyk ou slowo, mowa, lingua, verbum, sermo. Ainsi les peuples, parlant la même langue étaient indistinctement appelés Yazycy, Slowacy, Slowianie, en latin Yazyges, en grec Sclavini.

Voilà ce que j'avais à dire sur l'histoire de Procope. Il ne connaissait pas les peuples qui habitaient endeca des monts Carpates. Jornandès son contemporain, en savait davantage; c'est à présent son tour.

Fin de la Ire partie du Discours.

POESIES
TRADUITES DE LA LANGUE
POLONAISE.

..... Certe nil turpe docetis!

Ite . . .

•
OVID EX PONTO I, 1.

WOYNA CHOCIMSKA
GUERRE DE CHOTSIM
POÈME EN XII CHANTS
PAR IGNACE COMTE KRASICKI.

Le sujet du Poëme et les talents du Poëte sont exposés dans le chapitre XXVIII du discours précédent. Je regrette de n'avoir point entre mes mains ces beaux chants heroïques. Ce que je présente dans ce moment, n'est que ce que ma mémoire en a retenu.

Pour célébrer le courage et le patriotisme, pour faire aimer les vertus civiques et la morale, Ignace Krasicki a choisi un événement mémorable qui répondait à ses vues, et qui était digne de sa lyre.

L'empire des Musulmans était alors au plus haut degré de sa force, et gouverné par un Sultan jeune, fier et ardent. Emporté par la fougue de l'ambition et par le désir d'égaliser ses prédécesseurs, Osman' conçut un projet vaste et funeste

pour la Chrétienté! Avant tout, il prit l'idée de détruire la Pologne: le Poète se transporte en idée à cette époque; voici la marche de son poème,

Chant. I. Osman, tourmenté par l'ambition, médite l'assujettissement des Chrétiens. L'ombre de Mahomet lui apparaît, exalte ses pensées et le jeune Sultan,

„fier de la majesté de son trône, s'é-
„leva au-dessus de la nature humai-
„ne et menaça le Monde. —

Le Sultan ordonne à ses troupes d'entrer en Pologne.

Chant. II. La triste nouvelle de la marche des Turcs et des Tartares se répand dans le pays. L'alarme et la terreur y deviennent d'autant plus grandes que le malheur était inattendu. Le poète peint l'image d'après la réalité; car les Turcs et les Tartares dans leur fréquentes invasions sans aucune déclaration de guerre, attaquaient à l'improviste, brûlaient les villes et les villages, tuaient ou amenaient en esclavage les hommes de tout sexe et de tout âge. C'est pourquoi:

„Le laboureur abandonne la charrue
„dans le sillon, il abandonne les boeufs,
„les compagnons chéris de ses travaux.
„Les bergers fuient et laissent leurs trou-
„peaux qu'ils n'ont pas le tems d'emme-
„ner. Les pères reçoivent les adieux de
„leurs fils, les épouses de leurs maris; et
„la foule, incapable de se défendre, erre
„au désespoir, ne connaissant pas de lieu
„de sûreté. Puissance éternelle! s'écrie le
„chantre, toi qui daignes arracher le fai-
„ble aux mains sanguinaires, seule tu di-
„sposes du sort des mortels, et tes sain-
„tes paroles nous apprennent que celui
„qui met en toi sa confiance n'est jamais
„abandonné. . .

Le roi de Pologne Sigismond III, le Sénat et les Nonces assemblés à la Diète, choisissent le Comte Chodkiewicz, général de Lithvanie, pour commander en chef. On rassemble une armée sur les frontières.

Chant III. Le Comte venait d'épouser la jeune princesse d'Ostrog. On lui apporte l'ordre de partir pour l'armée. Les adieux des époux; épisode mâle et

touchant. Le Poète (qui existait alors sous un des gouvernemens qui se sont partagé la Pologne à l'époque du premier démembrement) fait l'éloge de la Constitution de son ancienne Patrie.

„Le Roi est investi du pouvoir su-
„prême: à côté de lui, sur le même trô-
„ne est assise la Liberté. Elle tempère
„l'éclat de la majesté du Monarque. Pour
„qu'elle n'excède pas les bornes, la Li-
„berté est liée par les loix. Lorsque le
„roi, les anciens et les frères (nom que
se donnaient les nonces relative-
ment à leurs commettans) décident
„c'est la Patrie qui veut, c'est la nation
„qui ordonne. . .

Chant IV. La Divinité est touchée
par les larmes du peuple: elle penche
pour la Pologne. L'armée, rassemblée à
la hâte est animée du plus ardent cou-
rage. La revue et le tableau des rangs
des combattans, ainsi que des généraux
qui les commandent, s'offrent à nos yeux.

Chant V. L'armée Polonoise va au-
devant des Musulmans, passe le Niester:
le Comte Chodkiewicz arrive, Lubomirski

lui remet le baton de commandant en chef
et dit:

„La Patrie dépose ce signe entre tes
„mains. Le Polonais et le Lithvanien, é-
„galement animés, obéissent à toi seul.
„Je te cède l'honneur de commander. Ce-
„lui qui ne respire que l'amour de la Pa-
„trie, ne cherche pas de prééminence.
„Rangés sous le drapeau de Lithvanie ou
„sous le drapeau de Pologne, nous som-
„mes frères, nous défendons notre mère
„commune.,,

Rencontre des Turcs et des Polonais.
Combats.

Chant VI. Le Castellan Sobieski et
le Palatin Zorawinski sont envoyés au-
devant de Vladislav, prince Royal, qui doit
amener la levée en masse ou la Pospo-
lité Landsturm. Les députés s'éga-
rent dans une forêt: ils sont reçus par un
hermite, qui leur apprend leur sort.

Chant VII. Combat entre les Musul-
mans et les Polonais. Le jeune Polonais
Zawisza tue un général Turc, il est tué
lui-même. L'armée déplore le jeune héros
et la perte des plusieurs braves. Obsèques.

Dans le chant suivant, Casimir, Prince Jagellon, décédé à la fleur de son âge et mis par l'Eglise au nombre des saints, apparaît au Prince Vladislas. Episode fort touchant et très moral. Saint Casimir instruit le jeune Prince Vladislas de ses devoirs envers la Patrie, et envers ceux sur lesquels il doit régner un jour: il lui trace l'instabilité du sort des mortels et comment il faut supporter les malheurs attachés à toutes les conditions des hommes, conditions qui ne sont qu'apparentes, mais qui ne sont rien dans la réalité.

Le Poète par des épisodes, par des combats livrés et repoussés, par les descriptions magnifiques arrive jusqu'à son onzième chant où le chef Polonais bat et contraint Osman à la fuite. Celui-ci abandonne son armée sous le commandement du grand-visir et s'en va à Constantinople.

Dans le douzième chant, le chef Polonais meurt. Les Musulmans se raniment à cette nouvelle, ils livrent un des plus furieux combats. Lubomirski anime les Polonais:

„A ceux, dit-il, qui sont acoutumés „à des triomphes, il ne reste que deux „chemins honorables; il faut vaincre ou „périr. . . .

Les Turcs sont encore battus. A la nouvelle que le prince Vladislas arrive, le Grand Visir offre la paix; elle est acceptée.

Le Poète, quoiqu'on observe qu'il n'a pas fait un poème, rigoureusement épique, a cependant atteint le but qu'il se proposait, celui de chanter dignement les objets que la Poésie héroïque se plait à célébrer.

On lit dans les Poésies, connues de tous le monde, écrites en latin par Casimir Sarbiewski, une Ode sur cette même guerre. Elle paraît avoir, en quelque sorte animé la verve d'Ignace Krasicki.

Cette Ode porte pour titre — *Laurea chocimensis anno 1621. Libr. IV. Ode IV.*

FRAGMENT

D'UN POÈME, INTITULÉ

LA LECHONIDE

ÉCRIT EN POLONAIS ET TRADUIT EN FRANÇAIS

PAR O

REMARQUE.

On voudra bien observer, que le fait, qui est le sujet de ce poème se rapporte à l'époque, où les divinités mythologiques des Grecs et des Romains cessèrent de faire illusion. La religion chrétienne n'étoit pas encore connue du peuple, qui entre ici en scène. Il falloit donc employer d'autres ressorts, qui pussent se comporter avec les idées, que l'ancienne philosophie avoit laissées. Le héros du poème semble être un sectateur du Platonisme qui étoit universellement répandu.

CHANT. III.

Les vaisseaux, couronnés de festons de fleurs et de branches de verdure suivaient lentement le courant silencieux de la Vistule. Cette fille du Krapach sarmatique

présentait sur ses rivages les plus riantes campagnes. Un espace dont l'oeil étonné pouvait à peine atteindre les bornes, offroit une plaine immense. Des buissons et des bouquets d'arbres épars en désordre faisaient son ornement sans la masquer aux regards des passants.

Ici on voyoit jouer sur le gazon des troupeaux de brébis, dont la blancheur égalait celle de la neige; là des milliers de vaches, aux regards fiers et aux cornes semicirculaires, paroissaient sentir leur prix et leur liberté. Dans d'autres endroits de jeunes chevaux, qui ne connoissaient pas encore le frein, parcouraient, en bondissant cette immense étendue. Des myriades d'oyes¹ et de canards, dans un mouvement continu, variaient par leur blancheur éclatante la verdure des rivages.

Les Poliens admiraient là une seconde Arcadie, lorsque libre et tranquille elle ne portait pas le joug des conquérans et ne déplorait pas la destruction de ses troupeaux et l'esclavage de ses bergers.

Le soleil n'avait plus que trois pas à faire pour se placer sur le trône éclatant

du Midi, tandis que les bergers Vistulans faisaient entendre des airs champêtres sur leurs chalumeaux à l'ombre des buissons touffus, et sur les bords des ruisseaux qui serpentaient en divers sens, en arrosant les prairies émaillées. Le vaisseau de Lechos précédait les autres et le pavillon amarante, parséme d'étoiles argentées, indiquait le chef de cette république flottante. La jeunesse, attirée par le charme de cette scène de la nature, sortait des cabanes étroites qui voguaient au milieu de ces bords heureux. Bientôt le chef aperçoit sur le rivage trois chênes, dont les branches se touchaient et formaient un abri spacieux. Des tilleuls, riches en feuilles nouvellement développées l'environnent en formant un amphithéâtre en croissant. Le signe fut donné par le chef; les vaisseaux des Poliens s'arrêtèrent devant cet asyle de la tranquillité.

Cependant les habitans accouraient de toutes parts à la vue de ces vaisseaux et des hommes nouvellement arrivés. Une élite de jeunes guerriers, armés de lances et montés sur des coursiers agiles, arrive

à la hâte, conduite par un chef, que des armes brillantes, l'âge et l'expérience distinguaient. Une troupe d'hommes de tout âge couvrit bientôt la côte, devant laquelle l'ancre avait été jettée.

Aussitôt le chef des Poliens appelle auprès de lui l'homme qui présidait aux sacrifices divins et lui dit: „va respectable vieillard, demander à ce peuple et à son chef, qu'ils nous permettent de descendre sur leur terre, pour rendre hommage à la divinité; qu'ils nous laissent ensuite aller librement où nous conduiront les ondes de ce fleuve, et la volonté de celui qui n'abandonne pas l'homme dans son malheur,

Le vieillard se fait accompagner par deux jeunes Poliens à l'aurore de leur âge, et s'empresse à répondre à l'invitation de Lechos. Aussi vénérable par ses cheveux blancs que par l'aménité de ses traits, il n'avait d'autres ornemens, qu'une tunique blanche et un manteau amarante; un bandeau bleu céleste ceignait son front. Il parut devant l'assemblée, ayant à la main une fleur de lys, en signe de la candeur

de ses paroles et de la modestie des demandes qu'il venait faire au nom de ses compagnons. Le silenceregnait dans toute l'assemblée: les regards étaient tournés vers cet envoyé, lorsqu'il eommença de parler:

„Valeureux fils de ces contrées fortunées! que le ciel daigne vous envoyer „éternellement des jours aussi sereins que „celui, qui nous amène sur vos rivages; „qu'il féconde toujours vos terres, et ne „cesse jamais de vous rendre heureux vous „et votre patrie! — Les vaisseaux que „vous voyez portent les restes d'une nation „lointaine et jadis fortunée, que des „conquérans, aussi ambitieux qu'insatiables ont envahis, et à la quelle ils ont „imposé un joug déshonorant, après lui „avoir injustement fait souffrir toute „de malheurs et d'effrayantes désolations. „N'étant plus en état de résister à leurs „forces toujours croissantes, nous jugeâmes, „qu'il étoit plus sage de sortir du „pays, que de rester leurs esclaves ou de „périr misérablement, sans pouvoir ce- „pendant repousser nos cruels agresseurs.

„Ce ne serait pas une vertu digne de l'homme que de se jeter dans un précipice „après pour y finir ses jours, quand il „reste d'autres moyens pour remplir les „devoirs, que la providence a imposés à „l'homme en lui donnant la vie et s'en „servant à elle-même la disposition. Nous „allons donc où la destinée nous conduit, „chercher une terre hospitalière que nous „puissions cultiver en paix sans faire de „tort à personne. Nous ne vous demandons, ô peuples fortunés, que de nous „laisser ici offrir notre sacrifice à la divinité qui seule créa l'univers et le combla de ses bienfaits. La solennité accomplie nous continuerons notre voyage „sur l'eau que la providence a destinée „comme l'air, où planent les oiseaux, pour „l'usage commun des hommes., —

On écouta les paroles de l'envoyé avec le sentiment d'une bienveillante attention. Une grande partie de l'assemblée n'était pas contraire aux vœux des Poliens. Mais un homme, aux regards sinistres, se lève et dit: les autels des dieux „étrangers ne peuvent point être placés

„sur la terre consacrée aux Dieux de nos
 „peres. Ce serait un crime que nos loix
 „punissent avec sévérité, et la religion
 „vous en avertit par mon organe. Si la
 „croyance de ces hommes est aussi pure
 „que la nôtre, qu'ils viennent prendre part
 „à nos sacrifices; si les leurs different des
 „nôtres, il faut les chasser de ces con-
 „trées.,

 Ce discours fut entendu par une partie de l'assemblée avec approbation et par l'autre avec un murmure de mécontentement. L'envoyé prend encore une fois la parole et dit: . . Nous adorons la divinité „qui seule par sa puissance créa tout, et „maintenant le conserve ou le détruit à „sa volonté. Etant l'ouvrage de ses mains „bienfaisantes, nous lui offrons en hom- „mage un encens pur et l'adorons par nos „chants. Telles sont nos offrandes et no- „tre foi; il serait donc trop sévère, ô gé- „néreux habitans, de nous empêcher de „rendre grâces à la divinité selon nos cou- „tumes, avant que vous les ayez vues, et „que vous ayez trouvé, si elles sont con- „traires aux vôtres. On n'offense person-

„ne sur la terre par un hommage rendu
 „aux puissances célestes. Ce serait ôter
 „à l'homme son unique consolation, que
 „de lui défendre d'offrir ses prières et de
 „présenter ses actions de grâce à celui,
 „de qui seul il espère un soulagement dans
 „son malheur.,

 Les regards de toute l'assemblée étaient fixés sur le chef, dont on attendait la décision. Il dit: „Si nous leur défen- „dons de venir sur le rivage et de faire „ici leurs sacrifices, ils les feront dans „leurs vaisseaux: nous n'en aurons aucune „connaissance. Il me paraît plus sage, de „les laisser descendre pour qu'ils sacrifient „en notre présence. Nous jugerons par „là, quels hommes ils sont: et si nous „voyons, quelque chose d'indigne de nos „dieux, ou de contraire à nos loix nous „les empêcherons de le faire et même de „poursuivre leur voyage nous les force- „rons de retourner sur leurs pas: la ma- „niere dont l'homme adore les dieux, fait „voir quel est son cœur quelles sont ses „mœurs. Je ne vois rien de contraire à „la demande de l'envoyé., — Ces paroles

du chef furent reçues avec un assentiment général; il continua: „Vieillard! tu viens „d'entendre nos discours; si tu es bien sûr, „que par votre culte vous ne risquez pas „de nous déplaire, vous pouvez remplir „vos intentions: Nous respecterons en- „vers vous les loix d'hospitalité que nous „observons strictement à l'égard de tout „étranger.,

L'envoyé répondit: „Tes paroles. ô „digne chef d'un peuple généreux, et la „décision que tu viens de prendre sont „dignes de la vraie sagesse; elles sont „consolantes pour nous. Je reste auprès „de vous, et je ne veux envoyer que ces „enfans pour inviter mes compagnons à „descendre sur cette rive hospitalière. „Veuillez nous désigner une place pour „y dresser l'autel de sacrifice.,

„L'enceinte que forment ces trois chê- „nes et les tilleuls — répondit le chef — „est le hamp de l'hospitalité, destiné par „nos peres à la réception des étrangers. „C'est là que vous pouvez faire vos so- „lemnités, et je veux la marquer d'un „signe pour que personne n'y entre ni

„vous gêne dans l'exercice de votre „culte.,

Il était bien doux de voir tout ce peu- ple s'empresse de nettoyer la place de- signée. On mit autour un long ruban jaune, étendu sur des pieux, que des fais- ceaux de branches vertes entouraient. Tan- dis que le vaisseau de Lech approche de la rive, contre lequel on avait jeté un pont pour faciliter la descente, tout le peuple se rangea hors de l'enceinte, où le seul chef resta.

Bientôt on vit paraître neuf jeunes filles en robes plus blanches que la neige, chacune portait à la main une lyre; tou- tes tenaient une guirlande tressée de ro- ses, de lys et d'autres fleurs. Neuf jeu- nes garçons suivaient ce cortège; ils por- taient un autel formé d'un disque de mar- bre de Paros, appuyé sur un trépied de bronze éclatant. Un grand cratère du plus brillant albâtre, porté par trois vierges suivait immédiatement l'autel. Vingt gar- çons, jouant de plusieurs instruments mé- lodieux, précédaient un grand drapeau de soie bleu celeste, suivi de deux étendards

de couleur amarante. Ils formaient un triangle au milieu duquel on voyait six vierges porter une corbeille d'osier, remplie de fleurs et d'herbes odoriférantes desséchées. Enfin suivait Lech, d'une figure noble, embellie par toutes les graces de la jeunesse, il n'avait vu que vingt sept printems; il lui restait à parcourir une grande carrière, semée d'épines aussi bien que de fleurs et beaucoup de travaux à supporter. Dix soixante jeunes Poliens, outre ceux qui gardaient les vaisseaux entouraient leur chef et formaient son brillant cortège.

Le sacrificateur, étant allé au devant, les conduisit au champ de l'hospitalité; là on fixa en terre les drapeaux entre les trois chênes sur une petite éminence, que la nature avait formée et couverte de gazon fleuri. Le souffle d'un vent léger déploya le grand drapeau, sur lequel on lisait en caractères d'or: „A la divinité, arbitre des mondes et des hommes, „l'ouvrage de sa puissance,„ Ces paroles étaient entourées d'un cercle d'étoiles brodées en argent luisant. Sur une

des deux enseignes on observait une toison d'or, mais déchirée, l'emblème de l'ancienne fondation de Pola en Istrie par des Colchidiens et de sa ruine par de farouches conquérans. Cette enseigne portait l'inscription: „tes enfans, ô patrie „infortunée, ne t'oublieront ja- „mais!„ Sur l'autre enseigne, qui n'avait encore aucune emblème étaient brodés ces mots: à la patrie que nous donnera le ciel.

Au sommet de l'éminence fut placé l'autel sur lequel on mit le cratère, dans lequel s'alluma de lui même le feu. Pendant cet arrangement la melodie des flutes se fit entendre continuellement. Au signal donné, il règne un silence général, et le sacrificateur s'étant approché d'autel leva les yeux vers le ciel et dit à haute voix: Nous te rendons grâces, ô divinité bienfaisante, pour les jours que tu nous as donnés, et pour les bienfaits, dont tu ne cesses pas de combler la terre. Nous te rendons grâces des ce que tu nous montras le chemin sans écueil, et nous fis rencontrer des hommes hospitaliers, Dai-

gue, ô Etre incompréhensible, continuer tes bienfaits et nous conduire au but que ta providence nous a marqué. Daigne répandre toute sorte de prospérités sur le peuple qui nous reçoit généreusement, qui laisse glorifier en paix ton nom adorable. — Il prit ensuite de l'encens et des herbes, les mit sur le feu, que les trois vierges ne cessaient pas d'entretenir, et dit aux Poliens : approchez vous, ô compatriotes, et offrez à la divinité votre tribut d'adoration.

Dans ce moment les filles commencèrent à chanter l'hymne, en accompagnant leurs voix mélodieuses du son de leurs lyres. L'harmonie était augmentée par des flutes et d'autres instrumens dont douze garçons, les mieux instruits dans cet art, jouaient en cadence. Pendant ce chant le chef des Poliens s'approcha de l'autel; prit aussi de l'encens, et des fleurs qu'il jette sur le feu, ce qui fut exécuté ensuite par tous ses compagnons. L'odeur la plus suave se répandit et la fumée blanchâtre s'éleva en colonne vers le ciel. Le silence recommença et le sacrificeur entonna

l'hymne que tous les Poliens chantaient en ces termes.

„Créateur de l'univers, aux ordres du-
 „quel sont attentifs les mondes et les si-
 „ècles, soit que tu menaces de ta foudre,
 „soit que tu repands tes bienfaits, c'est
 „de toi seul que dépend la destinée des,
 „faibles mortels. Envain l'ambition élève
 „son front audacieux; envain le crime
 „dans sa fureur dresse des pièges à la ver-
 „tu, d'un pôle à l'autre le châtiment trou-
 „vera le criminel. L'ambition périra, la
 „vertu et la récompense resteront seules
 „immortelles. Les efforts de ceux qui
 „gouvernement et de ceux qui obéissent,
 „sont faibles sans ton appui. Les mondes
 „tombent, si-tôt que tu retires ta main
 „paternelle. Incliné devant ton trône su-
 „blime, nous implorons ton assistance;
 „daigne soutenir nos efforts et diriger nos
 „pas incertains. Etouffe à jamais la fureur
 „de la discorde parmi les mortels; qu'ils
 „reconnaissent la source des malheurs
 „dont ils ne cessent pas de s'entretourmen-
 „ter. Eloigne le danger des luttes des
 „bergers et la désolation de toutes con-

„trées. Daigne envoyer continuellement
 „aux enfans la joie d'être la consolation
 „de leurs parens. Reçois avec bonté nos
 „offrandes et nos prières!„

Ce fut de cette manière que les Poli-
 liens rendirent leur hommage à celui,
 qu'ils reconnaissaient être seul arbitre des
 mortels et des mondes. L'assemblée du
 peuple fut saisie d'étonnement à la vue
 d'un aigle blanc, qui descendit lente-
 ment des nuages, et qui plana tantôt au-
 dessus du champ, où les Poliens célé-
 braient leurs sacrifices, tantôt audessus de
 leurs vaisseaux. Ensuite s'étant placé au
 sommet du plus haut chêne, il parut atten-
 tif à ce qui se faisait en sa présence, et de-
 meura jusqu'à la fin du sacrifice. Alors
 il s'éleva en l'air et dirigea son vol, en
 suivant le courant de la Vistule, jusqu'à
 ce qu'il eût disparu à l'oeil du spectateur
 étonné.

La solennité finie, le chef des Poliens
 adressa la parole au chef et au peuple
 hospitalier :

„O Vous, qui vous montrez si géné-
 reux envers les étrangers, recevez les ré-
 mercimens que nous vous faisons du
 fond de nos coeurs. Que le ciel, témoin
 de vos vertus hospitalières, vous comble
 de bienfaits, vous et votre patrie fortu-
 née. Accordez nous encore la permis-
 sion, de rester ici quelques momens, pour
 prendre notre nourriture et pour nous
 désalterer aux sources de vos fontaines.
 Nous avons parmi nos usages sacrés ce-
 lui, de faire après les cérémonies reli-
 gieuses un festin fraternel, et il nous se-
 rait bien agréable, que vous ne dédaignas-
 siez pas de prendre part aux dons que
 la providence envoie au genre hu-
 main., —

A ce discours le chef répondit au
 nom du peuple: „Etrangers! c'est avec
 attendrissement que nous avons vu les
 cérémonies que vous venez de finir. El-
 les sont, à la vérité, différentes des nô-
 tres; mais elles sont dignes de la sa-
 gesse que les hommes ont reçue en par-
 tage. Il faut espérer, que les dieux ne

rejetent pas ces sacrifices. Je crois, que nous pourrons être amis et nous acceptons vos offres obligeantes., — Les deux chefs s'étant approchés l'un de l'autre, s'embrassèrent, et les deux peuples

ERRATA.

Les fautes d'impression les plus considérables vont être indiquées: on voudra bien pardonner celles qui sont moins importantes.

DEDICACE.

- page 1 ligne 3 lisez par tout. Whitbread.
 p. 2, l. 1. parti, mettez, partie
 . 12. élevé, mettez, élevée
 . 16. que, mettez, qui
 4. l. 4. tout illustre, mettez, tout illustre.

DISCOURS

- 11 ligne 21 pluriel, mettez, pluriel.
 — 22. Polanie, ajoutez, excepte dans le nom Wielkopolanin, mot-à-mot, Magnò-polonus ou habitant de la Grande-Pologne.
 13, 20. Inous, m. Inous.
 14, 3. Scythes, m. Scythes.
 15, 21. que n m, qu'en
 20. 14. Tibice, m. Tibiscus
 23, 7. Bug, m. Bug
 25, 22. envoverens, m. envoyèrent
 26, 3. le, m. la
 28, 4. Mais a. m. Mais à
 —, 13. roi, m. rois
 38, 13. en, m. en
 47, 15. les autres, m. les autres
 51, 5. res, m. pres
 —, 9 on les, m. on trouve les
 74, 7. vertueux, m. vertueux
 95, 4. des Suèvic, m. des Suevi
 109, 23. requuntur, m. sequuntur
 111, 5. à se, m. à ce
 132, 17. a la, m. à la
 136, 21. par, m. pas
 147, 9 b vel f, mettez: b, vel f.
 161, 15. diminutent, m. diminuent.

POESIES.

- 105, 19. fiere, mettez: fier,
 196, 2. l'idée, mettez: l'idée

198, 14. nomes, m. nonces
199, 12. Acapite, effacez et mettez: Rencontre
200, 12. suite, mettez: fuite.
202, 9. sa, mettez, se
204, 15. formaient, m. fermaient
—, 16. spacieux de, m. spacieux que des
—, 17. développées, ajoutez, environnaient.
205, 19. jeuner, m. jeunes.
206, 22. forcés, mettez, forces
207, 3. finit, mettez, finir.



Nro. II.

CHOIX
DE
POÉSIES
POLONAISES

PRÉCÉDÉ

D'UN DISCOURS SUR L'ORIGINE DE LA POLOGNE,
SUR LA LANGUE ET LA POÉSIE DE CETTE NATION:
SUR LES IDIOMES SLAVES ET SUR LA GÉO-
GRAPHIE ANCIENNE DU NORD.

RECUEILLI, ÉCRIT ET TRADUIT EN FRANÇAIS

PAR O*****

Parce..... et propius res aspice nostras.
AENEID. I. 530.

GOTTINGUE,
CHEZ VANDENHOECK ET RUPRECHT.
1 8 1 6.

DISCOURS HISTORIQUE

SUR L'ORIGINE DE LA POLOGNE, SUR
LA LANGUE ET LA POESIE POLONAISE,
SUR L'IDIOME ET LES DIALECTES SLA-
VINIQUES, AINSI QUE SUR LA GEOGRA-
PHIE ANCIENNE DU NORD.

SECONDE PARTIE.

Non illustrare Patriam, cum possis, nefas.

In quantum res transeunt!

POMFON MELA.

DISCOURS HISTORIQUE

SECONDE PARTIE.

Testis temporum.

CHAPITRE XX.

JORNANDES EVEQUE DE RAVENNE.
ORIGINE FABULEUSE DES GOTHs,
LEUR PRETENDUE EMIGRATION DE
SCANZIA. NOM DE GOTHs, HYPO-
GOTHs, GORCY. VISTULA, VISLA
SCAVENI, VIDOARII etc. . .

Alain de Nation, secrétaire d'un roi Goth,
ensuite Evêque de Ravenne, Jornandès ou
Jordanes a écrit sur l'origine des Goths
ou Gètes une histoire qui finit à l'an 552
de l'ère vulgaire. Cet ouvrage n'est ce-

pendant qu'un abrégé d'un plus grand que le célèbre Cassiodore avait fait en douze livres sur les mêmes peuples et leurs actions. L'ouvrage de Cassiodore périt, il n'en est resté que l'abrégé de Jornandes. L'évêque de Ravenne aura sans doute inséré dans ce dernier ce qu'il aura su lui-même ou appris des Goths avec lesquels il vivait.

Jornandes, prélat instruit, n'était pas Tacite; il aimait les contes: et je crois que c'est parmi ces contes qu'il faut ranger sa narration sur l'origine des Goths. Jornandes les fait sortir d'une île, nommée Scanza ou Scanzia. Il leur fait traverser la mer sur trois vaisseaux, *tribus tantum navibus*, dont seulement deux abordèrent dans un pays qu'on appella de leur nom, *Gothiscanzia*. Un troisième vaisseau n'arriva pas à tems, et se sépara pour toujours: ce fut pour quoi on le nomma *Gepanta*, paresseux: *nam lingua eorum, pigra, Gepanta dicitur*.

Les Goths des deux premiers vaisseaux allèrent tout de suite subjuguier les pays des Rugii, *sedes Ulmerugo-*

rum. Le mot *ulme*, *elme* signifie la terre, et les Rugii étaient connus du tems de Tacite. Les Goths de ces deux vaisseaux ne pouvaient cependant pas excéder, (les femmes et leurs enfans y compris,) le nombre de huit-cents ames; car les vaisseaux des anciens n'étaient pas si énormes que ceux d'aujourd'hui. Cependant les vainqueurs, s'étant multipliés, abandonnèrent les pays conquis pour aller chercher un nouvel empire au Midi. Jornandes les conduit et les fait arriver dans un pays Scythe, nommé *Ovis*, dont aucun des auteurs qui précédèrent cet historien, n'a jamais fait mention.

Les Goths trouvèrent agréable et très-abondant ce pays, ils s'y plurent: cependant ils l'abandonnèrent. Dans leur marche, ils furent obligés de traverser une rivière sur un pont. Lorsqu'une partie de ces guerriers avait passé la rivière, le pont s'éroula et l'autre partie resta pour toujours de l'autre côté de la rivière, car le pont n'était plus à rétablir, *pons dicitur irreparabiliter corruiisse*; et les marais tremblans ne les laissoient ni avan-

cer nî reculer: nec ulterius jam cuiquam licuit ire aut redire: nam is locus tremulis paludibus, voragine circumjectâ concluditur. . . .

Quel malheur pour les braves conquérans!

Cet événement arriva dans des siècles beaucoup plus anciens que celui où vivait Jornandes, car ces Goths étaient les maris des amazones, et après avoir vaincu un roi d'Égypte, ils avaient fait la conquête de son pays: mais du tems de Jornandes, comme il assure, on voyait encore des hommes, des animaux de l'autre côté de la rivière sur laquelle les Goths éprouvèrent ce malheur: — Verum, hodieque illic et voces armentorum audiri et indicia hominum deprehendi. De Getarum sive Gothorum origine cap. IV.

Je rapporte cette histoire et les circonstances telles qu'elles se trouvent dans Jornandes. C'est sur cette histoire que repose uniquement la fameuse émigration des Goths, de la Scandinavie. On déploya une très-vaste érudition sur ce fait; c'est un pénible travail, mais il se réduit à peu de chose. Procope dit positivement

que les Goths étaient Sarmates, qu'ils avaient leurs anciens établissemens sur les bords du Danube. Gothi, Vandali, Visigothi et Gepaedes . . . olim Sauromatae et Melanchlaeni . . . quidam etiam Getarum nomen ipsis tribuerunt. Antiquae eorum sedes trans flumen Istrum . . . Même Jornandes confirme cette assertion de Procope quand il dit, que les Gètes et les Goths étaient le même peuple . . . quos Getas jam superiori loco esse Gothos probavimus. De orig. Get. sive Goth. cap. IX.

Hérodote qui vivait mille ans avant Jornandes, parle des Gètes comme d'un peuple nombreux, indigène et ancien. Ainsi les Goths et les Gètes qui d'après l'histoire de Procope et celle de Jornandes formoient le même peuple, ne pouvaient pas venir en trois vaisseaux de la Scandinavie et s'établir sur les bords du Danube, car ils y étaient aborigènes.

Tacite plaça les Gothini sur les monts Carpates. Il est plus que probable que ces Gothini étaient la branche ou plutôt les ancêtres des Goths de Jornandes.

L'usage du mot Gothi, Γοτθοι a prévalu dans le cinquième et le sixième siècle sur celui de Sarmates. Dès lors on appela Goths presque tous les peuples dont avaient parlé Strabon, Ovide, Denis le Périégète, Plin et Tacite, et qui habitaient au sud les montagnes Carpates dont la chaîne commence dans les environs de Presbourg, passe par la partie méridionale de la Moravie, de la Pologne et par la Transylvanie. On n'en distinguait que les Huns qui, par une horrible irruption s'y étaient placés après le siècle de ces auteurs classiques.

J'ose rappeler ici l'analogie de Gorcy montagnards, au sujet de laquelle je développai dans le chapitre XV, en parlant des Gothini, ma première idée. Quand le Grec ou le Romain demandait aux peuples riverains du Danube le nom de ces peuplades qui habitaient les pays plus élevés des Carpates, on articula sans doute le nom général de Gorcy, horcy ou Gorali, synonymes, sans entrer dans une longue énumération des peuples Sarmatiques, Germaniques et Pannoniens. Un

tel usage existe encore en Ecosse. On y appelle Highlander un habitant des montagnes. Il se donne lui-même cette dénomination et non celle de Scotchman. Le mot Highlander se traduit précisément en Slave par gorcy, horcy ou gorali.

Quant à l'Orthographe de ces derniers mots: si l'on voulait essayer de les écrire d'après le son qu'en fait entendre la prononciation chez les peuples slaves, il ne faudrait qu'appeler à cet essai un Italien, un Français, un Anglais, un Allemand, un Grec moderne, un Hongrois, et même des Slaves qui diffèrent par leurs dialectes, et l'on verrait bientôt la diversité d'Orthographe que produirait la manière d'écrire de ceux qui voudraient parfaitement tracer, dans leur langue, le son de ces deux mots slaves gorcy horcy, qui paraissent, si simples à la vue.

La faute d'un copiste, une prononciation un peu sourde ou trop appuyée de la consonne r, un sifflement plus ou moins sensible de la syllabe cy, peuvent avoir produit chez les anciens la petite différen-

cé orthographique entre gorcy, horcy et gotthi Γορδοι.

Le mot latin superiores veut dire wyzsi, wyffi en Slave. Ainsi les peuples qui habitaient les revers plus élevés des Carpatés, avaient reçu la dénomination de wyzsi gorcy ou wyffy horcy. De ce mot composé, les Grecs et les Romains auront fait Visigotthi. Il faut ajouter ici une observation: les Grecs, au lieu de dire Gotthi superiores, appelaient Hypogotthi, ou gotthi inferiores, nizsi gorcy en Slave tous ceux qui habitaient au pied des montagnes. — „Gentes quatuor sunt. Gothi scilicet, Hypogothi, Gepides et Vandali., — Historiae Miscellae Libr. XIV. pag. 93. Edit. Muratori Tom. I.

Enfin l'appellatif de Sarmatae fut changé en celui de Gothi, et on trouva partout ces Goths où les Sarmates étaient auparavant. Le mot Slave, Ostrow, ostrof signifie île: ainsi les Gorcy Sarmates de la Tauride furent appelés Ostrogothi ou Goths insulaires.

J'insiste beaucoup sur le mot Slavinique Gorcy montagnards. Tacite fut le premier qui fit mention de Gothini et les plaça précisément sur les monts Carpatés. Il serait absurde de croire que le nom. Dieu, Goth, fut usurpé par un peuple ou que plus tard ce nom lui eut été donné par les Chrétiens. Si l'on voulait épuiser ici toute cette matière, cela finirait par ennuyer; il me reste à parler de Slavini, Scavéni, de la Vistule et de la Viscla de Jornandes.

On voit dans son Histoire des Gètes ou des Goths un passage très-important sur ces quatre derniers mots qu'on n'a pas assez observés. Jornandès parle séparément de la Vistula et de la Viscla: et dans son ouvrage que le savant Muratori publia en 1723 d'après un ancien manuscrit, nommé Codex Ambrosianus de la Bibliothèque de Milan, on lit Scavéni au lieu de Slavini: la première leçon est très-juste. Il y a en Pologne deux rivières qui descendent des monts Carpatés, et entrent dans la Vistule au-dessus de la ville de Cracovie. L'une de ces ri-

vières s'appelle Skawa, passe près la ville de Zator, au trente septieme degré, dix à quinze minutes de longitude; l'autre rivière Skawina est plus près, à l'occident de la ville de Cracovie. Il est possible que les Scaveni ayent tiré leur nom de ces rivières. Voici les paroles de Jorandes.

— „Introrsus illi (gentis Gepidarum) Dacia est, ad coronae speciem arduis Alpibus emunita, juxta quarum sinistrum latus quod in Aquilonem vergit, et ab ortu Vistulae fluminis per immensa spatia venit Vvinidarum natio populosa considet. Quorum nomina licet nunc per varias familias et loca mutantur,

Dans l'intérieur du pays des Gépiques est la Dace, ceinte par les Alpes en forme de couronne: près le côté gauche de ces Alpes, côté qui penche vers le Nord et passe, depuis l'origine de la Vistule, par un immense espace, séjourne la Nation populeuse des Vinides. Quoique le nom de Vinides change a pré-

principaliter tamen Scaveni et Antes nominantur.

Scaveni ad civitatem Novi — et Unense, et lacu qui dicitur Mursianus usque, ad Danastrum et in Boream Viscla tenus commorantur.

L'édition de Grotius porte ces mots:

Slavini a civitate nova et Slavino Rumunense, et lacu qui appellatur Musianus usque ad Danastrum et in Boream Viscla tenus commorantur.

sent selon leurs diverses peuplades et les pays qu'elles possèdent, cependant ils se nomment principalement Scaveni et Antes.

Les Scaveni habitent depuis la cité Novi et Unense, et depuis un lac, appelé Mursianus jusqu'au Danastre, et vers le nord touchent à la Viscla.

Les Slavins demeurent depuis la ville neuve et le Rumunense Slavini que, et depuis le lac qui s'appelle Musianus jusqu'au Danastre. Au Nord

ils touchent à la
Viscla.

*Historia Gothorum. Vandalo-
rum et Langobardorum ab
Hugone Grotio etc. Amst. apud
L. Elzevir 1655.*

Ce passage de l'histoire de Jornandes montre premièrement que les anciens manuscrits de cet ouvrage sont defectueux. Celui qui était entre les mains de Grotius porte les mots *Vvinidarum, Sclavini*: et le *codex Ambrosianus* offre *Venetarum Scaveni*.

Le nom *Vinidarum, Venetarum* est une faute évidente. L'Evêque de Ravenne connaissait très-bien les Vénètes sur le golfe Adriatique. Il fait mention de ces Venètes dans le quarante deuxième chapitre de son histoire. Il était donc trop instruit pour les transporter au-delà des Alpes et des Carpates jusque sur les bords de la Viscla et du Danapris ou *Borysthènes*.

Aucun des auteurs classiques ne parle de *Vinida* et d'une nation *Vinidarum*.

Mais la *Nevris, Nevrida*, était connue d'Hérodote, de Pomponius Mela, de Pline et d'autres. C'est dans la *Nevride* que les sources du *Tyres, Danaster, le Daiester* d'aujourd'hui ont été indiquées dans des termes non équivoques par ces auteurs célèbres: et c'est précisément jusqu'au *Tyres, Danaster*, que les *Scaveni*, partie des prétendus *Vinidarum* avaient, d'après *Jornandes*, leurs demeures. Les *Nevriens*, mille-cinquante ans avant cet historien formaient déjà un peuple considérable, indépendant et tranquille. Ils pouvaient donc au siècle de l'Evêque de Ravenne être la *natio populosa Niridarum*. Quant à l'orthographe de ce nom: on prononce différemment la diphtongue *ev*; le meilleur son, d'après les grammairiens est celui qui ressemble à l'*u* français. La lettre *N* qu'on voit dans des manuscrits, et dont la première ligne est très-peu visible, ne paraît figurer que la consonne *V*: ce qui aura sans doute induit en erreur ceux qui ont fait des copies de *Jornandes*. Ajoutons l'érudition du copiste des *Ravennés*, copiste dont les connaissances

géographiques ne s'étendaient peut-être pas au-delà du golfe Vénétique ou Adriatique, il aura trouvé mieux d'écrire Venetarum ou Vinidarum au lieu de Nevridarum ou Niridarum, peuple inconnu en Italie.

La première syllabe de ce mot est tracée dans des volumes imprimés par ces lettres Vvinidarum, Uvinidarum . . . qui voudra se fier à la mauvaise conformation d'une lettre, à la faute d'un copiste ou d'un imprimeur, tandis que les auteurs les plus célèbres y ont placé la Nevris, Neirida, nation connue depuis les siècles les plus reculés. Les auteurs classiques font aussi habiter sur les bords du Tyrès ou Danaster, les Tyrigètes aux quels on donnait aussi la dénomination de Tyrantes ou Tyrantæ. Jornandes ou ses copistes en auront fait le nom abrégé d'Antes, Antæ. Ceux-ci habitaient d'après l'évêque historien depuis le Tyrès jusqu'au Borysthènes. C'était aussi des Nevridiens d'Hérodote sous le nom vicieux de Vvinidarum.

Voici les paroles de Jornandes — „Hi (Scaveni) paludes, sylvasque pro-

„civitatibus habent. Antes vero, „qui sunt eorum fortissimi, qui ad „Ponticum mare curvantur, a Danastro extenduntur usque ad Danaprum quæ flumina multis mansionibus ab invicem absunt. De Getar. s. Got. or. Cap. V. Cod. Ambr.

CHAPITRE XXI.

CONTINUATION DU MEME SUJET.
 ORTHOGRAPHE DU MOT VISCLA, DE
 SCLAVINI ΣΚΛΑΒΙΝΙ, VISTULA ET O-
 DER, VINETHA, JULIN, USEDOM,
 VOLIN.

Aprésent il faut dire un mot de la riviè-
 re que les peuples Slaviniques appellent
 Wisla.

Il est difficile de trouver une autre
 rivière qui ait tant de noms que celle là
 On la voit dans différens manuscrits sous les
 dénominations, de Visula, Bisula, In-
 stula, Justula, Insula, Tristula, Vistillus,
 Vistula et Visclâ. Le dernier nom est
 le plus réel, si l'on devine le son que les
 Grecs et les Romains donnaient à la der-
 nier syllabe, scla.

Il faut observer que les Polonais ont
 une consonne l que l'on pourrait appeller
 en français l barré. Réellement cette con-
 sonne l est coupée par une barre comme
 la consonne t, mais plus haut, c'est-à di-

re près de son sommet. La prononciation
 de l barré, dans la bouche des peuples
 Slaviniques, est telle que l'ancien alphabet
 grec et latin n'a pas de lettres pour l'ex-
 primer exactement. Même aujourd'hui au-
 cun alphabet n'en présente une, excepté la
 double l, l, anglaise dans le mot bill; cette
 ll a un son qui en approche.

Les grecs, voulant peindre ce son met-
 taient k avant l; et les Romains la con-
 sonne c: de là est venu l'orthographe de
 Σκλαβινι, sclavini, et Viscla. Je vois que
 la princesse Anne Comnene, qui avait
 à ce qu'il parait l'oreille très-sensible, pour
 exprimer Sventaslas, nom slavinique, écri-
 vit Σεντοθλας: ce σθλας bien prononcé,
 rend presque tout-à-fait le son de l bar-
 ré. Les lettres k. et c n'ont pas ici leur
 propre son, elles ne figurent que pour ex-
 primer l'accent de l: on ne doit pas les
 faire sentir. Jornandes qui écrivait avec
 l'alphabet Gothico-latin, et qui connaissait
 le vrai son slavinique de Visla, ne pou-
 vait pas y suppléer par σθλα grec, mais
 il mit la consonne c Viscla, et par là il
 voulut fixer le son réel: cette orthographe

est très choquante aux yeux de ceux qui parlent l'idiome slavonique.

Quant à la Vistule, c'est un nom, visiblement diminutif que Jornandes paraît avoir appliqué à l'Oder moderne. A l'Oder? oui. . . .

Il faut bien observer le passage suivant:

„Scanzia
Haec a fronte posita est Vistulae fluvii qui Sarmaticis montibus ortus in conspectu Scanziae trisulcus illabatur.

La Scanzia... Elle est située en face de la Vistule qui sortie des monts Sarmatiques, entre par trois canaux en face de la Scanzie dans la mer Septentrionale.

Jornan. Hist. de Get. Orig. cap. III.

Ad littus autem Oceani ubi tribus faucibus fluentia Vistulae fluminis ebuntur, Vidioarii resident.

Les Vidioarii habitent les rives de l'Océan où par trois bouches dégorgent les eaux de la Vistule.

Idem Chapit. V.

On ne peut pas mieux peindre la position de l'embouchure de l'Oder. Le premier signe très-distinctif que l'historien donne à la Vistule, est celui qu'elle doit avoir en face la Scanzia ou Scandinavie; c'est précisément l'Oder. La Wisla Polonaise débouche dans la direction du Golfe de Bottnie, direction immense qui finit vers les embouchures de Torneo. La Wisla n'est donc nullement in conspectu et a fronte Scanziae.

Le second signe très-visible de la Vistule de Jornandes est qu'elle entre dans la mer par trois bouches en face de la Scanzie, trisulcus illabatur. C'est l'Oder précisément qui débouche par trois canaux, appelés Penné, Swinne, Dievenow. On les voit très-distinctement sur une carte, intitulée, Hydrographia Germaniae etc. Jo. Bapt. Hommanni: et sur une autre carte de ce même auteur. Tabula totius Germaniae. On y lit cette remarque: Die 3 Ausflufs des Oder fl. . Ces trois bouches forment deux îles, Usedom et Wollin. Ce fut dans l'île Usedom qu'exista la ville célèbre de Vineda ou Winetha que les Da-

nois, deux-cents ans, après Jornandes, ont détruite et dont Helmolde parle ainsi:

— In cujus (Odore) Ostio fuit nobilissima civitas Vinneta, praestans celeberrimam stationem barbaris et Graecis qui sunt in circuitu Ibi cernitur Neptunus triplicis naturae. Tribus enim fretis alluitur illa insula. . . .

Une autre Ville, nommée Julin, aussi grande et peuplée que la première, existait encore au douzième siècle dans l'île de Wolin, c'est ce qu'atteste l'histoire de ces tems éloignés. La Wisla de Pologne n'a qu'une seule bouche: le Nogat, branche de la Wisla, séparée d'elle à quinze milles plus haut, forme une autre rivière qui entre dans le Frishhaff. Celui-ci reçoit en même tems la Passarge, le Pregle ainsi que plusieurs petites rivières, et forme un lac très étendu.

Une circonstance bien simple aura donné lieu aux dénominations par lesquelles Jornandes a distingués, dans la même période, la Vistule et la Viscla Slavonique; la voici. Dans la chaîne des Carpates, non loin de la ville de Teschen, il s'é-

lève un groupe de montagnes appelées Beskidy. Au Nord de ce groupe sortent à la fois trois sources, nommées en Slave malenka petite, biala blanche, czorn'a noire. Les filets d'eaux venant de ces trois sources, s'unissent à une très-petite distance, et donnent l'origine à la Wisla. Mais au midi de cette montagne Beskidy, prend sa source une rivière, nommée Olsa, Else, rivière qui passe près de Teschen. Les sources de la Wisla et de l'Olsa ne sont séparées que par un très-petit espace: et les rivières qui en descendent vers le Nord en ligne parallèle, paraissent même se toucher par leurs branches. On voit ces rivières et leurs sources, dont j'ai fait mention au chapitre XV, marquées parfaitement sur la carte Topographique du Duché de Teschen, faite par le géographe Impérial Seutter: la carte porte pour titre: — Nova et accurata geographica delineatio Ducatus Teschensis in Silesia superiore cum finitimorum Hungaricae et Poloniae regnorum etc. oper. et sumpt. Matthaei Seutteri. . . . La carte pro. 17 de l'Atlas de Pologne par Zannoni

Rizzi offre aussi avec précision les sources de l'Olsa et de la Wisla. Il est bien possible qu'au siècle de Jornandes la rivière à trois sources que je nomme tripige, *τριπηγη*, ait été appelée Wisla et l'autre à une seule source, monopige ait porté le nom diminutif slavonique Wiselka dont les latinistes auront fait Vistula. Ainsi l'on dit Morawa, et Morawka qui sont deux rivières différentes près l'une de l'autre. De même la Skawa et la Skawina. Il faut observer qu'il y a déjà treize siècles à peu près que Jornandes fit la première mention de la Viscla, séparément de la Vistula: et dans cet espace que de choses et de noms ont pu changer!

Cette Vistule en traversant différens pays et plusieurs peuples, recevait dans son passage d'autres rivières et prenait des noms d'après les idiomes des nations qu'elle parcourait. C'est pourquoi l'Oder moderne ou Odra en Slave, à laquelle est unie l'Olsa, fut appelé Gutalus, Vadius, Viadrus et Odora quoique ne faisant qu'une seule rivière qui du tems de Jornandes était probablement Vistula. Ces

observations rendent clair le sens de la phrase — *fluvius Vistula, Sarmaticis montibus ortus, trisulcus illabitur.*

Un peuple, nommé Vedioarii, dit Jornandes, habitait les rives de l'Océan par où débouchait la Vistula de cet historien. Tacite en parlant des Lygii, nomme un peuple Arii. . . . De ces Arii, mêlés avec des Venedi, l'Evêque de Ravenne ou plutôt ses copistes auront fait Vedioarii qui devaient être Venedoarii. Ce composé éclaircit la phrase de Jornandes, . . . *Ad littus Oceani ubi tribus faucibus fluente Vistulae ebibuntur, Vedioarii (Venedo-arii) ex diversis nationibus aggregati.*

La phrase *ex diversis . . . aggregati*, est parfaite: à l'occident de l'Oder non seulement les Arii, mais les Gotones, Penni ou Fenni de Tacite avaient leurs habitations. Tout cela prouve encore davantage que la Vistule de Jornandes est l'Oder moderne.

L'Olsa ou Else, venant du midi touche la rive droite de l'Oder. Une rivière nommée Welse qui sort d'un lac, se

joint à la rive gauche de cet Oder au-dessus de la ville de Stettin. L'Else et la Welse, appelées ainsi en Allemand, pouvaient bien chez les latinistes contribuer à faire donner à l'Oder le nom de Vistule. On ne s'étonne pas que trois noms Laba, Elbe, Albis ne désignent qu'une seule rivière.

A présent qu'on veuille jeter un coup d'oeil sur la carte de l'Europe, carte nro. 8 attachée à la belle édition de la Cosmographie de Claude Ptolomée, imprimée à Rome 1478; on verra sur cette carte, parfaitement gravée, les montagnes Carpates et le cours de la Vistule ptoloméenne. On ne pourra pas méconnaître ce cours et celui de l'Oder moderne; car ces deux fleuves ne forment que le même fleuve sous un différent nom.

On remarque avec un sorte d'étonnement que les anciens auteurs jusqu'à Jornandes parlent de la Scandinavie comme d'une île, tandis que ce pays forme une partie du continent. Pour lever ce doute, des hommes éclairés pensent que la Finlande aura été couverte par les eaux, et

que les mers Baltique et blanche ont été unies l'une à l'autre. Cette idée ne paraît pas admissible suivant les loix hydrostatiques. Pour que cette conjuncture eût lieu, il aurait fallu que le niveau de l'Océan septentrional ou plutôt celui du grand Océan, pour franchir les montagnes de la Finlande, eût été élevé à une hauteur énorme. Dans ce cas toute la Lithvanie, la Prusse, une partie de la Pologne, la Chersonèse Cimbrique etc. auraient été submergées; ce qui rendrait encore plus embarrassans les renseignemens géographiques des anciens.

Il est vrai qu'à l'égard de la Lithvanie, les géologues, par leur inspection du sol de ce pays, se sont convaincus qu'il fut autre fois sous les eaux. Si ce problème est admis, ce phénomène aura dû avoir lieu avant Hérodote. La Lithvanie existait dans les siècles les plus reculés, ce que prouve son idiome, essentiellement différent de tous les peuples qui entourent cette nation.

Mais c'est trop, pour mon objet qui n'a en vue qu'un seul peuple, de me trai-

ner plus longtems sur les traces des écrivains de l'antiquité. Leurs pas, dans les pays du Nord, étaient incertains: ils ont été effacés ou par le tems ou par la mobilité continuelle des habitans. Je vais me résumer et reprendre à l'égard des Nevridiens les renseignemens d'Hérodote et des auteurs latins.

CHAPITRE XXII.

RAPPROCHEMENT DE L'OPINION DES AUTEURS TOUCHANT LA NEVRIDE. FAUTES DES COPISTES RELATIVEMENT AU MOT NEVRIS. etc.

Hérodote, sans avoir de connoissances positives touchant l'étendue de ces pays qu'il désigne sous le nom de déserts des Nevridiens, pays arrosés par la Wisla, le Bug, et par la partie supérieure du Niémen, a cependant bien indiqué les limites méridionales de la Nevride. Il les trace depuis les monts Carpates jusqu'aux bords du Borysthènes. Mille ans après, Jornandes fait habiter ces pays par les Scaveni, et les Antes, depuis les sources de la Vistule par le sommet du Tyrès, également jusqu'au Danapre ou Borysthènes.

Hérodote a placé les Agathyrses dans la Transylvanie moderne: Jornandes y paraît mettre les Agatziri; c'est une petite

différence entre l'orthographe du nom grec latinisé.

Les copies de l'ouvrage inappréciable d'Herodote n'étaient pas nombreuses. Celles de la géographie très-concise de Pomponius Méla ont été plus répandues. Méla fait mention des Nevridiens; mais ce nom est différemment écrit dans plusieurs copies. Mr. Tschucke, estimable éditeur de cette géographie latine, a ramassé les variantes concernant la phrase — Tyra... surgit in Neuris. Dans quelques copies, au lieu de in Neuris on lit in Eunuris, in Euris. . .

Ce dernier mot paraît être pris du nom Eurus pour dénoter la plage Sud-orientale. On savait dans le tems de Jornandes qu'il y avait des Nortmans, peuples du Nord. On trouva dans Tacite un peuple Aestii. On prit ce mot dans le sens de orientalis. Les mots Eurus et orientalis ont été regardés comme synonymes; et c'en fut assez pour que des copistes missent — in Euris — à la place de — in Neuris: car se dernier mot ne repondait pas bien à celui orientalis.

Il paraît que l'Evêque de Ravenne, ayant une copie portant le mot in Euris, en a formé sa phrase — Item esti pacatum omnino genus.

Du mot corrompu Eunuri, Eunuridae, il était naturel de former une dénomination moins barbare, et dire Uvridae au lieu de Euridae, Neuridae. Le savant Eustathius, dans ses commentaires sur Denis, écrit *Νευριται*. . . L'expression de l'historien de Ravenne — peuple toujours tranquille — pacatum omnino genus, caractérise bien les Nevridiens de l'historien d'Halicarnasse. Ils fuyaient la guerre, ces Neuridiens et ne la faisaient pas à leurs voisins. Quoique Hérodote, Denis le Periégète, Valerius Flaccus dans le VI livre de son Argonauticon, Pomponius Méla, Pline, Jules Solin Ammien Marcellin ayent fait mention de ce peuple, on ne l'a jamais vu figurer dans des combats. Il était retiré si avant dans ses vastes forêts que Strabon a pris ces pays pour des déserts; et les itinéraires des Romains les désignent par la phrase caractéristique *Sarmatarum solitudi-*

nes. Ce ne fut que l'Évêque de Ravenne qui en donna quelques connaissances plus étendues.

Si l'on trouve le nom de Sarmates et de Slaves dans des guerres contre les Romains et contre les Empereurs de Constantinople, ce sont les peuples, qui habitaient entre le Danube et les Carpates; jamais ceux des bords de la Wisla, du Bug et du Niemen. Les habitans des pays que ces rivières traversent étaient même trop éloignés de la Grèce et de l'Italie pour en avoir connaissance. Étant séparés au Sud et à l'Ouest par les montagnes, par les fleuves et par la crainte, ces peuples ne portaient pas leurs vues plus loin. Sans commerce et sans villes, — paludes et sylvas pro civitatibus habent, ils aimaient ces lacs, ces rivières et leurs forêts, impénétrables à l'invasion. Ne connaissant point les appas du luxe, ils trouvaient dans les rivières, dans les plaines et dans les bois où ils vivaient libres, tout ce qui était nécessaire à leur existence.

Après les siècles d'Hérodote et d'Ammien Marcellin, on donna à ces peuples des noms imaginaires, comme on en donne à tous ceux qu'on ne connaît pas assez. On n'était pas même en état de connaître la Nevride; les habitans de l'Italie et de la Grèce n'ont jamais porté si loin leurs recherches, c'est ce que démontrent les Itinéraires des Romains, seules cartes géographiques, composées dans le troisième et le quatrième siècle.

D'ailleurs, ces peuples ont-ils été appelés Eunuri, Euri, Uvinidae, Nevridae, Scythes, Sarmates, Antes, Slavs ou autrement? il ne s'agit pas ici des noms qui ont été mal écrits, mal appliqués, changés, ou effacés, mais il s'agit de savoir positivement: y a-t-il existé, ou non, dans ces pays un peuple aborigène?

On ne peut répondre négativement à cette question: ce serait nier un fait, attesté par des écrivains célèbres qui parlent de la Nevride.

Hérodote qui, dans ses voyages mémorables s'était approché de ce pays, ache-

va son ouvrage vers l'an 450 avant l'ère Chrétienne. Pline et Ammien Marcellin en parlent après cette époque. L'évêque de Ravenne, vers l'an 550 dit qu'il y avait de son tems sur les bords de Viscla un peuple nombreux; *Natio populosa*. Voici donc onze-cents ans bien attestés de l'existence d'une nation dont le nombre ne fut jamais affaibli par des causes violentes, comme la guerre où les émigrations. Mais on n'a pas d'annales historiques de cette nation Quels fastes, quelles Chroniques peut-on demander à un peuple qui vit dans l'état de Nature? *Pacatum omnino genus*, telle est l'histoire du peuple qui demeurait sur les bords de la Wisla et des cinquante rivières qui en forment les bras.

Jadis c'était la mode de trouver, comme dans l'Enéide, l'origine d'une nation dans des voyages plus ou moins merveilleux qu'on lui faisait faire et dans des établissemens presque mythologiques. Cette mode règne également dans l'histoire que plusieurs auteurs étrangers et nationaux ont écrite sur l'origine de la Pologne.

On raconte qu'autrefois les bords de la Vistule (Wisla) étaient habités par les Goths et les Vandales; mais que ces peuples avaient abandonné ces bords pour aller conquérir des provinces Romains. On a oute qu'à la suite de cette émigration, les Slaves des bords de l'Ister, d'après les uns, et d'après les autres, les Laxiens de la Colchide vinrent occuper ces pays abandonnés.

C'est sur ces deux événemens qu'on a fondé l'origine de la Nation polonaise. Quelque spécieuse que soit cette histoire, elle est tout à fait controuvée. Le dernier ouvrage que je connaisse qui rende vraisemblable cette émigration, est celui qui porte le titre. . . Tableau des Révolutions de l'Europe, depuis le bouleversement de l'Empire Romain en occident, jusqu'à nos jours, par Mr Koch membre du Tribunat et de la légion d'honneur, correspondant de l'Institut. Paris. Schoell 1807, III Tomes. . . .

Cet estimable auteur, en parlant des conquêtes des Goths, indique leurs demeures primitives en ces termes:

„Les Goths, le plus puissant des peuples destructeurs de l'Empire, commencèrent à s'illustrer dans le troisième siècle, et depuis le règne de Caracalla. (Spartianus ch. 10) Ils demeuraient alors au-delà du Danube, entre la Vistule, le Dniester, le Borysthènes et le Tanaïs. . . . Tabl. des Revol. T. 1, p. 6. Dans une note qui accompagne ce passage, Mr Koch ajoute:

„Les Guttones de Pline, les Gothones ou Gotones de Tacite, les Gythones de Ptolomée que ces auteurs placent dans la partie septentrionale de l'ancienne Germanie, sur la Vistule, sont indubitablement une seule et même nation avec les Goths, et ne doivent pas être confondus avec les Gètes, peuple de l'ancienne Dacie. . . Tom. I. p. 6.

Presque toutes ces assertions de l'estimable auteur sont contraires à celles des écrivains dont il fait mention. Spartianus, cité par Mr Koch, dit positivement que les Goths et les Gètes étaient le même peuple. . . . „Cum, Caracalla, Germanici et Parthici, et Arabici et Alema-

„nici nomen adscriberet, Helvidius Pertinax, filius Pertinacis dicitur joco dixisse: „Adde, si placet, etiam Geticus Maximus, „quod Getam occideret fratrem, et Gothi „Getae dicebantur. Spartian. ch. 10.

Jornandes confirme l'identité des Goths et des Gètes . . . quos Getas superiori loco Gothos esse probavimus. . . .

Les Guttones de Pline, les Gothini et les Gothones de Tacite, n'ont jamais été placés par ces auteurs sur les bords de la Vistule Polonaise. Après ce dernier, il est inutile de citer le premier, relativement à ces peuples. Tacite a dit:

„Trans Lygios, Gothones regnantur. . . Protinus deinde ab Oceano Rugii. . . Il est donc évident que c'était entre les Lygii et les Rugii que les Gothones avaient leurs demeures. Et ces trois peuples avaient encore vers l'Orient les Vénèdes et les Penni ou Fenni de Tacite que l'historien Romain ne porte cependant pas jusqu'à la Vistule.

Les Gothini dont le nom approche de celui de Gothi, habitaient la crête des montagnes Carpates. . . „Gothini et fer-

„rum effodiunt: omnesque hi populi (Mar-
„signi, Gothini, Osi, Buri) pauca cam-
pestrum, caeterum saltus et vertices mon-
tium, jugumque insederunt.

Tacite, Spartianus, écrivains latins,
ont été suivis par les auteurs Grecs. Zo-
sim qui a vécu dans la première partie
du cinquième siècle dit au sujet des Goths.

— „Les Borani, les Gothi, les Carpi et
les Vrugundi, ces peuples habitent auprès
de l'Ister.

„Βορανοὶ δὲ καὶ Γόθοι καὶ Κάρποι καὶ Οὐ-
βρυγῦνδοι, γένη δὲ ταῦτα περὶ τοῦ Ἰστροῦ οἰκῶν-
τα. Zosim I. c. 31.

Procope de Césarée a dit la même
chose . . les anciennes demeures des Goths
sont sur les bords de l'Ister. . .

Mais l'Évêque de Ravenne décide le
mieux cette question, lorsqu'il dit que
c'étaient les Scavéni qui habitaient entre
la côte septentrionale des Carpates et la
Viscla.

Ainsi l'assertion de Mr Koch à l'égard
des Goths et de leurs demeures sur les
bords de la Vistule Polonaise se trouve

réfutée: celle qui concerne les Vandales
n'est pas plus juste; la voici:

„Les Vandales demeuraient originai-
remont, à ce qu'il paraît, dans la partie
de la Germanie septentrionale qui s'étend
entre l'Elbe et la Vistule. — Tab. des Rev.
T. I. p. 4.

Dans ce passage, Mr Koch qui fait
une légère mention de la Vistule, n'expo-
se pas clairement sa pensée à l'égard des
possessions des Vandales sur ces bords: au
contraire il met la note suivante:

— Pline et Tacite ne parlent, dit-il,
que confusement des Vandales. Mr. Man-
nert, dans sa Géographie de l'ancienne Ger-
manie, croit pouvoir les placer dans la
Lusace. —

L'opinion de Mannert s'explique mieux
par les renseignements que, dans son hi-
stoire de Rome, Dion Cassius a laissés
sur la situation de l'ancien Albis; il dit:

— „Drusus ad Albim usque
perrexit, qui ex Vandalicis montibus
profluens in Oceanum septentrionalem . .
affluit., — Edit. Reimari Vol. II. p. 710.

Vers la trentième année de l'ère chrétienne Velleius Paterculus fit connaître par son histoire ce fleuve. . Ad flumen Albis qui Semnonum Hermundurorumque fines perfluit

Dans la centième année de la même ère Tacite écrivit. — In Hermunduris Albis oritur.

Vient après la Carte Peutingerienne dont l'éditeur Mr François de Scheyb rapporte l'existence entre les années 568 et 596 de l'ère Chrétienne, et les autres à l'an 211. Ces deux époques sont possibles; car les Romains, depuis Jules César s'étaient donné la peine de mesurer leur Empire, de dresser, de copier et de recopier leurs itinéraires militaires. Ainsi la table de Peutinger est toujours très-ancienne.

Si l'on jette un coup-d'oeil sur la section III de ce monument de l'antiquité, on y voit sur la colonne, marquée de la lettre C le nom de Marcomanni et de Vanduli. Ces deux peuples y sont placés en ligne parallèle l'un vis-à-vis de l'autre, mais de manière que les Vanduli ont leur

direction vers le sud-ouest, et les Marcomanni leur tournent le dos vers le nord. Après, suivent les Quadi et les Jutugi, le Noricum. Cette situation des Marcomanni et des Vanduli prouve que l'Albis est bien indiqué par Strabon, Paterculus, Tacite et Dion Cassius. La carte Peutingerienne fait aussi voir que les Vanduli sont très-éloignés de la Vistule; ils en sont séparés par les Marcomanni qui n'ont jamais été près de cette rivière.

Procopé de Césarée qui acheva son ouvrage vers l'an 560, fixe déjà les Vandales, les Goths et les autres sur les bords de l'Ister. L'Evêque de Ravenne dit plus clairement. . — Vandali et Alani . . . permissu Principum Romanorum utraque Pannonia resedere, nec ibi sibi ob metum Gothorum arbitantes tutum fore . . . ad Gallias transiere.

A ce témoignage de Jornandes il faut ajouter celui de Vopiscus, il dit:

Tandem Alani et victi a Gothis Vandali, a Constantino Magno in Pannoniam recepti. Ces époques chronologiques prouvent évidemment qu'avant et après l'époque où Mr Koch place la marche des

Goths et des Vandales pour conquérir l'Empire d'Occident, ces peuples n'étaient pas sur les bords de la Vistule Polonaise.

Aprésent, il s'agit de montrer l'erreur de ceux qui font venir différentes colonies des bords de l'Ister, pour les fixer sur les bords de la Vistule.

CHAPITRE XXIII.

REFUTATION DE L'HISTOIRE DE NESTOR A LEGARD DES LACHI ET DES COLONIES SLAVINIQUES. POLONAIS, NATION AUTOCHTONE. LA TRANQUILLITE DE LA NEVRIDE LA REND PEU CONNUE DES ANCIENS. LES CONQUETES D'ERMANARIC ET D'ATTILLA NE SE SONT PAS ETENDUES JUSQU'AUX BORDS, DE LA VISTULE. MOEURS DES NEVRIDIENS.

Un Annaliste Russe, mort en 1116, respectable par son état et par son ouvrage, Nestor, paraît être le premier qui inventa l'histoire de l'arrivée des Slaves qu'il nomme Lahi ou Liachi sur les bords de la Vistule. Il raconte ce fait de la manière suivante:

Après la destruction de la tour de Babel et la séparation des langues, les fils de Sem occupèrent les terres situées à l'Orient, ceux de Cham celles du midi, les

filz de Japhet celles de l'Occident et du Nord. —

Cette histoire, puisée par Nestor dans des sources révérees, ne fait point partie de la discussion. Nestor continue sa narration.

„Entre soixante - douze langues était aussi la langue Slave des enfants de Japhet, appelés Norici. Ce sont les Slaves, Slovènie.

„Après un nombre de siècles, vremenech, les Slaves se sont établis sur les bords du Danube où sont les pays de Hongrie et de Bolgarie, (Ugorskaia zemlia i Bolgarskaia.)

„De ces Slaves sont sortis pour se répandre sur la terre les peuples qui ont pris le nom des pays où ils se sont fixés. Ceux qui s'établirent sur les bords de Morava, se sont appelés Moraves, d'autres s'appellent Bohémiens Tchechy; Serviens Serby; Horvates blancs, Horvati bielii, et Charutanes. —

„Les Voloches, Volochi, ayant envahi es pays des Slaves du Danube, s'établirent chez eux, et leur firent beaucoup de mal. Ces Slaves passèrent sur les bords

de la Vistule où ils se fixèrent et prirent le nom de Liahi. C'est de ces Liahi que se sont nommés les Poliens-Liahi, (Poliane Lachové) les autres Luticiens Lutici, les autres Masoviens, et les autres Pomaraniens., —

Dans le chapitre suivant de son ouvrage, Nestor fait passer les colonies Slaviniques des bords du Danube et de la Vistule, sur ceux du Borysthènes, du Pripiat, de la Duina et plus loin; ce qu'on peut voir à la page 5 et 6 de son histoire, parfaitement imprimée à St. Petersbourg 1767; portant le titre Chronique de Nestor, Letopice Nestorova.

Les commentateurs de cet estimable Chronologiste se tourmentent pour deviner, quel est ce peuple qu'il nomme Volochi, qui a forcé les Slaves de laisser leurs demeures? Personne ne peut l'expliquer; on croit que ce sont les Romains!

L'époque de l'abandon de ces pays par les Slaves, n'est point indiquée dans la Chronique de Nestor; elle doit être bien ancienne. cette époque, puisque Procope de Césarée, en 562, a écrit que de son

tems les Slaves et les Antes possédaient les bords du Danube, et faisaient des excursions en Illyrie, en Thrace, jusqu'aux environs d'Adrianople et de Bizance. L'Histoire de la guerre des Goths écrite par cet auteur dans le troisieme livre et dans le 38me chapitre atteste les exploits et donne des détails très - circonstanciés sur les Slaves du Danube.

L'empereur Maurice qui vécut jusqu'en 602, parle non seulement, dans son *Stratégétikon*, des Slaves et des Antes habitant les mêmes bords du Danube, mais il y donne des conseils et des règles sur la manière dont on devait attaquer ces peuples dans leurs établissemens riverains. L'Evêque de Ravenne cinquante ans auparavant, c'est à dire vers l'an 552, dit que les bords de la Vistule étaient déjà occupés par un peuple nombreux.

Ainsi donc les prétendus agresseurs, nommés *Volochi* sont imaginaires, et les peuples Slaviniques n'ont jamais abandonné les bords du Danube; ce qui est attesté par des auteurs irréprochables et contemporains. Au contraire on voit depuis les

tems les plus réculés que les pays qu'on appelle actuellement la Hongrie, la Croatie, l'Illyrie, la Dalmatie et la plupart des contrées riveraines du Danube, ont été continuellement possédées par des peuples Slaviniques dans un nombre plus grand proportionnellement à l'étendue des terres, que celui des polonais qui occupent les bords de la Vistule.

Il est absurde de soutenir qu'une peuplade des Norici ait fourni une nation immense pour peupler la Moravie, la Bohême, la Poméranie, [toute la] Pologne, enfin jusqu'au-delà du Borysthène et de la Duina. Les historiens qui ont écrit les annales de ces nations, et se répètent l'un l'autre voudraient donc faire croire que les peuples se multiplient comme des asperges et des champignons!

On doit même s'étonner de voir ces écrivains, avoir l'idée singulière qu'un pays vaste, fertile, heureux par sa situation et connu du tems d'Hérodote, a pû rester sans habitans, tandis que les pays environnans étaient suffisamment peuplés? Cette erreur a eu pour origine plusieurs

causes, il faut en indiquer les plus remarquables.

La tranquillité du peuple de la Nevrude, peuple renfermé dans leurs limites qu'ils ne cherchèrent jamais à passer, rendait leur existence inconnue. C'est pour quoi Strabon était aussi dans le doute si ces pays étaient habités de son tems, ou si le froid et d'autres causes les rendaient inhabitables.

Avant que des bourgs et des villes fussent élevés sur la superficie de la Pologne, elle était couverte de bois et de forêts immenses. Les clairières qui, à certaine distance, en coupaient la continuation et n'étaient connues que des habitans, au lieu de rendre ces forêts pénétrables à des étrangers, augmentaient encore davantage l'embarras de ceux qui les voulaient parcourir.

De plus, il faut observer: la Nature s'était plu en quelque sorte à protéger ces pays contre les hordes qui venaient de l'Asie et portèrent pendant plusieurs siècles la désolation sur les bords du Danube. La région comprise entre les parallèles du

cinquantième et du cinquante-unième degré de latitude, région qui s'étend depuis les frontières de la Silésie jusqu'aux bords du Borysthènes, est hérissée d'épaisses forêts. Quoique ces forêts soient en grande partie, maintenant défrichées et détruites, quoique des villages et des villes considérables y soient bâtis, et que la population ait beaucoup augmenté, elles couvrent cependant encore la partie septentrionale des Palatinats de Cracovie, de Sandomirie, de Lublin, et presque tous les Palatinats de Volhinie et de Kiyovie, situés sous les parallèles indiqués. Ces contrées, les quelles ainsi que toute la Pologne, étaient coupées en divers sens par des fleuves, des rivières, des lacs, des marais, des ruisseaux et des étangs nombreux, offraient à des familles qui se touchaient l'une l'autre, des abris assurés contre l'invasion et des ressources inépuisables pour vivre frugalement, comme il convenait à un peuple pasteur.

Mais un ennemi, formant un corps considérable et qui aurait été tenté de conquérir ces pays, aurait péri nécessairement au milieu de leurs solitudes. Pen-

dant sa marche il n'y aurait pas même trouvé les vivres suffisantes pour un seul jour, et il aurait été arrêté presque à chaque pas soit par les fleuves et les marais soit par l'épaisseur des forêts où aucun chemin n'existait, car les chemins n'étaient pas nécessaires dans un pays où il n'y avait ni villes, ni foires, ni commerce. Les sentiers faits par les bestiaux ou par les coureurs à cheval, servaient de communication entre les familles, séjournant sur les bords des étangs, des ruisseaux, des rivières et dans les clairières qu'elles étaient prêtes à abandonner sitôt qu'un danger imminent les menaçait.

Quand on entre dans un pays qui ne forme qu'une plaine, qui est dénué de montagnes et hérissé de forêts continues, on s'y perd faute d'un point élevé pour s'orienter; les courants des ruisseaux ne servent à un étranger qu'à l'égarer. D'ailleurs, les hordes qui, sans boussole et sans cartes géographiques, venaient de l'Asie; suivaient toujours le cours du soleil; elles tournaient vers le midi, rarement vers l'Occident, et jamais vers le Nord. C'est pourquoi toutes les hordes

cotoyèrent la mer noire, et après avoir passé le Borysthènes, elle se rendaient vers le midi pour chercher les riches pays dont les habitans corrompus par le luxe ne leur opposaient qu'une faible résistance.

Les conquêtes d'Ermanaric et celles du fameux Attila, malgré ce qu'en a dit Jornandes, ne se sont jamais étendues jusqu'aux bords de la Vistule, du Bug et du Pripets. Là, ces farouches conquérants auraient trouvé un peuple ancien, jaloux de sa liberté.

Cent mille barbares ne seraient pas suffisants pour occuper toute la Nevride depuis le Borysthènes jusqu'aux sources de la Vistule, encore moins jusqu'aux bords de la mer Baltique. Mais cent mille barbares, ne pouvant vivre de noix, de poires, de pommes sauvages, la seule subsistance que laisserait en se retirant un peuple pasteur; ces barbares, dis-je, seraient détruits par la faim et la fatigue au bout de la cinquième journée; si les habitans jugeraient à propos de se retirer comme autrefois, lors de l'invasion de Darius.

Pendant cinq-à six jours, on ne ferait au plus que trente milles dans un pays qui offre sans cesse de nouveaux obstacles à franchir. Une distance de trente milles ne fait qu'une très modique portion de la Pologne, telle qu'était autrefois la Nevride. Voilà donc les principales causes qui rendaient inattaquables ces pays où les habitans vivaient dans l'état de Nature, état heureux que le sensible Jean Jacques Rousseau conseilla avec ardeur à ses contemporains de reprendre. „O vous, disait-il, qui ne reconnaissez „pour votre espèce d'autre destination que „d'achever en paix cette courte vie, . . . „reprenez, puisqu'il dépend de vous, votre antique et première innocence; allez „dans les bois perdre la vue et la mémoire des crimes de vos contemporains, et „ne craignez point d'avilir votre espèce „en renonçant à ses lumières, pour renoncer à ses vices., —

C'était précisément ainsi que les anciens habitans des bords de la Vistule, du Bug, du Niémen vivaient au milieu de leurs solitudes. Il n'avaient rien à oublier; ils ne savaient presque rien. „Plus in il-

lis proficit vitiorum ignoratio, dit Justin en parlant des Scythes, et cet auteur peint ici en même tems les moeurs des Nevriens, car Hérodote a dit. — Les Nevriens observent les mêmes usages que les Scythes.,

Justin ajoute — „Chez eux la justice est gravée dans le coeur, sans être ordonnée par les loix. *Justitia gentis ingeniiis culta, non legibus. . .* Ils vivent de lait et de miel. La sévérité de leurs moeurs a créé la justice, ils ne savent ce que c'est que convoiter le bien d'autrui. Rien ne serait plus à souhaiter qu'une telle sagesse et un pareil désintéressement dans tous les hommes. On ne verrait pas ces guerres innombrables qui se perpétuent dans tous les pays depuis tant de siècles. Justin lib. II. c. I.

Dans les tems où la Pologne était tout-à-fait inconnue au reste de l'Europe, dans les tems, dis-je, que les historiens de cette nation appellent très-justement les siècles d'or sous le règne de Lech, ces Polonais vivaient de la manière que Justin a dépeinte. La preuve en est que jamais

aucun de leurs voisins ne leur a reproché ni violence ni agression. Les Polonais demeurèrent dans cet état jusqu'au milieu du dixième siècle. Ce fut à cette époque déplorable que leur tranquillité fut ruinée par leurs voisins qui voulurent les rendre tributaires. La nation se défendit; elle sortit victorieuse de cette lutte; mais le malheur commença qui ne cessa d'accabler pendant huit-cens ans l'infortunée Pologne dont l'histoire peut être tracée dans ces deux lignes.

Quot frutices sylvae quot flavas Tybris
arenas,

Mollia quot Martis gramina campus
habet,

Tot mala pertulimus.

Ovid.

CHAPITRE XXIV.

NOM DE LA NEVRIDE ET DE LA POLOGNE D'APRES HERODOTE, STRABON, POMPONIUS MELA, JORNANDES, L'ANONYME DE RAVENNE, ET ALFRED LE GRAND. IDEES SUR LE GOUVERNEMENT DE LA NEVRIDE ET SUR L'ADMINISTRATION PRIMITIVE DE LA POLOGNE.

Elle a donc existé sur le sol qu'on appelle encore aujourd'hui la Pologne, cette portion de la grande famille des Européens, portion qui, dans la haute antiquité, porta le nom de peuple de la Nevride. Mais ce nom et celui de la Pologne n'étaient pas exactement distingués de ceux des Scythes, des Sauromates et des Slaves. Cette circonstance ne doit pas étonner. Les auteurs, sans jamais voir les peuples de Nevride et leurs pays, répétaient leur Nom d'après ceux qui en étaient plus près, mais qui, parlant des idiomes différents, donnaient à leurs voi-

sins des noms divers. Ces noms variaient donc d'après la diversité des langues. Un exemple très-simple prouve cette vérité.

Je suppose que dans le onzième siècle où vivait Nestor, on lui ait demandé le nom des habitans sur les bords de la Vistule. Il les aurait appelés, comme l'on voit dans son histoire les Liachi. Si l'on adressait une telle demande aux Hongrois, ils les eussent nommés les Lengelek: car ils appellent ainsi les polonais. Voilà donc les mêmes Polonais qui sont les Lachi à l'Orient et au midi les Lengelek. Mais à l'Occident et dans la même époque on les nommait en Allemand *die Polen*, ce que l'on voit dans le 5370 vers du chant de *Nibelungen*.

Si l'on voulait savoir le vrai nom de ce peuple de la bouche d'un polonais, il dirait que ce sont les Polacy qui habitent les bords de la Vistule. Supposons que ces quatre noms, dans des écrits séparés fussent tombés sous la plume d'un Athénien qui ne savait que sa propre langue et connaissait peu Géographie de ces contrées éloignées, il serait sans doute persuadé que dans la région Hyperboréenne,

il y a eu trois grandes nations les Liachi, les Lengelek, les Polaki et une quatrième, nommées les Poléni; il pourrait donc à son tour les appeler το σλαβον εθνος, comme on nommait les Slaves du tems de Procope. C'est ce qui sera arrivé aux historiens et aux voyageurs de l'Antiquité.

Quand Hérodote demanda aux Olbiopolites le nom du pays, voisin des Scythes et des Agathyrses; on lui dit, ce pays est la Nevris. Quatre-cent soixante ans plus tard, le Cappadocien Strabon, n'en pouvait pas savoir autant. Les guerres de Mithridate contre les peuples du Palus-Maeotis et les changements arrivés parmi les habitans des bords septentrionaux du Pont-Euxin et de l'Ister au commencement de l'ère chrétienne, avaient rendu impossibles des renseignements plus exacts.

Strabon fut suivi par Mela. A l'époque de celui-ci, deux rois des Marcomans qui s'étaient dépossédés, l'un l'autre et furent chassés par un troisième, obtinrent de Tibère pour eux et pour leurs suites un asyle en Italie. Ce fut alors que Pomponius Mela reçut de ces réfugiés

quelques renseignemens géographiques sur les pays dont ils étaient voisins. Ce géographe appela de nom de Sarmatie la vaste étendue de terres depuis les Marcomans jusqu'au Tanais et aux monts Riphéens. Tacite n'en pouvait pas savoir davantage, il se contenta de dire — Germania omnis a Sarmatia Dacisque . . .

Mais quatre-cent-cinquante ans après Tacite, Jornandes appelle déjà Scavéni ou si l'on veut Sclavini les habitants des bords de la Vistule. Si l'illustre prélat eut pu savoir qu'une rivière appelée Nida, passant entre les Palatinat de Sandomirie et de Cracovie se jette par la rive gauche dans la Vistule; qu'une autre appelée Nyr prend ses sources à douze mille de Varsovie et s'unit avec la Warta à l'Oder; qu'une troisième, nommée Narvie ou Nareve sortant du Palatinat de Podlachie tombe dans la Vistule; qu'une quatrième le Nurets se joint au Bug, qu'une cinquième enfin la Néris, connue sous le nom de Villia ainsi que les quatre autres traversent la vaste étendue, nommée la Sarmatie; cet illustre historien aurait décidé la question entre le nom, Vinidarum et

celui de Nevridarum. Ce dernier nom est plus convenable au pays qui est arrosé par les rivières dont la dénomination a une sorte d'analogie.

Le roi Alfred le Grand, auteur du neuvième siècle fait mention de ce pays sous deux noms distinctifs. Il en appelle, dans son idiome Anglo-Saxon une partie Visleland, pays de Vistule et l'autre Sermende.

— And be eastan Maroaro lande is Visleland. And be eastan vaem sind Datia, va ve iu vaeron Gottan. Be northan eastan Maroara syndon Dalamensan: and he eastan Dalamansam sindon Horithi: And re northan Dalamensam sindon Surpe. And be vestan him sindon Sisele. Be northan

A l'est de la Moravie est le pays de Vistule: plus loin à l'Est est la Dacie, quoiqu'auparavant elle appartint aux Goths. Au nord-est de la Moravie sont les Dalamensans. A l'est des Dalamensans sont Horithi. Au nord de Dalamensans sont les Serbe. A l'ouest de ceux-ci sont les Sisele. Au

Horithi is Maegthaland. And be northan Maegthaland is Seremende oth tha beorgas Riffin.

nord des Horithi est le Maegthaland. Au Nord du Maegthaland est la Seremende jusqu'aux monts Rifféens.

Hormesta Regis Alfredi ed. Barrington.
Lond. 1773. p. 20. ver. 21.

Plusieurs auteurs savants ont donné des commentaires sur ce passage. Ils n'ont pas remarqué le mot Horithi qui est Slavinique et dérivatif de Hora, gora. Les Horitsi veulent dire montagnards. On voudra bien se rappeler l'analogie de Naharvali, Mogilones, et de Gorlitsa ou Gōrlitz, dans le pays de Luzici.

La Seremende paraît être tirée du mot Saramande, Dieu des moissons chez les anciens Slaves. On appelle Chrétiens les peuples de la sainte Religion de JESUS Christ. Les Polonais n'appartenaient pas encore à Eglise Chrétienne. Le roi Alfred les appella donc les Seremendes d'après le dieu slavinique.

On traduit communément Maegthaland par le Pays des femmes, terra

foeminarum. Cette version ne paraît pas exacte. Quoique les femmes soient courageuses dans ces contrées, les hommes sont encore plus braves. Le son de Maegtha répond presque à celui de Médza, terme Slavino-polonais qui signifie limite ou terre intermédiaire entre deux autres. Le Maegthaland semble répondre au mot pariétal ou mitoyen.

L'anonyme de Ravenne dont l'âge se rapporte au milieu du huitième siècle, le premier auteur qui indiqua le mieux le cours de la Vistule, est aussi le seul qui paraisse voir, comme à travers des nuages, le nom de Polonais, lorsqu'il dit — „Item patria Campi, campanidon, — mot latin analogue à celui de Pole champ.

Cet auteur ne spécifie pas exactement la situation du pays de Campi. Aucune carte géographique n'existait alors. Aujourd'hui pourra-t-on, sans avoir sous les yeux un Atlas, indiquer avec exactitude les limites de la Courlande, de la Lithvanie, de l'Ukraine, et de la Pologne même? Dans les siècles de Jornandes, d'Eginhard, et d'Alfred part de dessiner et de graver les cartes n'avait pas com-

mencé. L'ombre paraissait, dans ces tems-là couvrir les pays depuis l'Elbe jusqu'à l'Océan oriental, ainsi que toute l'Asie et l'Afrique excepté les rives de la méditerranée. Ce n'est que d'après les connaissances postérieures, que l'on a pu se former quelques idées des siècles dont le souvenir est si incertain.

Le nom de Pologne et ses limites ne devinrent connus que dans le dixième siècle lors de l'introduction de la Religion chrétienne.

Me sera-t-il permis d'avancer ici quelques idées sur le gouvernement de la Nevride et sur la forme de l'Administration primitive de la Pologne? J'oserai l'essayer.

D'abord à l'égard de la Nevride je la vois, d'après Hérodote, représentée par son chef dans le conseil qui délibérait sur la guerre de Darius.

Soixante et quatre ans n'étaient pas encore passés depuis cette guerre jusqu'à l'époque où le Voyageur d'Halicarnasse s'était rendu presque sur le lieu de cette scène mémorable. On ne peut pas refuser sa croyance à ce qu'il en a dit. La

Nevride avait donc son chef qui la gouvernait lors de l'invasion des Perses.

Mais dans la suite je vois regner sur ce pays un silence de près de seize siècles sans interruption tandis qu'à l'Orient, au Midi et à l'Occident des guerres horribles affligent l'Europe et l'humanité. Dans cet espace de tems je vois les Nevridiens, couverts à l'Est et au Sud par leurs forêts et la chaîne des Carpates, observer la paix la plus stricte d'un côté avec les Lithvaniens, et de l'autre avec ces Germains qui, habitant un sol plus beau, savaient défendre leur liberté contre les légions de César, d'Octavien, de Tibère et de leurs farouches successeurs.

Retirés dans leurs foyers, jouissant des bienfaits de la paix, les Nevridiens ne pensaient jamais à faire des conquêtes. . . . — „Fines imperii, dit Justin, „magis tueri, quam proferre mos erat: „intra suam cuique patriam regna finiebantur.

Je vois ces Nevridiens partager leurs vastes pays en grands districts aux quels on donna plus tard le nom de Palatinats

que la Pologne offre encore aujourd'hui. Ces noms et cette division politique du pays se perdent dans la nuit des siècles les plus reculés. Les Palatinats ont cela de remarquable que chacun d'eux est traversé par une ou deux rivières navigables et renferme des forêts suffisantes pour le besoin des habitans.

Je vois ce peuple élire ses chefs qu'il investit du pouvoir suprême, mais limité, et qu'il environne du respect général, en se soumettant à leur gouvernement. Les chefs s'entourent du conseil des sénateurs, appelés *Woiewodowie*, Palatins, qui représentent les peuples de chaque Palatinat et servent d'intermédiaires entre le chef et la nation.

Les annales ont conservé une tradition reconnue que ces Palatins, après la mort des Chefs exercèrent à deux époques différentes le pouvoir suprême: mais leur gouvernement étant injuste et intolérable, la nation leur ôta ce pouvoir et élut de nouveaux princes. Toute la nation, dans les Diètes veillait à sa liberté et à la sûreté du pays; — *Bellatrix*, *libera*, *indomita* — tel est le témoignage du Pompo-

nins Méla; et Procope, en parlant des Slaves, ajoute, — „Ils délibèrent en commun sur ce qui concerne leurs intérêts, „c'est pourquoi les chances heureuses ou „malheureuses sont communes à tous. . . .
Guer. Goth. liv. IV. ch. 14.

Outre les Sénateurs, chaque District avait ses officiers civils et militaires. Les officiers civils veillaient à la tranquillité des familles, à l'hospitalité, à la justice: les officiers militaires, appelés communément *Choronzy* Porte-enseigne, *vexillifer*, commandaient la jeunesse destinée à la défense commune. Ces emplois subsistèrent jusqu'au changement politique de la Pologne.

L'époque de la création de ces officiers militaires se perd aussi dans la nuit des temps passés; elle remonte sans doute jusqu'aux siècles des *Nevidiens*. Une triste expérience et le besoin qui s'en fit sentir lors de l'invasion de *Darius*, indiqua à ces peuples une telle institution. A cette époque les *Nevidiens* avaient résolu de se défendre mais la ruse des *Scythes* dont parle *Hérodote* et l'apparition

subite de l'ennemi les empêcha d'en déployer les moyens.

Dans les siècles postérieurs à cette guerre il y eut une terrible irruption, faite chez les Scythes des bouches de l'Ister par Philippe, roi de Macédoine. Cette irruption fut accompagnée de la barbarie la plus atroce. Le farouche monarque, après avoir horriblement pillé et maltraité les parents, leur arracha vingt mille enfants des deux sexes pour en peupler les provinces de Macédoine. Cet acte barbare se passe loin des Nevridiens; mais ils savaient ce que pourraient des rois comme Darius et Philippe. Tout conseillait donc à ce peuple tranquille de veiller à sa défense par des institutions qui se sont conservées jusqu'à nos jours en Pologne. Mais la Nevride n'en abusa jamais. L'historien grec, Zosim, raconte une expédition épouvantable, faite sous le règne de Claude II entre 268 et 270 par les Scythes les Goths et les Hérules unis ensemble :

— „Le reste des Scythes, dit Zosim, devenus fiers par leurs heureux exploits, s'étant liés avec les Hérules, les Peucins et les Goths, rassemblèrent aux embouchu-

res de Tyrès six mille vaisseaux; sur lesquels ayant embarqué trois cent cinquante mille hommes, ils se rendirent par le Pont Euxin et firent une descente dans les environs de Tomi., —

Zosim décrit les circonstances ultérieures et la fin de cette entreprise des hordes associées, mais on ne voit entr'elles ni les Nevridiens ni les Slaves. Elle fut exécutée par les peuples des bords de la mer noire, peuple de la petite Scythie qui était distincte de la Nevride.

Dans les troisième, quatrième et cinquième siècles, pendant lesquels tous les pays riverains du Pont-Euxin, de l'Ister ainsi que la Grèce et l'Italie ont été horriblement devastés, mis à feu et à sang, de nombreuses victimes de cette fureur se seront sans doute réfugiées chez les Nevridiens, non pour y former une nation, comme le prétendent les Annalistes, mais pour augmenter le peuple aborigène et hospitalier. Les contrées de la Vistule, du Bug, du Niémen étaient vastes; des familles, échappées à la fureur des hordes barbares, auront trouvé chez les Nevridiens paisibles un asyle et de la consola-

tion dans leurs malheurs. Jusqu'à présent on voit en Pologne beaucoup de familles, ayant dans leurs noms quelques restes analogues à des nom Grecs, Latins et Goths.

L'apparition des Huns fut la plus affligeante pour l'humanité. Cette horde Asiatique ne s'approcha pas, comme je l'ai déjà remarqué, des bords de la Vistule et des autres rivières de la Nevride. Attila ne paraît pas même avoir subjugué les Antes et les Slaves, fixés sur les bords du Danube. Jornandes en fournit la preuve dans la narration de cette scène horrible qui se passa après la mort de ce conquérant fameux. L'évêque de Ravenne fait l'énumération des peuples qui, sur les bords de Nétrad dans la Hongrie moderne, s'égorgeaient mutuellement pour servir la fureur des fils d'Attila qui se disputèrent les débris de ses conquêtes.

— „On a vu les Goths, dit l'historien, se servir du glaive dans leur fureur, le Gépide rompre les Flèches dans le corps des siens: on a vu combattre le Sueve à pied, le Hun avec sa lance

„l'Alain, avec une arme pesante, le Hérul, le avec son arme légère. . . De Orig. Got. cap. 50.

Voilà donc ces peuples qui composèrent l'empire d'Attila, mort en 445.

Le Prélat de Ravenne fait la description des chemins qu'avaient pris, après le carnage, ces peuples, pour retourner dans leurs pays. On n'en voit aucun aller sur les bords de la Vistule, connue de cet historien, pour entrer dans la Nevride. Ce pays n'était donc pas au nombre des conquêtes des Huns. Ses forêts et ses bois servaient alors d'asyle à la liberté, à la paix et à l'humanité dont les autels étaient abattus et renversés dans tous les pays de l'Europe méridionale.

C'est donc dans ces siècles mémorables qu'il me semble voir les habitans du pays qui porta dans la suite le nom de Pologne, consacrer leurs soins à l'agriculture, à l'entretien des bestiaux, créer et perfectionner des institutions civiles et militaires dont le souvenir et la tradition se conservent encore en Pologne.

CHAPITRE XXV.

CONTINUATION DU MEME SUJET.
SAUROMATES, PEUPLE ASIATIQUE.
SARMATES, PEUPLE DE L'EUROPE.
DIFFERENCE ENTRE CES PEUPLES
D'APRES LES AUTEURS GRECS ET
LATINS. NOM DES SARMATES CHAN-
GE EN CELUI DE SLAVES, POLONAIS
ET LITHVANIENS etc.

On dira peut-être que ce sont des conjectures et non des vérités historiques que je viens d'alléguer; j'y consens, je l'avoue moi-même. Cependant des conjectures, tirées par analogie de ce qui existe, ainsi que des usages très-anciens, et des loix, ces conjectures ont la force d'une vérité. Elles ressemblent aux cours des rivières dont les sources quoiqu' inconnues, n'en sont pas moins réelles. Si l'on ne peut pas découvrir ces sources en remontant une partie de la rivière, elles sont nécessairement plus haut encore.

Lorsque dans le huitième siècle un peuple des bords de la Vistule qui adopta le nom de Polonais fit choix d'un Piaste à la place d'un chef mort qui finissait une série de plusieurs princes dont les noms, quoiqu'ils ne soient pas inscrits avec certitude dans l'histoire parce qu'elle n'existait pas alors, dont les noms, dis-je, sont transmis par une tradition, il est donc sûr qu'avant ce Piaste il régna d'autres chefs, puisque celui-ci n'est pas regardé comme le premier que l'on ait placé à la tête du gouvernement et de la nation.

On se tromperait, si l'on croyait que l'existence des peuples Américains et des Incas a commencé, parce qu'on n'a pas d'annales écrites avant l'arrivée de Colomb, avec l'époque où l'Amérique fut découverte. Si un peuple existait; il fut nécessairement gouverné, soit par ses anciens, soit par des chefs élus ou tout-à la fois par les chefs et les vieillards.

Au défaut de l'histoire écrite, il est un signe certain, sur lequel on peut établir un jugement sûr, en remontant vers les siècles passés: et ce signe est l'attachement qu'une peuple porte à telle ou

telle forme de son gouvernement. Les polonais, seuls en Europe, ont gardé le privilège d'élire leurs chefs jusqu'en 1791. Ils l'ont religieusement gardé malgré les malheurs que l'exercice de ce droit leur attirés souvent, mais le changement inconsidéré de ce privilège entraîna la perte de leur existence politique.

Hérodote fait distinguer expressement les Scythes royaux, parcequ'ils étaient soumis à la puissance des rois héréditaires: il s'en suit donc nécessairement que les autres peuples dont il parle en même tems, avaient des chefs, mais pas héréditaires. Quand Pomponius Méla qualifie les Sarmates, habitant la Pologne, *indomita et libera natio*; quand Procope, environ deux-cent cinquante ans avant l'élection de Piaste, ajoute que les Peuples Slaviniques avaient un gouvernement populaire, ainsi les Nevridiens et les Polonais, appelés par les étrangers tantôt Sarmates et tantôt Slaves, parlant aussi une langue originaire qu'on appelle Slavinique, ne pouvaient pas avoir d'autre forme de gouvernement. Cette induction devient une vérité plus claire lorsqu'on sait positive-

ment qu'ils avaient une telle forme du gouvernement, quand ils parurent sur la scène de l'Europe. On peut mettre en doute les vérités les mieux fondées; cependant le scepticisme a ses bornes. . . Je me permets d'ajouter une dernière observation géographique; elle me paraît ici très-nécessaire.

Hérodote était venu des pays méridionaux sur les bords du Borysthène, lorsqu'il dit que vers l'occident et vers le nord existait la Nevride et ses déserts: il ne connaissait pas d'autres nations, situées au-delà de celle-ci. Hérodote fait sortir l'Ister du pays des Celtes près d'une ville qu'il nomme Pyrénée et il place les Celtes au-delà des colonnes d'Hercule!! Ainsi l'occident de l'Europe, était inconnu au voyageur d'Halicarnasse.

Pomponius Méla parle au contraire de l'Occident et ensuite de l'orient: *Ultimi sunt Germaniae Hermiones . . . Sarmatia intus quam ad mare latior.*

De même Tacite, après avoir achevé la description de la Germanie, s'était rapproché de la Sarmatie, pays situé à l'Orient de celle-là, quand il dit: — *Peuci-*

norum, Venedorumque et Fennorum nationes Germanis an Sarmatis adscribam? dubito.

Ainsi les regards de ces écrivains, dirigés en sens contraire, se promènèrent sur les pays intermédiaires entre le Borysthènes et les frontières des Germains. pays habités par un peuple, nommé par le premier les Nevridiens et par deux autres les Sarmates.

Il s'agit actuellement d'établir la différence entre les Sauromates et les Sarmates. Les premiers étaient un peuple de l'Asie et les Sarmates un peuple tout-à fait Européen.

Lorsque Pomponius Mela fait la description de l'Asie en général, il termine ainsi, le chapitre II du premier livre: — „Circa Ponticum aliquot Populi, alio alioque fine, uno omnes nomine Pontici Ad lacum Maeotici, ad Tanaim Sauromatae.

En traitant la description de l'Asie en particulier, Pomponius Mela dans le chapitre XIX intitulé — „Bithynia et Maoticæ gentes in ora Asiaticæ, — a-

joute ces paroles. — Tanais — ripas ejus Sauromatae et ripis haerentia possident.

En parlant des peuples sur les bords de la mer Caspienne, Méla s'exprime ainsi. „Intus sunt ad Caspium sinum Caspii et Amazones, sed quas Sauromatidas appellant; ad Hircanum Albani.

Strabon fait la même distinction: — „Vers le midi au-dessus du palus-Méotique; de sont les Sauromates et les Scythes jusqu'aux Scythes orientaux. Livre I.

En parlant de l'Europe Strabon y place les Sarmates et non les Sauromates:

— Tout le pays au-dessus de cet intervalle qui comme nous l'avons dit sépare l'Ister du Borysthènes comprend d'abord le désert des Gètes, ensuite les Tyrigètes, après lesquels viennent les Sarmates Yazyges, les Sarmates Royaux, et les Sarmates Ourgi. Livre 7. Trad. de Corai, Du Theil, et dans l'édition de Tschucke L. VII. capit III. §. 17. Tom. III. p. 384.

Denis le Périégète place en Europe les Sarmates ce que prouvent ses vers, cités plus haut à la page 48 de cet ouvrage — „Les bords de l'Ister. . . Quant

aux Sauromates de l'Asie, il les range sur les bords du Tanaïs, comme on le voit dans le passage, inséré à la page 49.

Le Père de l'histoire et de la géographie lève tous les doutes lorsqu'il dit:

— „Le pays au-delà du Tanaïs n'appartient pas à la Scythie; il se partage en plusieurs contrées. La première est aux Sauromates. Ils commencent à l'extrémité du Palus-Maeotis, et occupent les pays qui est au nord de quinze journées de marche, on n'y voit ni arbres fruitiers ni sauvages. La seconde contrée au-dessus des Sauromates est habitée par les Budins etc. Melpomène §. 21.

Hérodote évita la confusion entre les noms des Sauromates et des Sarmates parce qu'il appela le pays de ces derniers la Nevris. Les premiers étaient séparés des Sarmates par cette vaste étendue, située entre le Borysthènes et le Tanaïs que Strabon nomme en particulier la Roxolanie et en général la petite Scythie, et dans laquelle séjournaient alors des peuples nombreux.

Après le géographe de Cappadoce et Pomponius Méla, presque son contempo-

rain, cinq-cents ans plus tard, le prélat de Ravenne changea le nom de Sarmates en celui de Scaveni ou Slaveni, d'Antes, d'Estiens et d'autres: mais tous ces noms ainsi que ceux donnés par l'anonyme de Ravenne et par le roi Alfred n'ont ni une clarté, ni une authenticité classique.

Bientôt cependant le voile qui couvrait la Nevris d'Hérodote et la Sarmatie de Pomponius Méla fut levé, et sur ce vaste plateau qui fut si bien désigné par ces deux écrivains, on a trouvé deux peuples différens par leurs idiomes, les Polonais et les Lithvaniens.

L'idiome de ces derniers, avait, comme j'ai remarqué plus haut, son centre dans le pays situé entre les bords de la Duna vers l'orient, ceux de la Néris ou Wilia au midi, ceux du Niemen vers l'Occident et la mer Baltique vers le Nord: mais il s'étendait aussi par la Livonie d'une part, et de l'autre par l'ancienne Prusse. Laissant de côté pour le moment les notions plus circonstanciées et les dif-

férentes opinions de plusieurs auteurs sur la langue Lithvanienne, je vais présenter quelques remarques sur l'idiome Polonais et sur la Division des dialectes Slaviniques.

CHAPITRE XXVI.

ETENDUE DE L'IDIOME SLAVE OU SLAVINIQUE; SON CENTRE EN POLOGNE. ENUMERATION DES DIALECTES SLAVINIQUES. LANGUE POLONAISE ET SA CULTURE.

Mr. George Ellis, auteur Anglais fait cette observation:

The slavonian sailors, employed on board of Venitian Ships in the Russian trade, never fail to recognize a kindred dialect on their arrival at St. Petersburgh.

„Les matelots Slavoniens, employés sur les vaisseaux Venitiens dans le commerce de Russie, ne manquent jamais, à leur arrivée à St. Petersbourg d'y reconnaître un dialecte analogue à leur langage.,,

Mr. Ellis pourrait ajouter que si un habitant des environs de Bautzen et de Hoyersverda en Lusace, voulait se rendre à Taganrok près d'Asof, à Cherson et à Odessa, il serait sûr, en ne parlant que

le Dialecte de Lusace, d'être compris et d'entendre les autres plus ou moins, en traversant la Pologne, l'Ukraine Polonoise et les pays Trans-Borysthans. De même si un habitant de Pola en Istrie ou de Zara en Morlaquie voyageait à travers la Hongrie ou la Moravie, la Pologne, Polock ou Smolensko jusqu'aux bords de la Neva, il trouverait la même facilité en ne parlant que l'idiome de son pays.

Une langue si étendue a nécessairement un centre où elle doit être originaire. Je crois que l'on m'accordera ce que j'ose avancer, que les pays où se croisent les deux langues dont je viens de parler, est naturellement central.

On demandera quelle est donc la langue primitive dont ces divers dialectes ne forment que les branches? La réponse à cette question deviendra plus claire, si l'on veut remarquer à ce sujet ce que je vais exposer.

Mr. l'abbé Dobrowski, membre des plusieurs sociétés littéraires, se donna beaucoup de peine pour approfondir la connaissance des dialectes Slaviniques: et

après avoir fait, il y a vingt ans, un voyage exprès dans les pays du nord, après avoir consulté sur cet objet les savants de St. Petersbourg et de Moscou, il donna la classification de ces dialectes telle qu'elle suit:

1. L'ancien Slavinique ou le dialecte d'Eglise dans lequel est écrite la liturgie de l'église grecque.
2. Le slavinique Hongrois, parlé dans la haute Hongrie.
3. L'Illyrien, puissé comme pense Mr. Dobrowski dans le Lexicon de Della Bella,
4. le Dialecte de Bohême,
5. le Slavon-servien, parlé en Servie. Mr. Dobrowski le range avec le dialecte Illyrien,
6. le Vénédiqne ou Vandaliqne, ou Vendique, langage des Vendes, habitant la haute Lusace,
7. le Sorabique, parlé dans la basse Lusace,
8. le Polabien: Mr. Dobrowski attribue ce dialecte aux Vendes dans le pays de Lunebourg.

9. Le Cassubien; d'après cet auteur, le dialecte dérivant du Polonais corrompu, parlé dans la Poméranie postérieure, Hinter-Pommern, c'est à-dire sur les bords de la Persante et vers le territoire de Dantzic,

10. le Polonais,

11. le dialecte de la petite-Russie ou de l'Ukraine Polonaise,

12. le dialecte Susdal, parlé dans la province de Moscou, composé de mots Russes et d'idiomes étrangers.

Telle est la division des dialectes Slaviniques, exposée par Mr. Dobrowski d'après les grammériens et les Lexicographes Russes.

Le savant de Bohême ajoute l'observation que dans cette division les dialectes Croitique et Carinthien sont oubliés. Lire Slavin edit 1806 pag. 126.

Cet auteur distingué ne se rappela pas le second chapitre de l'histoire ancienne de la Russie, écrite par le Conseiller Lomonosov, traduite en Français et en Allemand. Dans ce chapitre l'historien montre l'étendue de la nation

slavinique et des peuples qui la composent. C'est aussi là que l'on voit l'étendue de l'idiome et les variétés des dialectes slaviniques.

Il est vrai que le Conseiller Lomonosov range aussi dans la série des nations slaviniques les anciens Prussiens, les Lithvanies, les Livoniens et les Courlandois. Dans le huitième chapitre de son histoire Mr. Lomonosov ajoute: — „La conformité de la langue des Varangiens-Rossi, avec la langue Prussienne et Courlandaise, prouve encore qu'elle n'est qu'un dialecte de l'idiome Slavinique, —

Mr. Dobrowski ne paraît pas avoir assez remarqué les observations très-instructives sur les dialectes Croitique, Dalmatique, Bosnien, Servien, et Bulgarien lesquelles Truber a exposées dans le discours dédicatoire qui précède sa traduction de la sainte Ecriture, et qui fut adressé en 1562 à l'Empereur Maximilien. Primus Truber connaissait très-bien ces dialectes et par lui même, comme Carinthien, et par deux Prêtres de la Croitie et de la Bosnie qui l'ont aidé dans la traduction des livres-saints.

Il semble aussi que Mr. Dobrowski oubliera de faire mention du Dialecte parlé dans les Provinces Turques et sur-tout de celui de la Transylvanie, usité dans le Cercle de Hermanstadt. On en peut prendre l'idée dans l'esquisse, inséré dans un écrit périodique intitulé — *Siebenbürgische Quartalschrift dritter Jahrgang. Hermanstadt, 1793. p. 120.* . Ainsi en rendant l'hommage dû aux connaissances de Mr. Dobrowski et des Savants Russes des travaux desquels il a profité, j'ose déclarer que la division de tous ces dialectes demande encore un développement plus circonstancié. Cependant telle qu'est cette division, elle montre déjà que l'idiome Polonais est le centre de tous les dialectes, indiqués par les savants de Russie et de Bohême. La Pologne est aussi intermédiaire parmi les peuples slaviques dont le Conseiller Lomonosov a fait l'énumération dans son ouvrage historique.

Je me permets de prendre ces dialectes sous un aspect, un peu différent, et je remonte aux tems des auteurs classiques, pour montrer, s'il est possible, le siège de la langue primitive de ces peu-

ples. Je commencerai par la partie orientale, c'est-à-dire par les frontières de l'Asie, et je suivrai la ligne jusqu'aux bords de l'Ister, des mers Adriatique et Eal-tique.

Hérodote en parlant des Sauromates, habitans au-delà du Tanaïs dit: *Sauronra-tae scythicam linguam solecisante.* Ils parlaient donc la langue Scythe corrompue. Plus loin vers l'orient et les monts de Caucase demeuraient les nations, parlant sept langues différentes. — „Ainsi „les Scythes qui voyagent dans leur pays, „ajoute Hérodote, ont besoin de sept in- „terprètes pour y faire leurs affaires. — *Melpom. §. 24.*

Il est donc bien clair que, passé le Tanaïs, l'idiome des Scythes Européens finissait dans le pays des Sauromates.

L'historien dit à l'égard des Androphages qu'ils avaient une langue particulière . . . *γλωσσαν δε ιδιην . . § 106.*

Ce peuple était séparé des Nevridiens par le Borysthènes. Malgré leur nom un peu effrayant de *Ανδροφαγοι*, ils étaient de bons et tranquilles voisins. Ils respec-

taient les limites, ne faisaient la guerre à personne. Hérodote qui ne les a pas vus et ne les aimait pas, n'aurait point manqué, s'il y avait des plaintes contre eux, de le dire. Le savant Pelloutier a prouvé qu'ils ne mangeaient pas des hommes. Pour obtenir une vie si cruelle ils auraient été en guerre avec tout le monde; ils ont cependant fui devant les Perses.

Depuis les bords du Borysthènes jusqu'au-delà des Carpates vers l'Ister, s'étendait la Nevris et son idiome. Les Nevridiens avaient en face les peuples suivants :

Entre le Borysthènes et l'Hypanis étaient les Arotères ou laboureurs, les Alazons et les Callipides.

Entre l'Hypanis et le Tyrès la nation appelée Tyrigètes.

Sur la crête des Carpates vers le Maris et le Tibiscus, les Nevridiens avaient à côté d'eux les Agathyrses jusqu'aux bords de l'Ister. Je dis jusqu'aux bords de l'Ister, car aucun peuple ne séparait de l'Ister les Nevridiens. Hérodote ne

leur donne aucun voisin dans cette contrée : mais Strabon, Ovide et Tacite y placèrent les Sarmates Jazyges, partie du peuple de la Nevris, . . . que l'on appela depuis ces tems, la Sarmatie.

Hérodote ne connaissait pas les nations qui étaient à l'Occident de la Nevride c'est-à-dire sur les bords de l'Oder et de la Morave. Mais les peuples qu'il place entre le Borysthènes et l'Ister parlaient, si ce n'est pas, la même langue, au moins les mêmes dialectes que les Nevridiens qui les environnaient, en formant un croissant autour de ces Arotères, Tyrigètes et des Agathyrses.

La langue des peuples, entre le Tanaïs et les Borysthènes, excepté les Androphages n'en différait pas, ils délibérèrent ensemble et avaient entr'eux des relations d'affaires comme voisins.

Les auteurs classiques postérieurs à Hérodote n'ont pas dérangé la série de ces nations : ils ne leur donnèrent que d'autres dénominations, et sur-tout celle de Sarmatie à la Nevris qu'on changea plus tard en celle des Slavins et après en nom de Pologne.

Voilà deux millé trois - cent et vingt ans se sont écoulés depuis cette mémorable délibération! Et cependant supposons qu'aujourd'hui un littérateur de Moscou, un autre de Kiyovie ou Charkov, un d'Hermanstadt en Transylvanie, ancien pays des Agathyrses, un littérateur d'Épéries, de Nitra ou de Presbourg, un de Servie, un de Bosnie, un de Croatie, un de Zara en Morlaquie, un de Pola en Istrie, un de Stirie, de Carinthie, un de Moravie, un de Silesie, un de Bohême, un des deux-Lusaces, un des bords de la Persante, etc. supposons, dis-je que tous ces littérateurs se soient rencontrés à Varsovie chez un littérateur Polonais, ils pourraient tous, ne sachant que leurs propres langues d'origine qu'on appelle Slayinique, ils pourraient, je le repète, comme autre fois ceux de l'assemblée d'Hérodote, discuter les matières littéraires qu'ils voudraient: ils se comprendraient tous facilement, n'ayant besoin d'éclaircissement que sur des mots, tirés des autres langues limitrophes et usités dans leurs pays respectifs.

Si une telle assemblée des littérateurs se fut rencontrée pendant une des Diètes, lorsque le roi Jean Sobieski, ou Stanislas Auguste parlaient aux Etats de Pologne, je suis bien sûr que tous ces hôtes littéraires se seraient unanimement écriés, voici le vrai et le bel idiome de tous les Slaves! Ce n'est pas une vanité une partialité mal-attendue qui guide mon sentiment en faveur de ma langue maternelle: au contraire j'avoue que les dialectes dont je viens de faire l'énumération, se distinguent par la tournure des phrases, par la simplicité de construction et par la richesse qui sont propres à chacun d'eux. Ces beautés me font regretter que la langue Polonaise n'en ait pas profité.

Mais l'idiome Polonais avait pour lui des avantages bien visibles. Premièrement, la Pologne, patrie d'un peuple aborigène, était fondée au milieu des nations Slayiniques. En second lieu elle fut, dans les siècles primitifs, préservée de l'invasion des barbares qui changèrent l'existence de plusieurs peuples. A la vérité la Pologne fut aussi, dans les siècles postérieurs, souvent ravagée et couverte de ruines: mais

aucune horde Asiatique n'a réussi à se fixer dans ce pays : elles furent, à l'instant, chassées toutes, après quelques combats très-sanglants. D'ailleurs la Pologne existait sous un gouvernement populaire dont la forme est très-favorable non seulement à conserver le type originaire de la langue, mais aussi à le propager et le perfectionner. On a vû lors des élections des chefs, la plus grande partie de la nation se rassembler sur un seul point. C'est là que la force de l'éloquence remuait ou maîtrisait les passions qui se croisaient en mille sens différents. Cette scène se renouvellait d'époque en époque, après qu'un Prince cessait de régner.

Un autre champ pour l'éloquence était offert par les diètes générales, présidées par les rois et composées des Sénateurs et des nonces de tous les palatinats et des provinces. Ces assemblées formaient un corps politique et, si je peux l'appeller ainsi, le foyer de toute la nation. C'est là que la langue prenait une forme constante, identique et que tout provincialisme en disparaissait. C'est pour cette raison que la langue Polonoise cul-

tivée, est la même dans la bouche d'un Lithvanien, d'un Ukrainien, d'un habitant de la Grande ou de la petite Pologne et des provinces de la Prusse Polonoise. La Diète finie, les nonces de ces provinces étaient obligés à leur retour dans leurs foyers de rendre compte à leurs commettans dans les diétines palatinales qu'on appelait diétines de rapports, comitiola relationum.

Ainsi à la tribune, en chaire, au barreau on entendait presque sans cesse des hommes plus au moins éloquens, et l'idiome y gagnait.

Depuis l'introduction du Christianisme en Pologne la langue latine fut adoptée pour les écoles et les actes publics : l'idiome national eut alors un modèle classique. On étudiait les chefs-d'oeuvre de la Grèce et de Rome. On pliait la langue Polonoise à en rendre les beautés : on les imitait dans les assemblées et les tribunaux. Ces efforts donnèrent, en quelque sorte, une autre vie à cette langue.

Le cadre de ce discours ne me permet pas dans ce moment d'offrir quelques

observations comparatives des dialectes slaviques. Je payerais à chacun d'eux le tribut de mon admiration. Je me réserve ce travail pour le tableau que je viens de tracer, d'une réunion de littérateurs sur les bords de la Vistule.

Quant à la littérature en général des dialectes slaviques, je n'en connais pas assez toute l'étendue; je n'ose donc pas hasarder mon opinion. On verra ce que je vais dire en particulier de la littérature en langue polonaise. J'espère qu'elle pourra soutenir pour ses richesses la concurrence avec celle de la langue Russe et Bohémienne. Cependant la nation Russe peut se glorifier de richesses immenses que sa littérature offre depuis soixante ans. L'illustre Académie de St. Petersbourg, les littérateurs et les savants Russes travaillaient en paix sous la protection libérale de leurs Souverains puissans, tandis que les Muses Polonaises étaient sans cesse alarmées par le bruit affreux des armes.

Quant à l'ancienneté des travaux littéraires en langue nationale je dois avouer que les Polonais ne possèdent de monumens écrits que depuis le milieu du qua-

torzième siècle. On conserve un fragment du code des loix publié, en 1347 sous le roi Casimir le Grand. Ce code est imprimé en latin; mais un fragment d'introduction faite en idiome Polonais existe dans les archives publiques. Un autre monument plus considérable c'est la traduction de la sainte Ecriture en Polonais dont j'ai parlé plus haut, faite par la reine Edvige petite fille de Casimir le grand et épouse du roi Jagellon. Ce monument précieux se conserve en Hongrie ou cette reine avait reçu le jour. Mr. l'abbé Dobrowski, dans une lettre, écrite en 1806 à un littérateur Polonais parle ainsi de ce monument:

Ex itinerario Comitiss Teleki per Hungariam habeo, quae de Polonicis Bibliis manuscriptis communicem, nam in Bibliotheca Collegii Sarospatacensis inveni Polonica Biblia eleganter in pulcherrimis membranis scripta, librum rarissimum. Hanc translationem fecit Hedvigis filia Ludovici I ex Ungarico idiomate (opinor forsitan latino. — Vide Bod's Ungarisch. Acten. Apographum praesens circa annum

1390 conscriptum non integrum . . . Miscell. Cracovien. Fascicul. I. p. 85.

Il n'existe en Pologne aucun manuscrit d'une date plus haute que les deux dont je viens de parler. Dans le onzième, le douzième et le treizième siècle ce pays était presque, sans cesse exposé aux horreurs des guerres. Ses voisins et les hordes Asiatiques y faisaient des irruptions continuelles. On ne pensait pas à la conservation, des manuscrits lorsqu'à tout moment on risquait de perdre la vie. Si l'on cachait un papier dans la terre ou dans un tronc d'arbre pourri, seul abrit qui restât lorsque les cabanes brûlaient, il était bientôt détruit ou par l'humidité ou par les vers.

Enfin pendant la catastrophe de 1794, la Pologne a perdu son plus beau monument, une belle et riche Bibliothèque publique. Cette perte restera toujours au nombre de nos souvenirs les plus douloureux; elle est impossible à réparer . . . Un autre sujet m'appelle, c'est la Poésie Polonaise.

CHAPITRE XXVII.

SUR LA POÉSIE POPULAIRE ET SUR
LES DANSES POLONAISES, KRAKO-
WIAKI, MAZURKI, KOSAKI, DANSE
APPELLEE POLONAISE, ANECDOTES
AU SUJET DES DANSES.

La Poésie moderne des nations Européennes n'est en quelque sorte qu'une imitation des chefs-d'œuvre Grecs et Romains. On fait des poèmes d'après le génie de sa langue, mais en imitant les formes des auteurs classiques. Plus on en approche, plus on est estimé parfait. C'est pourquoi une telle poésie peut avoir le nom de poésie cultivée. Mais elle est nécessairement précédée d'une poésie populaire qui est propre à chaque peuple et n'est que le fruit du talent dont la nature a doué l'homme.

Avant de parler des poètes, formés par la culture classique, je crois qu'il est nécessaire de donner ici quelques notions

sur la Poésie du peuple Polonais. Elle est de deux sortes: l'une qui se rapporte exclusivement au chant; l'autre mêlée à la fois de danses et de chant. On peut faire trois divisions caractéristiques de cette poésie, en la rapportant aux trois provinces qui composaient autre fois la Pologne.

On donne le nom de Krakowiaki aux chansons et à la danse des peuples du Palatinat de Cracovie et de la Petite-Pologne.

Le Mazurek, les Mazurki sont les chansons et la danse, inventées par le peuple de Mazovie; elles s'étendent dans la Grande-Pologne.

Celles des peuples de l'Ukraine, c'est-à-dire des anciens Palatinats de Podolie, de Bratslavie, de Kiiovie et de Volhinie sont appelées les Dumki ou les romances élégiaques, et les Kosaki, danses accompagnées de chants. La versification de toutes ces trois sortes de poésies est rimée.

Les chansons Krakoviaki et Mazurki sont composées de vers de dix ou

de douze syllabes. Une aventure entre des amans, une historiette villageoise, une critique, couverte sous une métaphore en forment le sujet. Les chansons sont en strophes. L'air en doit être propre à accompagner la danse. Celle de Krakoviaki a une figure qui la caractérise. Les garçons et les filles, deux à-deux, forment une chaîne, composée de cinq jusqu'à douze et quatorze couples à la fois, qui se suivent l'un l'autre. Le garçon qui se met à la première place, chante une romance qu'il compose à sa volonté pourvu qu'elle soit gaie. Quand les couples se sont placés et la danse va commencer, ce coryphée chante sa premier strophe, le musicien en saisit le ton et le repète sur son violon; pendant cette répétition on danse. Quand le musicien finit, les paires reviennent à leurs places, le garçon chante la deuxième strophe, le musicien la repète, on danse d'après la musique; ce que l'on continue jusqu'à ce que le chanteur ait fini sa romance. On cesse la danse, si la romance ne plait pas. Plus ces couplets sont piquants et gais, plus la danse est vive et bruyante.

Le Mazurek diffère en ce que celui-ci n'est composé que de quatre ou de six couples au plus à la fois : et au lieu d'une chaîne les danseurs forment un cercle en se tenant par la main, ou une espèce d'étoile en se donnant les mains en sens opposés. Le chanteur ou le coryphée est au milieu du cercle avec sa moitié : après avoir chanté un couplet, il danse pendant que le musicien joue du violon comme dans les Krakoviaki, et le cercle danse autour du coryphée. On forme aussi une espèce d'étoile ou d'autres figures, en se donnant la main, en se quittant ou en se joignant pendant la musique.

Les réjouissances ont lieu les jours de fêtes ou les dimanches : le jeune paysan travaille pendant toute la semaine à une chanson pour la chanter au jour de danse. Un passant, un voyageur qui comprend leur langue s'arrête et s'amuse à écouter les couplets champêtres quelquefois très-ingenieux ou très-bisarrés. C'est surtout pendant les noces que ces danses et ces couplets sont très-amusants.

Les Krakoviaki et les Mazurki sont cultivés par les classes élevées. Pendant

les jours plus heureux de son règne, Stanislas Auguste avait fait un voyage dans le Palatinat de Cracovie. Dans une des fêtes qu'il honora de sa présence on dansa les Krakoviaki. Les cavaliers et les dames étaient en habit villageois. Il y avait aussi un jeune homme, peu favorisé de la fortune et pour cela très-malheureux dans ses amours parce que, la jeune personne qu'il aimait, étant fort riche, son père s'opposait à leurs inclinations. Ce jeune homme dansait parfaitement bien les Krakoviaki. Le hasard le fit coryphée de la danse. L'amant infortuné composa une romance à la manière des paysans, dans la quelle il célébrait la bonté du roi et son plaisir à faire des heureux : après, il y introduisit insensiblement l'allégorie de son infortune, et il la chanta de manière qu'il intéressa le bon roi et la société. Au dénouement de la danse et de la romance : il prit son amante, il se mit à genoux devant le roi en implorant sa bonté. Le père de la demoiselle était aussi présent, et sur les instances du roi il couronna les vœux des jeunes amants.

La danse appelée Kosaki, est assez connue: elle est très-différente des précédentes. Un garçon et une fille la dansent seuls. Ce n'est cependant pas une Walse où le cavalier et la dame ne se séparent presque pas. La Kosake demande au contraire, que le danseur et la danseuse figurent séparés l'un de l'autre: leurs bras ne se touchent pas ou très-rarement. Le garçon placé à six à huit pas en face tient entre ses mains un théorbe dont il joue pour accompagner son chant: alors la fille fait ses pas et parcourt l'espace qui les sépare, en avançant sur une ligne ondoyante et, en se retirant de même vers sa place sur la mesure du théorbe. Lorsqu'elle est arrivée à sa place, le cavalier fait le même tour en jouant toujours du théorbe, et ainsi tous deux dansent alternativement. Le cavalier tout seul ou la fille toute seule peuvent à leur fantaisie figurer cette danse. Le chant, le jeu du théorbe ou de la guitare, la souplesse et la légèreté des mouvemens en font l'agrément principal.

Ces trois peuples, plongés dans une misère qu'ils ne méritent pas, sont cependant très gais dans leurs danses; ils y pa-

raissent oublier leur triste sort. Seulement lorsque ceux de la kaine chantent leurs plaintifs Dumki, ou que des jeunes-gens de Masovie et de Cracovie, assis au pied d'un arbre, sur une pierre, ou sur le gazon, accompagnent de leur flageolet leurs chansons mélancoliques, ils s'attendent jusqu'aux larmes.

La Polonaise, danse nationale, est plus connue dans l'étranger. Le chant peut y être employé, mais ce n'est pas de rigueur. Il alterne avec la musique, mais ceux qui dansent ne chantent pas. Cette danse plus grave que les autres, convient plutôt à l'âge mûr: à cet âge on trouve ridicule de faire des sauts et des tours de force.

La polonaise est simple, quand elle ne renferme que deux divisions; le thème et le trio avec une finale. Le thème est composé de la majeur et de la mineur. Le trio de même. Quand la majeure et la mineure sont aussi divisées chacune en deux parties, et que la finale renferme deux parties, la danse est plus imposante. On pourrait appeler ces divisions la strophe, l'anti-strophe et l'épode.

Le coryphée ou celui qui se place à la tête des parties doit bien observer ces divisions et subdivisions, autrement il occasionerait un dérangement dans les tours que l'on change à chaque division.

Les thèmes sont pris d'une chanson, d'un air, d'un hymne que l'on transforme en danse. Le compositeur ajoute au thème un trio analogue et la finale où son talent excite l'approbation ou le mécontentement.

Presque toutes les danses sont consacrées exclusivement au plaisir et à la gaité. Mais la Polonaise peut avoir un objet plus élevé. L'amitié, une solennité de famille, un événement national, célébré par un hymne et une ode, sont aussi honorés par une danse. C'est pourquoi on trouve souvent la danse Polonaise très-grave ou mélancolique, quand on ne connaît pas le sujet qui en fait le thème et le sentiment qu'elle doit inspirer. En voici un exemple.

Lorsque pendant la campagne de 1792, le roi Stanislas Auguste ordonna à l'armée de déposer les armes et par cela compromit l'indépendance de la nation;

le Général Kosciuszko, sensible à ce triste événement, voulut quitter la Pologne. Dans une réunion de ses amis où l'on se faisait ses adieux, on composa un air dont on fit la danse des adieux de Kosciuszko. Le musicien surpassa le poète: la danse est toute sentimentale; elle ne vieillit pas. Lorsqu'en 1809, pendant la campagne des Français et des Autrichiens, l'armée ennemie entra inopinément dans le Duché à quelques milles de Varsovie; la nouvelle en fut apportée à la capitale dans la soirée; on était à la comédie. L'alarme devint générale, tout le monde fut pénétré de la plus vive douleur. Par un instinct singulier, l'orchestre fait entendre la danse de Kosciuszko. Il est difficile de se figurer l'enthousiasme qu'elle réveilla à l'instant. Les officiers coururent rejoindre leurs bataillons, et sortirent en un clin-d'oeil de la ville pour aller à la rencontre de l'ennemi. La jeunesse vola au champ de l'honneur. Le résultat de la campagne fut heureux, mais c'est à l'histoire d'en parler, je reviens à mon sujet.

On ne peut pas savoir l'époque de l'origine de toutes ces danses Polonaises.

Sans doute elles sont nées avec la nation. Le chant ou la poésie que je nomme populaire doit aussi être de la même époque. Il est vrai qu'on n'en a rien conservé par écrit.

La religion Chrétienne fut reçue en Pologne vers la fin du dixième siècle. De ce tems on composait des chansons sur les sujets, pris dans la Sainte-écriture. On les a conservées dans des chansonniers populaires qui sont fort anciens. On y trouve des chansons quelque fois très-plaisantes. En voici une adressée à la mère du genre humain.

Pauvre Eve, Eve infortunée qu'as-tu donc fait? tu as perdu le monde entier. Jadis les cheveux frisés, la figure parée, la couronne de fleurs sur la tête, tu t'es promenée comme une biche dans la prairie. Malheureuse, tu dédaignas les délices du Paradis. Baigne à présent tes yeux de larmes. Adam t'éveillera avant le soleil, il te fera marcher avec un bâton. Ote ta parure élégante, prends le fuseau. Dépose ces ornements et va au travail, Eve infortunée! qu'as-tu, fait? tu nous a perdus, nous orphelins.

 CHAPITRE XXVIII.

 DE L'ORIGINE DE LA POÉSIE CULTIVÉE ET EN PARTICULIER DE LA POÉSIE ÉPIQUE DANS LA LANGUE POLONAISE.

La poésie cultivée, dans l'idiome Polonais, n'a été connue par le moyen de l'imprimerie qu'à peu près depuis l'an 1550. Ce qu'elle fut auparavant? on n'en a point de connaissances certaines.

Nicolas Rey Oksza de Nagłowicè Nagłowski, ainsi appelé du village de ses pères, situé dans le Palatinat de Cracovie sur les bords de Nida, est regardé comme le premier poète qui ait écrit en Polonais. Avant lui on faisait des vers latins. Nicolas de Nagłowicè ne fréquenta l'école que pendant deux ans à Cracovie. Revenu à la campagne à l'âge de dix-huit ans, il devint presque sauvage. La chasse, la pêche faisait son unique occupation. La chasse aux corneilles lui plaisait parti-

culièrement, comme le dit son biographe contemporain et son compagnon de plaisir. Celui-ci raconte qu'une fois Nicolas coupa par morceaux l'étoffe destinée à son habit, pour en faire des banderolles qu'il attachait au cou des corneilles et qu'il laissait ainsi voler. Enfin son père le plaça chez un Sénateur, le Palatin de Sandomirie, dans la maison duquel il prit tant de goût pour la langue latine et pour la lecture des ouvrages Classiques qu'il y consacra le reste de sa vie. De retour dans ses foyers paternels il s'occupa préférablement de la Poesie qu'il cultiva dans sa langue nationale. Il fut dans la suite, honoré des bontés de Sigismond I et de Sigismond Auguste rois de Pologne: il n'accepta cependant aucun emploi. Il remplit plusieurs fois la fonction de Député à la Diète, fonction momentanée, mais très-honorable en Pologne. Ce citoyen et ce poete respectable mourut 1568.

Dans ce même tems vivait Jean Kochanowski plus jeune, mais qui surpassa en célébrité le premier. Ayant reçu une éducation parfaite, possédant les langues hébraïque, grecque et latine, il se consacra

à la poésie. Il était secrétaire du Roi.

Un prélat très-distingué, Evêque de Cracovie voulait gagner ce poète pour l'Eglise: il lui avait déjà obtenu la prévôté de Posnanie. Un autre Evêque lui procura une riche abbaye. Mais les charmes d'une fille rendirent inutiles ces soins généreux des Evêques. Il renonça à la prévôté, à l'abbaye, au Secrétariat et à toutes ses espérances, se maria et se retira dans son village, nommé Czarnolas. Dans cette retraite, à l'ombre d'un tilleul, rendu fameux par les vers qu'il lui adressa, il chantait les Psaumes de Davide, les Odes d'Anacréon et d'Horace. Il accepta une charge civile du Palatinat de Sandomirie, charge dont le nom est Woyski en polonais, et qui n'a pas de nom analogue dans d'autres langues. Ce Woyski, espèce d'officier civil, était Tuteur public dans son Palatinat de toutes les femmes dont les maris, d'après les anciennes constitutions étaient obligés d'aller à la guerre qu'on nommait *pospolite* ou levée en masse, *Landsturm*. Le Woyski, pendant l'absence des guerriers, veillait à la

sureté de leurs épouses, leur servait de conseil dans leurs affaires, et de consolateur dans de tristes événemens si celles-ci étaient privées de leurs braves époux, morts pour la défense de la patrie. Pour exercer un emploi si délicat et si respectable, il fallait un citoyen probe, sage et d'un esprit conciliant. . Jean Kochanowski avait toutes ces qualités. Le roi Etienne Batori qui estimait beaucoup ce poète lui avait conféré la dignité Sénatoriale de Castellan de Sendomiric. Mais Kochanowski ne l'accepta pas, aimant mieux rester Woyski. — Je ne veux pas, écrivit-il au Roi en lui faisant ses remerciemens, je ne veux pas, Sire, laisser entrer dans mes foyers tranquilles le superbe Castellan; il pourrait par une vie brillante, dilapider bientôt ce que le modeste Woyski a ménagé de mon héritage paternel.,

Comme Sénateur, il aurait été souvent obligé à résidence dans la Capitale pour assister au Conseil du Roi, et comme Castellan il devait, dans les cas urgents, aller à la guerre et tout cela à ses frais. Il pourrait obtenir en recompense

une Starostie: mais il aimait son foyer tranquille, l'ombre de son tilleul et les Muses.

Ce Poète est mort en 1584, âgé de cinquante-quatre ans.

Ces deux poètes, presque contemporains sont regardés comme les pères de la poésie polonaise.

Parmi les ouvrages nombreux du premier, on distingue particulièrement un poème très moral, intitulé Wizerunek ou l'Image de la vie de l'homme vertueux. L'auteur introduit sur la scène un jeune homme qui desire être éclairé sur la vertu, sur la félicité, et sur l'avenir. Le poète lui expose les maximes et la doctrine de Socrate, de Platon, d'Aristote, d'Epicure et d'autres philosophes anciens. On peut regarder cet ouvrage comme une histoire de la Philosophie ancienne.

Mais c'est à Jean Kochanowski que la Nation a unanimement décerné la palme poétique. Il est communément appelé le prince des poètes polonais: il est devenu classique tant pour la pureté de la langue que pour la parfaite versification.

On a de lui une traduction des psaumes de David, de laquelle un polonais,

nommé Gomolka a fait la musique. Cette traduction, très harmonieuse, accompagnée de notes musicales parut en 1578.

La traduction que le même Kochanowski a faite de morceaux, de l'Iliade, des Odes de Sappho, d'Anacréon, d'Horace, et ses propres poésies lyriques jouissent d'une approbation générale. Il a fait aussi une tragédie intitulée — *Odprawa*, le renvoi des ambassadeurs grecs. En voici le sujet. Des envoyés Grecs sont arrivés à Troje pour demander à Priam de rendre Hélène à son époux Ménélas. Il sont introduits dans le sénat devant le trône de Priam où ils exposent leur demande au nom des rois de la Grèce. Priam et le Senat la refusent, ce qui amène de la part des Grecs une déclaration de guerre aux Troyens.

L'auteur de cette pièce, faite sur les instances de son ami, le célèbre Jean Zamoyiski Grand-général et grand-chancelier de Pologne, en avoue lui-même la faiblesse. Elle a été jouée en présence du roi et de la cour à Cracovie. La nouveauté du spectacle, et la morale, ainsi

que la gravité de l'objet lui firent de l'honneur.

La série des poètes qui ont suivi ces deux premiers, est très étendue dans le genre lyrique, dramatique et sur tout dans le genre pastoral. Pour ne pas surcharger à la fois cette notice historique de noms très-difficiles à retenir, je ne vais parler d'abord que des tentatives qu'ont faites les polonais dans l'Épopée. Je dis tentatives; j'ai remarqué plus haut au chapitre VII que malheureusement la Pologne ne possède pas un seul poème épique parfait.

On avait commencé par la traduction des poèmes classiques; mais les charmes inimitables et la majesté de ces chefs-d'oeuvre paraissent avoir effrayé les premiers poètes de cette nation.

L'Énéide, rendue en vers polonais par André Kochanowski, cousin du précédent, parut en 1590.

Un troisième poète de ce nom. Pierre Kochanowski a traduit la Jérusalem délivrée du Tasse; elle parut en 1618. Le traducteur de ce chef-d'oeuvre excelle par la

beauté de la versification et la fidélité de la version: il a conservé même la structure des strophes en huit vers de l'original Italien. Ce Pierre a traduit aussi avec une égale fidélité et perfection les premiers quinze chants de Roland le furieux de l'Arioste.

La mort a arrêté Jean et Pierre au milieu de leurs plus brillants travaux; le premier lorsqu'il traduisait les Poèmes d'Homère, et l'autre celui de l'Arioste. Nous avons à la vérité le reste de la traduction de Roland le furieux, attribué à Pierre Kochanowski, mais elle n'est pas encore rendue publique par la voie de l'impression.

La Jérusalem délivrée était sur-tout dans le goût des polonais de ces tems-là. Presque toujours en guerre contre les Musulmans et autres infidèles de l'Asie, ils imitaient, en combattans, les guerriers de Bouillon et de Renaud. C'était la même bravoure, la même négligence les mêmes dissensions, la même dévotion. Les Polonais, avant de commencer le combat, chantaient communément un hymne en vers polonais, fait à l'honneur de la Sainte

Vierge, Boga rodzica, Dei genitrix, hymne attribué à Saint-Albert, Apôtre des polonais vers la fin du dixième siècle. Si cet hymne n'est pas aussi ancien, il est du moins le premier dans la langue Polonoise.

Cependant vers le milieu du dix-septième siècle où Casimir Sarbiéwski écrivait en vers latins sa Légiade dont il est parlé dans le chapitre VII; Samuel Twardowsky, guerrier et poète en même tems, fit les premiers essais dans la langue Polonoise. Mais il prit pour son modèle la pharsale de Lucain, et chanta les guerres, arrivées de son tems contre les Cosaques, les Tartares, les Turcs, les Moscovites, les Hongrois et les Suédois. Il en a fait quatre poèmes qui renferment plus de douze mille vers. Le poète se trouvait lui-même dans ces guerres. Pour la plupart il chante ce qu'il a vu et souffert: il ne cache pas sa fuite à la quelle il fut obligé de recourir pour sauver sa vie.

On trouve dans ces poèmes du pathétique, de l'enthousiasme, une belle versification: mais on n'y remarque pas le mer-

veilleux, si nécessaire à l'épopée, ces divinités, ces esprits et ces fatum, enfanté par l'imagination qui se jouent du sort des mortels et embellissent le poème épique.

En 1690 Stanislas Chroscinski, et en 1691 Alain Bardzinski, rivalisant d'efforts, firent paraître leurs traductions complètes de la Pharsale de Lucain. On prétend qu'une traduction de ce poème fut donnée en 153 par Benoît Kosminski; mais il est difficile d'en voir un exemplaire imprimé.

La victoire de Jean III, roi de Pologne (connue davantage sous son nom de famille Sobièski, nom qu'il rendit immortel,) la victoire, dis-je, gagnée sous les murs de Vienne sur les forces Ottomannes, fut le sujet d'un poème en vers latins et en douze chants que Jean Damascène donna en 1717. Mais ce poème et celui de Skorski intitulé *Lechus, Carmen heroicum*, également en douze chants, imprimé en 1745 dont il est parlé au chapitre VII, ne répondent pas tout-à-fait à la majesté de l'Épopée.

Un poème qui en approche, est *Woyna Chocimska*, guerre de Chocim, poème en douze chants, fait par Ignace Comte Krasicki et rendu public en 1780. Il a pour sujet un événement éclatant dans l'histoire de Pologne. Osman, empereur des Musulmans fit le projet terrible de soumettre cette nation à son sceptre. Dans cette vue, il ramassa toutes les forces de son Empire. Dès l'ouverture de la campagne en 1621, l'armée Polonaise s'empara de la ville de Chocim en Moldavie, elle s'y concentra toute entière; elle n'était composée que d'une trentaine de mille hommes, commandés par les chefs les plus illustres de cette nation. Le 2 Septembre Osman, à la tête de deux-cent cinquante mille Turcs et Tartares entourra cette petite armée; il croyait la prendre toute entière, ou l'écraser et la détruire.

Les attaques les plus impetueuses, les combats les plus vifs et sans cesse renouvelés, furent vigoureusement repoussés; l'acharnement le plus furieux des Turcs et des Tartares, combattans sous les yeux du Sultan dut céder au courage des Polonais. Malheureusement la mort leur en-

leva le 24 Septembre leur chef adoré, le Comte Chodkiewicz que les fatigues et une courte maladie mirent au tombeau. Il fut dignement remplacé par George Lubomirski et Jacques Sobieski père de Jean III. La mort du Comte fut cachée aux Turcs et aux soldats polonais. Les combats se donnaient sous son nom. Bientôt les Turcs furent forcés de faire la paix à la nouvelle du Pospolité ou de la levée en masse de la nation. Les négociations réussirent, et le Traité fut signé au nom de Chodkiewicz.

Cette campagne mémorable est parfaitement décrite par Jacques Sobieski dans l'ouvrage intitulé. — Jacobi Sobiescii Castellani Cracoviensis Commentarii de Bello Chotinensi. Gedani, 1646. — Un Roman historique, intitulé Osman et Apendine sa favorite; roman très-intéressant, écrit par l'épouse d'un ambassadeur français, résidant alors à Constantinople, donne aussi des détails instructifs sur l'Empereur Turc, sur sa fureur contre la Pologne et sur cette campagne. Le charmant roman fut publié bientôt après cet événement et a été traduit en Anglais.

Sans doute le poëte avait sous ses yeux ces deux ouvrages. Le dernier offrait à son imagination encore plus de ressources qu'il n'en a employées. Il aurait pu créer une autre Calypso, une autre Alcine. Mais le Comte Krasicki, alors évêque de Varmie et après archevêque de Gnesno, l'égal par ses hautes dignités de l'illustre auteur de Télémaque et digne pour ses vastes talens, pour la pureté de ses moeurs d'être placé à côté de l'Archevêque de Cambray, le poëte polonais ne se permit rien de ce qui sentait trop les charmes de la volupté. Je rendrai compte du plan, du noeud, et de la marche de son poëme, lorsque j'en offrirai quelques extraits.

CHAPITRE XXIX.

POEMES HEROI-COMIQUES, ET MO-
RAUX.

Le Comte Krasicki, évêque de Varmie qui joignait l'innocence de la vie à la gaieté la plus enjouée, est l'auteur de trois poèmes heroi-comiques très-plaisants. Le premier, rendu public en 1775, est intitulé *Myséide* ou la guerre des souris. Le sujet en est tiré d'une fable historique, racontée par un ancien annaliste national, Vincent Kadlubek. Il dit que Popiél duc de Pologne qui était encore païen ayant ôté par trahison la vie à ses oncles, fut puni par les dieux qui firent servir des rats et des souris à cette vengeance. Ce Popiél, d'après le poète, aimait, dans son vieux château de Krusvitsa, à entendre le sifflement des souris, et favorisait ces animaux. S'en étant ensuite dégoûté, il accorda ses bonnes grâces aux chats dont il s'entoura. La persécution des souris s'en suivit nécessairement, ce qui

amena la guerre entre ces deux espèces d'animaux ennemis. Les souris et les rats gagnèrent une victoire complète sur les chats. Le prince même fut obligé d'abandonner son château et de se retirer dans une île, située, au milieu du lac, nommé Goplo. Mais en vain; il y fut atteint et mangé par les vainqueurs: ainsi la volonté des dieux fut accomplie.

Le poète s'étant emparé de cette fable en fit une heureuse application aux troubles qui sous le roi Stanislas Auguste, déchiraient la Pologne et aux personnages qui étaient l'instrument des malheurs de la patrie. Il couvrit cependant la satire d'un voile impénétrable. On voit la chose, on fait des applications, mais on ne peut pas deviner le nom des personnages qui y jouent le plus grand rôle.

Un littérateur Français; demeurant à Varsovie, à l'apparition de cet ouvrage, en parla en ces termes dans une lettre qu'il écrivit à un membre de l'Académie Française: — „J'ai l'honneur de vous en-
„voyer le poème que vous m'avez deman-
„dé. Je suis sûr que, malgré la glace de
„ma traduction vous y distinguerez ce feu

„brulant de la poésie que le génie seul
 „peut allumer. Tout vous parle en fa-
 „veur de cet ouvrage; c'est le premier de
 „ce genre qui paraisse en pologne, l'au-
 „teur ressemble à Fénelon.

„Si Homère n'eût composé que la Ba-
 „trachomyomachie, je crois que sept vil-
 „les ne se seraient point disputé l'hon-
 „neur, de lui avoir donné le jour;
 „mais s'il eût fait la Myséide, c'eût été
 „une troisième couronne ajoutée aux deux
 „autres, que lui avaient méritées l'Iliade
 „et l'Odyssée „

Ce jugement paraît être trop flatteur;
 le correspondant continue:

„Son poème est bien plus noble et
 „infiniment mieux écrit que la Secchia
 „rapita; il renferme plus d'intérêt et de
 gaieté que le Lutrin, il est moins futile
 et aussi agréable que Vert-vert etc. etc.

Sans déprécier ces auteurs justement
 renommés, on peut dire que le poème po-
 lonais est fort agréable. J'en donnerai
 quelques extraits.

Un deuxième poème héroï-comique
 d'Ignace Krasicki est la Monachoma-

chie, la guerre des moines. C'est une
 satire délicate mais très-piquante contre
 l'usage des controverses, souvent sur des
 objets futiles, qu'à la fin de chaque année
 d'études soutenaient les moines des diffé-
 rents ordres en pologne. Ces disputes
 se terminaient quelquefois par des inju-
 res. . . . La Monachomachie valut à l'au-
 teur des plaintes de la part de ceux qui
 crurent devoir s'offenser, et le Clergé plus
 sévère le blâma également sur-tout, quand
 on sut l'origine de cette plaisanterie, la
 voici. Ignace Krasicki, évêque de Varmie,
 après l'occupation du pays et de son Dio-
 cèse par le roi de Prusse, Frédéric le
 grand, fut obligé de se présenter à Pots-
 dam. Son nouveau souverain qui estimait
 ses talens et ses vertus, le fit loger dans
 les appartements qu'avait jadis occupés
 Mr. de Voltaire. „Ici, dit le Monarque
 à l'Evêque, vous devez être inspiré, et
 faire un poème. „ En effet la Mona-
 chomachie y fut conçue et finie dans le
 goût du Lutrin de Boileau.

On s'en facha, mais on n'était pas en
 état d'y répondre par quelque chose de
 semblable. C'est ce que fit le même poète

L'imagination du Poete embellit les détails de la scène; les peintures du ballon lancé présentent les faits de l'histoire de Pologne et ceux des ancêtres célèbres du plus zélé protecteur des lettres. Plus qu'octogénaire, ce Patriarche des princes, des dignitaires et des littérateurs de la république de Pologne, autrefois chef ou plutôt père affectionné de l'institut des Cadets, membre distingué de la suprême magistrature qui veillait sur l'Education publique, Prince Czartoriski, jouit dans sa haute veillesse de la félicité de voir sous la toge, sous les armes, sur le Parnasse national ses protégés qui lui doivent leur bonheur.

Sibylle. Poeme de Mr. l'Abbé Jean Woronicz, actuellement Evêque de Cracovie. C'est encore ici qu'il faut parler du village Polawy et des Jardins de Mr. Delille; on y lit:

„Voici la roche auguste où tonnait la
Sibylle;

„Sa main n'y trace plus sur la feuille mo-
bile

„Ces arrêts fugitifs, tableaux de l'avenir,
„Ici, c'est le passé qui parle au souvenir.

„Ses nombreux monuments enrichissent
l'histoire,

„Et ce temple et pour nous le temple de
mémoire;

„J'y trouve le bon roi, l'usurpateur cruel,
„Et les traits de Henri près de ceux de
Cromwell,

„La chaîne de Stuart, ce livre d'Antoi-
nette,

„Par qui montait vers Dieu sa prière se-
cette.

„Ah couple infortuné, sujet de tant de
pleurs,

„Vos noms seuls prononcés attendrissent
les coeurs.

„Au sortir de ce temple où revivent
les âges,

„Un autre va des lieux me montrer les
images. . . .

La Princesse Isabelle Czartoriska, di-
gne moitié du Prince Adam, fit elever
dans le magnifique jardin de Polawy à la
Sibylle Slave un temple sur un rocher: au-
dessous du temple est une grotte Sibylline.
Outre les monumens précieux dont parle
Mr. Delille, on y voit aussi des sceptres
des rois de Pologne, des bâtons de grand-

généraux, des armes, des boucliers, des uniformes et habits anciens, des médails, enfin des objets très-rares qui rappellent de grands souvenirs historiques, le tout ramassé par les soins infatigables et aux grands frais de la princesse Isabelle Czar-toriska. Ce fut à l'apparition de la Sibylle et à l'ouverture de son temple que Mr. Woronicz, ravi d'enthousiasme et inspiré par la Muse héroïque chanta dignement cette scène solennelle et touchante. Je tâcherai dans la suite de joindre quelque fragment de ce beau poëme dont l'auteur occupe le premier rang parmi les poètes polonais de cette époque-ci.

Le temple de la Sibylle et les monumens précieux sont confiés au soin d'un prêtre de la Sibylle qui est nécessairement un poète. Une honorable pension donnée par la princesse, un beau logement lui assure l'aisance et un très-agréable amusement. Il y a, je crois, deux ans que la mort enleva le premier prêtre de la Sibylle, Ignace Tanski, poète, jeune et très aimable, au milieu de la traduction des Géorgiques de Virgile dont il s'occupait très-heureusement. Il ne s'en trouva

après sa mort que les premiers deux chants, ou livres, complets et les morceaux des deux suivants. Un autre poëte le remplace dignement.

La princesse aime aussi à faire le bonheur, des jeunes filles par la bonne éducation que leur donnent à Polawy des instituteurs et des institutrices distingués, entretenus aux frais de l'illustre Protectrice. Elle se plaît à assurer leur sort ultérieur par une dot, souvent très-considérable.

Ce n'est pas une flatterie qui me dicta cette notice à l'égard de ces dignes protecteurs des Lettres en pologne; des circonstances me mirent souvent dans une position contraire à leurs intérêts particuliers: mais il est doux de parler d'un mérite éminent — *Virtutem videant*. La pologne a besoin d'exemples si généreux. Il est difficile de trouver un ouvrage de nos poètes et littérateurs connus, où l'on ne lise pas l'hommage de la reconnaissance due à ce couple illustre.

Ici finit l'article sur la poésie héroïque de la langue polonaise: malheureusement il n'est pas riche: on peut en con-

cevoir la cause. La Pologne n'est pas assez peuplée : les guerres, si l'on remonte aux quatre derniers siècles et plus haut, enlevaient à chaque génération la fleur de la jeunesse. Suivant les loix de ce pays et depuis les tems les plus reculés, tout jeune-homme était obligé de marcher pour la défense de la patrie, et l'âge mûr n'en était point excepté. Les désastres trop souvent arrivés et les désolations du pays, réduisaient le reste à la misère. La main froide de la pauvreté étouffait les talens dans leur germe. Il n'est pas facile d'entreprendre et d'exécuter un ouvrage qui demande du tems et une libre imagination, quand les embarras se multiplient de toute part. Enfin les entraves qui enchainent toute une partie du peuple Polonais étouffent le reste. *Carmina laetum sunt opus, et pacem mentis habere volunt.*

Ovid. ex Ponto.

Cependant les traductions des chefs-d'oeuvre de l'Épopée ancienne et moderne, exécutées pendant les derniers malheurs de la Pologne, ont enrichi consi-

dérablement la littérature et la langue de cette nation.

Hyacinthe Przybylski, Professeur à l'Université de Cracovie, possédant à fond la langue des prophètes et des chœurs de Jerusalem, celle d'Homère, de Virgile, de l'Arioste, de Camoëna, de Milton, de Voltaire, de Gesner a traduit en vers et publié les chants sublimes de Sion, ceux de l'Enéide, de la Lusiade, du paradis perdu, du Paradis reconquis, et de la Mort d'Abel. La traduction de l'Illiade et de l'Odyssée que ce poëte a déjà complètement achevée, paraîtront bientôt. Les fragments détachés en sont déjà publiés.

Dans ce dernier travail, Hyacinthe Przybylski avait pour son digne rival, François Dmochowski, poëte distingué dont l'Illiade et l'Enéide ont déjà été mises au jour en 1800, 1805 et 1812.

La Henriade de Voltaire a eu trois concurrens dont les traductions sont également données au public.

Ainsi les chants épiques des langues étrangères, anciens et modernes devin-

rent en quelque sorte la richesse de la nation polonaise.

Je consacrerai un article séparé à la poésie lyrique, dramatique, didactique et pastorale de ma patrie.

 CHAPITRE XXX.

 SUR LES VOYAGES QUE L'ON POUR-
 RAIT FAIRE EN POLOGNE POUR EN
 CONNAITRE L'HISTOIRE, LA LITTE-
 RATURE, LE COMMERCE ET LES
 PRODUCTIONS.

Je me permets ici une digression, elle me semble inséparable des matières dont je viens de parler.

La plupart des étrangers regardent la Pologne, comme une terre, habitée par des sauvages. En effet quelle idée peut-on avoir d'un pays dont un Ambassadeur qui y a résidé, il y a trois ans, parle. — „L'Europe me parut finie au passage de „l'Oder. Là commence un langage, étranger à l'Europe. . . La Pologne n'est plus „l'Asie, ce n'est pas encore l'Europe.... a).

a) Histoire de l'Ambassade dans le Grand Duché de Varsovie en 1812 par M. de Pradt Archevêque etc. à Paris 1815.

Un langue étranger à l'Europe — c'est une langue qu'on parle depuis la Dalmatie, la Carinthie, la Stirie et l'Elbe jusqu'à la Finlande et la mer noire. Cette langue, indigène, connue depuis les siècles les plus reculés, n'appartient pas à l'Europe!! quelle est donc cette, Europe aux Yeux d'un savant si distingué?

La Pologne n'est plus l'Asie. . . Quand est — ce que la Pologne fut l'Asie? La Pologne qui, pour que le reste de l'Europe ne devint pas l'Asie, c'est-à-dire, la Tartarie ou la Turquie, a posé pour bornes à ces Asiatiques les tombeaux de ses valeureux enfants cette même Pologne est exclue de l'Europe par le Diplomate éclair!!

L'Ambassadeur et littérateur ajoute quelques lignes plus bas: — „Je me souviens qu'un petit Juif qui venait de Varsovie auquel je demandai ce qu'il y avait de nouveau répondit en Français avec humeur. — Nouveau: n'avoir pas mangé., — . . . et l'illustre voyageur en fut atterré. . .

Une pareille nouvelle n'effrayerait pas Socrate qui se plaisait à répéter: je ne vis pas pour manger; je mange

pour vivre. . . . Mais cette maxime est trop allarmante pour les épicuriens modernes et pour les fainéants d'un sérail Asiatique.

Cependant ceux qui auront envie de faire un voyage, en imitant Platon, Pythagore et Simonide, n'auront rien à risquer même pour la partie animale. C'était une rencontre imprevue sur le sol de la Pologne, la rencontre d'un millions d'hôtes, s'arrachant les lauriers, les pains et les vins qui avait rendu au tems dont parle Mr. l'Ambassadeur, un peu gênante la situation de ceux qui aiment à voyager pour manger. Cette situation a cessé avec le fracas militaire.

Quant à la langue, étrangère à l'Europe: si Mr. l'Archeveque qui reçut une réponse en Français même d'un petit juif, s'il aimait le latin; il aurait pu, depuis l'Oder jusqu'au Borysthenes, le parler avec beaucoup de Polonais qu'il n'admaît pas à faire partie de l'Europe.

Il est vrai que dans plusieurs parties de la Pologne, il est incommode de voyager. Peut-on voyager toujours commodément dans toutes les parties des pays qui

sont même plus heureusement situés et n'ont pas été continuellement ravagés? Un mécontent, un misanthrope, un efféminé trouvera partout quelque chose qui le dégoûte et le gêne.

. . . „Non in caro nidore voluptas
Summa, sed in te ipso est. . .

Horat.

Il me semble que celui qui voudrait faire en Pologne un voyage pour observer la littérature, pour connaître l'histoire naturelle et politique, ainsi que le commerce, ou par curiosité, le doit commencer par Cracovie et voir le pays en descendant la Wisla, autrefois l'objet de la vénération des peuples Slaves qui, dans le Paganisme honoraient les rivières comme le dit Procope. — *Praeterea et fluvios colunt et nymphas.* Cette Vistule est rendue célèbre par la mort de *Vandea*, princesse de Pologne, la vierge la plus modeste, la plus belle et la plus courageuse de son tems. Elle consacra au dieu de la Vistule sa vie pour garder son innocence. La fin tragique de cette princesse est bien représentée dans une tragédie de Mr. Werner, et mieux dans celle de la

Comtesse Lubienska. La Tragédie faite sur cette histoire par Mr. Wurwitz et qui précéda les deux dernières, est aussi remarquable.

En descendant la Vistule, on aura vu la Pologne dans son centre et le peuple, soumis aux trois gouvernements différents qui rivalisent à qui le rendra heureux et le pays florissant. La ville de Cracovie offrirait à un voyageur éclairé des monumens historiques, concernant la Pologne. Là sont les tombeaux des rois et des hommes qui jouèrent dans leurs siècles un grand rôle.

Les membres de l'Université et ceux de la Société Oeconomique ne manqueraient pas de lui faciliter la connaissance des objets littéraires et scientifiques qui l'intéressaient, ainsi que de lui indiquer les environs qui méritent d'être vus des étrangers.

Si l'on voulait faire son voyage par eau en descendant la rivière jusqu'à Varsovie, on ferait bien de louer une barque légère, sur laquelle on pourrait mettre des effets et quelques provisions plus nécessaires comme du café, du sucre, du vin,

des salaisons etc. etc. Il est fort agréable de s'arrêter près d'un beau rivage, de descendre pour herboriser, pour crayonner un site romantique ou pour prendre des rafraichissemens sur le gazon à l'ombre des arbres couverts de feuilles nouvelles.

Sur les bords de la Vistule les villes et les villages ne sont pas nombreux; la population de Pologne n'approche pas de celle des pays plus fortunés, comme l'Angleterre, la France, l'Allemagne ou l'Italie. Les bords dont je parle n'ont presque jamais été vus des savants étrangers. Il est vrai que le chemin dont je parle n'est pas couvert de roses, mais souvent de ronces. Cependant un voyageur comme Arthur Young et plusieurs autres qui font honneur à leurs différents pays, ne seraient pas mécontent de cette excursion. Par leurs observations physiques, agricoles et commerciales, par des recherches en Botanique et en Géologie de ces contrées ils deviendraient utiles à la Pologne et auraient les droits à la reconnaissance des Polonais qui sauraient apprécier les idées philanthropiques d'un voyageur éclairé. Ce pays est celui des bleds, des

bois et du commerce en beaucoup d'articles et surtout en grains.

Plusieurs étrangers, par leurs satyres, par leurs reproches et leurs calomnies ont aigri les Polonais. Ils craignent d'ouvrir la porte à un voyageur, supposant qu'il va écrire un roman comme celui de l'Héritière Polonaise. L'auteur de ce roman ayant les idées les plus noires, créa une Générale Wolf et de sottes Comtesses qu'on ne peut jamais voir en Pologne et même sur la terre. Cependant il y a des auteurs d'un caractère noble, même dans ces jeux de l'esprit. Les deux romans dont l'un intitulé — Thadée of Warsaw par Miss Potter, et l'autre, Ignatz Jalonski de Mr. de Vofs ne peuvent qu'attacher à leurs auteurs. Les Polonais ont déjà trop souffert pour que l'on ait besoin de les déchirer encore par des imputations et des reproches injurieux qu'ils ne méritent pas, et pour qu'on invente chez eux des crimes dans l'idée de rendre un roman plus sombre et plus intéressant.

Mais la conduite décente, les manières franches et aisées d'un voyageur, lui

ouvriront les coeurs et les maisons en Pologne. Dans le cas d'un besoin impérieux il peut s'adresser à tout propriétaire du village et lui dire à peu près en ces termes :

„Je voyage pour voir les hommes et les pays, mais non pour en dire du mal. Si je vois ce qui mérite une critique, je vous le dirai à vous-même, au lieu de le divulguer impitoyablement dans un livre et dans une langue qui vous est étrangère. Je viens des pays où l'on voit beaucoup de choses très-utiles, et je possède aussi des connaissances. C'est pour moi un plaisir de vous en faire part, vous pouvez en tirer profit. Je m'instruirai aussi très-volontiers, lorsque vous avez quelque chose à m'enseigner, car c'est l'objet de mon voyage. Les droits de l'hospitalité sont pour moi sacrés. Je n'en abuserai en aucune manière. Cela ne convient pas à un honnête homme. Votre pays n'a pas tous les agréments publics, nécessaires pour un voyageur. Je ne parle pas la langue Polonaise. Veuillez donc commander à votre domestique de me louer des chevaux ou un conducteur.,,

„Vos auberges ne sont pas très commodes, je n'en suis pas fâché; cela me procure le plaisir de vous parler. Un voyageur a besoin de manger et de se reposer. Au nom de l'hospitalité, autrefois célébrée en Pologne, j'espère trouver chez vous l'un et l'autre. Mais je n'ai pas besoin de vivre au dépens d'autrui et de gêner quelqu'un en rien. . . .

Un tel discours, un peu mieux tourné si l'on veut, sera bien reçu partout; on ferait de connaissances agréables.

Je conseille le voyage, quoiqu'un peu gênant, le long des bords ou du cours de la Vistule, par ce que cette rivière parcourt le théâtre de l'histoire de Pologne. C'est sur ces bords que se sont passés des grands événements depuis plusieurs siècles.

L'histoire écrite par Jean Dlugofs, et par Cromer que l'on trouve dans toutes les Bibliothèques publiques, l'histoire de Stanislas Jablonowski Castellan de Cracovie et général des armées de Pologne par Mr. l'abbé Jonsac, imprimée à Leipsic chez Sommer en 1774 in 4to avec des cartes, History of Poland, London, January 1795 in 8, enfin les campagnes de ce siècle of-

frent des époques et les faits les plus remarquables aux réflexions d'un voyageur sensible.

Le tems le plus propre pour entreprendre un tel voyage est vers la Saint Jean ou sur la fin de Juin.

Un atlas intitulé — Carte de la Pologne divisée par provinces et Palatinats, et subdivisée par districts etc. en 1772 par Rizzi Zanoni, sur-tout les feuilles nro 17, 18, 14, 10, 13. 9, 5 offrent le cours de la Vistule depuis les sources en haute-Silésie jusqu'aux embouchures.

La carte de la Gallicie occidentale, par Jérôme Benédicci en 1808.

La carte, renfermant une partie de la Pologne Prussienne, faite à la fin du dernier siècle, serviraient de guide à un voyageur.

Il y a aussi une douzaine de belles estampes, représentant des monumens et des vues plus frappantes dessinées par Mr. Vogel Professeur du Lycee de Varsovie, gravées par Mr. Frey. On a également des tableaux historiques dessinés par Mr. François Smugléwicz, tous trois membres de la société littéraire de Varsovie.

Je n'entre pas dans la description du pays et des objets plus-intéressans, car un voyageur éclairé trouvera des renseignemens à Cracovie, à Polawy à Varsovie etc.

A l'égard de la langue du pays où l'on voyage, le célèbre Bacon a dit. — „He that travelleth into a country before „he hath some entrance into the language, „goeth to school and not travel., —

En Pologne un voyageur qui prendrait la route que j'ai indiquée, peut se tirer d'affaire quand il possède ou la langue Française ou l'Allemande ou l'Italienne. Un Anglais même pourra trouver les personnes, qui parlent sa langue.

I, bone, quo virtus tua te vocat, i pede fausto.

Hor. II. Epist. 2. v. 36.

LIVRE XXX

Je m'arrête dans la description de
pays et de royaumes plus intéressants
un voyageur éclairé trouvera des
généralités de Cracovie, de Pologne, de
vie etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc.
A l'égard de la langue du pays on
loue beaucoup le célèbre Bacon qui dit
„The first travelling into a country before
we hath commences into the language
„geeth to school and not travel“
En 1600 un voyageur qui prétend
avoir dit la vérité que les indiens disent
ce d'ailleurs quand il possède en la lan-
gue Française ou l'Allemande ou l'Espa-
gne. Un Anglais a été pour trouver les
personnes qui parlent sa langue
et l'Espagnol, quoiqu'il n'y ait pas de
vrais Indes.

Mort II. Epist. v. 26.

P O E S I E S

TRADUITES DE LA LANGUE POLONAISE.

. Certe nihil turpe docetis.
Ite
OVID ex PONTO I, I.

LECHONIDE.

FRAGMENT DU CHANT VI.

Avenir, Immortalité de l'ame.

La discussion entre deux partis allait devenir une dispute vive et dangereuse. Les orateurs, parlant avec chaleur, animaient l'effervescence de ceux qui étaient zélés pour leur culte. Mais le sage Milodar, pour détourner leur attention vers un autre objet, se lève, commande le silence et adresse au chef des Poliens le discours suivant:

„Toi dont les lumieres nous ont tant de fois étonnés, et qui nous a fait admirer les hommes qui ne sont plus, mais dont le génie est l'objet de notre respect, éclaire nous, ô sage étranger! sur ces choses admirables qui se présentent chaque jour à nos yeux. Ce soleil, ces astres je les vois, mais je ne peux concevoir leur nature, ni ce qui les retient en l'air, ni ce qui les fait mouvoir. Dis-nous qu'est ce que deviennent ces milliers d'hommes

POESIES

TRADUITES DE LA LANGUE
POLONAISE.

Cette nihil turpe docens.

tie

Urb. ex Porto I. 5.

2 8 4

qui nous abandonnent, et qui semblent entrer dans un anéantissement éternel? Nos amis, nos frères, nos parens sont-ils à jamais séparés de notre présence? Nous mêmes, quand nous aurons laissé nos enfans, ne les reverrons-nous nulle part? Cette incertitude et cette ignorance affligent beaucoup mon coeur: dis-moi donc ton opinion autant que tu en es persuadé toi-même.

A cette demande le chef des Poliens répondit: „Les regards du faible mortel sont incapables de percer le voile dont la main créatrice a couvert ces choses étonnantes et la sagesse de l'homme est trop bornée pour approfondir ces grands mystères. J'en ai demandé l'éclaircissement à des hommes célèbres par leurs connaissances. J'ai médité moi-même sur les monuments du génie, laissés à nous par les sages des siècles passés, et j'ai trouvé qu'ils n'ont levé qu'une très-modique partie de ce voile impénétrable. Un jour, plongé dans mes réflexions, je me suis enfoncé dans une profonde solitude, environnée d'une vaste forêt, où je méditai à mon loisir sur les sublimes images qu'a-

vaient tracées de l'avenir iconcevable des des hommes divins tels qu'Homère, Socrate, Platon, Pythagore.

Le ruisseau qui sortant d'un rocher, baignait les racines du chêne, à l'ombre duquel je rêvais, le bruissement des feuilles dont le repos n'était troublé que par un souffle léger du vent, ne pouvaient pas me distraire dans mes pensées qui se succédaient rapidement. Enfin le soleil cacha ses rayons; les oiseaux cessèrent de chanter. J'élevai ma pensée vers la Divinité, en la priant de daigner éclaircir mes doutes.

Tout à coup j'entends un bruit léger; j'ouvre les yeux et je vois descendre un nuage, couleur de rose, qui s'arrêta aux branches du chêne. J'y aperçois un Etre céleste dont la splendeur éblouit mes yeux. Je tremble et tombe à genoux n'osant plus porter sur lui mes regards. — Rassure-toi. Mortel, me dit cet Etre, et ces mots prononcés avec la voix la plus douce ranimèrent mon ame. . . . Rassure-toi, continua l'Etre, tes pensées et tes souhaits, sont téméraires: mais comme ce n'est pas une curiosité frivole qui t'inspire l'audace

de vouloir pénétrer des mystères, cachés aux yeux de tous les mortels, mais le désir sincère de perfectionner toi-même, et tes semblables, tes vœux ne sont pas rejetés par celui que les mondes adorent. Approches-toi et regarde. . . .

„L'être céleste fit approcher de mes yeux une partie du nuage dont il était environné. Je ne peux pas me rappeler ce que je devins dans ce moment; je me sentis dépeuillé de mon existence matérielle; je ne vis plus moi-même; je n'étais plus qu'âme, et il me semblait voir les cieux dans tout leur éclat. Regarde, me dit-il, et observe ce que tu souhaites de savoir. L'ombre qui touche une lyre est Homère. J'aperçus devin chantre de l'Ilium: sa figure était encore semblable à la figure humaine, mais elle était composée d'une matière lumineuse, et ses traits avaient quelque chose de céleste. Il paraissait chanter et toucher une lyre d'or, tandis que l'infortuné Hector avec son Andromaque et un cortège de braves Troyens l'écoutaient avec attendrissement.

„Plus loins, me dit l'ange tu vois Licurgue, Solon, Aristide, qui jouissent

de la récompense qu'ils ont méritée par les peines qu'ils ont supportées pendant leur vie pour les mortels., — Ah! j'ai vu ces âmes bienfaisantes; la majesté les environnait et leurs fronts étaient ceints de bandeaux lumineux comme les astres. . . . Là, tu vois Socrate, le plus sage de ses contemporains, entouré de ses vertueux disciples., Chose inconcevable, m'écriai je, il paraît encore se jouer avec la coupe où il a bu le poison. Il semblait parler avec un doux sourire à Platon, à Phaëdon, Xénophon et à ses autres amis, qu'il éclaira pendant sa vie mortelle. . . .

Je vis Démosthène et Cicéron qui se tenaient par les bras, suivis d'un immense cortège de Grecs et de Romains, qui jadis admirèrent leur divine éloquence en obéissant à leurs conseils salutaires.

Tu vois les héros et les guerriers qui sacrifièrent leurs vies et rependirent leur sang pour le salut de leur patrie et de leurs concitoyens. — Je vis même les citatrices honorables de ces hommes généreux. Plus loin je vis les bergers dans leur simplicité naturelle et les agriculteurs laborieux; je les ai vus les uns jouer de

leurs chalumeaux, les autres se reposer sur des gerbes et sur les gazons auprès de leurs amis.

Une scène majestueuse, mais touchante attira mes regards étonnés. De milliers de vierges, de femmes, d'enfans et d'hommes se promenaient, les uns en société, les autres isolés. Ils avaient tous en apparence la figure humaine, mais leurs charmes surnaturels les embellissaient tellement, qu'un mortel, faute de mots, assez expressifs, n'est pas en état de les peindre.

Sur une élévation plus éclatante s'offrirent à mes yeux des ombres majestueuses : des diadèmes et des couronnes de lauriers ceignaient leurs fronts sereins. Ce sont des rois et des princesses, qui par la sagesse de leur gouvernement et par leur dévouement au bonheur de leurs semblables ont rendu heureux des milliers vivans sous leur sceptre paternel. Là sont aussi des reines et des princesses, qui pendant leur vie ont mérité la bénédiction des mortels. Elles ont laissé sur la terre des souvenirs consolans et leurs noms sont répétés avec attendrissement.

La plaine immense où cette scène avait lieu, ne pourrait que faiblement être comparée à la surface de l'Océan tranquille, dont le calme ne serait troublé que par la plus douce haleine. La couleur de cette plaine ressemblait à l'azur céleste qui se présente à nos yeux pendant la sérénité des jours d'été, mais son éclat surpasse l'imagination. J'y vis des prairies, parsemées de belles fleurs, de bouissons d'arbrisseaux et de bosquets. Des fontaines jaillissaient, des ruisseaux serpentaient en murmurant, mais tout était transparent comme on voit réfléchir les fleurs ou les nuages dans le brillant miroir des eaux. J'étais hors de moi-même à la vue de ce bonheur des âmes des faibles mortels ; je ne me sentais plus, quand le divin envoyé me dit : Lève tes yeux, et regarde en haut !

J'obéis, mais un océan de la lumière la plus éclatante frappa ma vue ; je perdis mes sens ; j'allais périr lorsque l'être céleste me raffermi, disant : tu n'as vu qu'un faible commencement de l'Eternité ; tu en verras d'avantage, si par les actions vertueuses, tu te rends digne de la

recompense qu'on reçoit dans ces lieux.
C'est un bonheur qui ne change, ne finit
jamais. Mais tu vas voir aussi l'horreur
des châtimens que d'après une juste me-
sure attendent le crime.

O M E N

OU ODE PROPHETIQUE

ADRESSEE A CHARLES GUSTAVE ROI
DE SUEDE

EN 1655

PAR SAMUEL TWARDOWSKI

NOTICE HISTORIQUE

Samuel Twardowski, Poète et guerrier, mourut très agé environ vers 1665. Ses poésies dont il laissa un grand nombre, se font remarquer par la force et l'élevation des pensées. Il est vrai qu'emporté par son feu poétique l'auteur tombe souvent dans l'enflure. L'usage trop fréquent qu'il fait dans ses odes, de la mythologie, rend ses idées un peu obscures. Malgré ces défauts, Samuel Twardowski est placé à juste titre au rang de nos bons Poètes nationaux.

Son Ode prophétique a pour sujet un événement politique très facheux, arrivé en Pologne au milieu du dix-septième siècle. Jean Casimir, son roi, s'était imprudemment arrogé le titre de roi de Suede et avait pris les armes de ce royaume. Il est vrai qu'il avait quelque droit à cette prétention plus vaine qu'avantageuse. Son père, Sigismond III roi de Pologne, était fils de Jean III roi de Suede, et de Catharine princesse de Jagellon. C'était par attachement à cette dernière famille que les Polonais avaient, après la mort d'Étienne Batori, donné le sceptre et la couronne à ce Sigismond, alors prince royal de Suede. Déjà roi de Pologne, quand son père Jean III roi de Suede mourut, Sigismond succéda à ses droits héréditaires et monta sur le Trône de Suede. Obligé cependant de revenir en Pologne, il confia les rênes du gouvernement de Suede à son oncle paternel, Charles duc de Sudermanie. Bientôt les Suedois, préférant celui qui était présent à celui qui était absent, proclamèrent Charles leur roi, en place de Sigismond. L'oncle ne balança pas à se mettre sur le trône de son ne-

veu. Tous les efforts de Sigismond devinrent inutiles pour reprendre le sceptre qu'il avait perdu. Les Polonais qui n'aimaient pas non plus qu'on leur imposât des rois et qui renvoyaient quelquefois ceux des leurs princes qui ne voulaient pas respecter les constitutions du pays, ne firent pas de grands frais en faveur de Sigismond; ils respectèrent la liberté de leurs voisins Suedois. Les choses restèrent donc dans cet état. La couronne de Suede fut après dignement portée par Gustave Adolphe qui la laissa à sa fille, la célèbre Christine. Cette princesse préférant, comme on le sait, le commerce des Muses aux soins d'un trône du Nord, remit le sceptre et la couronne de Suede à Charles Gustave, au lieu de les rendre à Jean Casimir, fils de ce même Sigismond auquel le trône avait été injustement enlevé et qui alors ne vivait plus.

Ce fut dans cette occurrence que Jean Casimir qui était roi de Pologne et cousin de Christine, prit le titre de Roi de Suede. Ni les instances de Charles Gustave, ni les prières des Polonais ne purent engager l'opiniâtre Jean Casimir à s'en désister.

Cet entêtement attira une guerre terrible à la Pologne. D'un côté Charles Gustave entra avec toutes ses forces en Pologne, de l'autre, des hordes de Tartares, de Cosaques et une troupe de 50 mille Transylvains, conduite par son prince George Ragozzi, tous suscités par le roi de Suède contre son rival, envahirent cette même Pologne du côté de l'Orient et du Midi; tandis que le Souverain de la Russie, à la tête de soixante mille hommes, entra en Lithvanie et s'en empara. Enfin l'Électeur de Brandebourg, au mépris de ses liaisons avec la République, pénétra dans la Pologne avec une armée considérable. Telles furent les suites funestes de la vaine ambition qui avait porté Casimir à ajouter à son titre de roi de Pologne, celui de roi des Suédois, des Goths et des Vandales! Pour surcroît de malheurs, un grand nombre de Polonais que ce roi avait exaspérés contre lui, embrassèrent le parti de Charles Gustave, et le proclamèrent roi de Pologne.

Ce fut dans ces circonstances que Samuel Twardowski écrivit l'Ode dont on va lire la traduction: mais j'avoue que cette version ne peut cependant pas rendre toute la force de l'original.

OMEN.

Quel est donc cet astre nouveau qui s'élève et brille au milieu des ténèbres du Nord? . . . Ah! il est connu de celui entre les mains duquel reposent les destinées des Princes et des Nations. Oui, tu le connais cet astre, Toi seul qui régnes dans les cieux et te joues avec les empires de la terre, soit que dans une balance infallible tu les fasses descendre ou monter, soit que tu les laisses s'agiter comme une balle que se renvoient les enfants.

En vain le Poëte, dans ses songes, trace des caractères prophétiques. Il est incapable de deviner où nous conduit le sort impitoyable par des chemins semés de ronces et d'écueils.

Hélas! il est triste, il est environné de dangers ce changement qui fait passer sous le sceptre d'un Maître dont on ne connaît pas le sentimens. Se demander, sera t-il bon ou mauvais? ce sont des chi-

mères dont on se tourmente inutilement. Mais ce qui est réel, c'est que les désastres actuels surpassent tous les malheurs possibles, ils ne peuvent plus être augmentés. Ouvrez les fastes de la Patrie, jamais elle ne s'est trouvée dans un état si déplorable. Plus à plaindre que Scylla, transformée en rocher ou qu'Andromède exposée à la fureur d'un monstre, elle est accablée du poids de toutes les calamités, qui tombent sur elle à la fois.

Une moitié de la Pologne est déjà réduite en cendres: on voit sur l'autre s'élever des nuages de fumée, et les flammes, colorer l'horison. La Lithvanie expirante est embrasée par des feux plus ardents que ceux par lesquels Sirius détruit les moissons de l'été.

Le soldat effréné oubliant les sentiments de l'humanité déchire les entrailles de sa propre mère; il exprime le sang des tristes restes qu'il tient dans ses cruelles mains.

Des conseils sinistres environnent le Trône, au tour duquel ne se font entendre que les voix d'une vénale imbécillité. Dans le Sénat on n'entend que les cris

d'un zèle insensé pour la liberté. Malheureux! ignorez vous qu'Athènes plus sage que vous s'est perdue par l'excès de sa liberté?

Au milieu de ce tourbillon affreux, elle ne pouvait plus se soutenir, cette Patrie infortunée. Elle tournait ses regards vers l'horizon d'où pouvait venir le souffle d'un vent salulaire, capable de la restaurer et de nous ranimer avec elle.

Toi qui nous as conservé le reste de nos vies avant même que nous t'ayons salué comme notre roi, je te salue, astre brillant d'or, mais dont la face se montre à nous, encore éclipsee. Prince victorieux! dont le bras courageux nous a atteints d'au-delà d'une vaste mer, tu ne voulus pas faire des ponts de nos corps, mais tu nous reçois et nous laisses revoir nos foyers à travers les flammes et la foudre.

Poursuis donc la carrière que le ciel te montre et vers laquelle te conduit une heureuse destinée. Aucun obstacle n'arrêtera tes pas vers le but où t'attendent la Couronne et le Trône. Cependant de

grands devoirs te restent à remplir; rappeler l'antique Cérés dans les champs abandonnés, dompter l'insolence furieuse des hordes barbares, franchir le Tanaïs lointain et planter ton étendard victorieux dans les déserts des Scythes. Voilà ce que tu as à faire. Tu as à réparer les pertes que la Pologne a souffertes, à nous rendre la Poméranie enlevée, la Livonie arrachée. C'est par là que tu joindras les limites des deux royaumes qui liés par des noeuds fraternels resteront à jamais inébranlables.

Quand tu auras accompli ces travaux, n'oublie point le respect dû à la religion, à la liberté, aux coutumes et aux loix de nos pères. Alors tu dormiras au milieu des Polonais avec plus de sécurité qu'étant entouré de gardes armées, à l'abri des forteresses et des boucliers argiraspides.

ODE ELEGIAQUE

OU

Souvenir des temps de Czarnecki
écrite en polonais par François Karpinski.

NOTICE HISTORIQUE.

L'Ode qui précède, amène naturellement celle qui suit, composée, il y a trente et quelques années. Elle se rapporte à la même guerre que la première et peut lui servir de pendant dans un sens contraire.

La prophétie de Samuel Twardowski ne s'est point réalisée quoique tout rendit probable cette prédiction sinistre. En effet la Pologne fut accablée de toutes parts, tandis que son roi errait hors du pays qu'il s'était empressé d'abandonner, après l'avoir précipité dans une guerre malheureuse qui dura six ans. Cependant il se forma un héros au milieu de ces grandes calamités. Ce fut Etienne Czarnecki, simple gentilhomme, Officier dans l'armée Polonoise, en grande partie découragée, il ne désespéra pas du salut de la Patrie. Par

son courage, par ses talens, et par son patriotisme, il s'éleva au rang suprême, étonna par ses victoires rapides et nombreuses, chassa tous les ennemis, et devint le libérateur de la Pologne. Ce fut aussi à cette école, sous le même chef que Jean Sobieski apprit l'art de vaincre qui lui ouvrit plus tard le chemin du Trône.

Le Poëte rappelle dans cette ode l'époque des malheurs et de la gloire de la Pologne, époque mémorable que Czarnecki rendit célèbre. L'auteur offre ce héros pour modèle à la jeunesse Polonoise qui commençait à oublier les actions illustres de ses courageux ancêtres.

François Karpinski excelle sur tout dans le genre pastoral et dans l'épique. La pureté de sa langue poétique est égale à celle de ses sentimens nobles et tendres. La vertu, le patriotisme, l'innocence et l'amour dominant dans ses poésies et ses ouvrages littéraires. Jamais il n'échappa rien à sa plume qui put blesser l'innocence et la modestie. Il vit encore et jouit toujours dans son âge avancé de l'estime de ses compatriotes. Il la mérita sans doute par le charme de ses ouvrages, et la simplicité de ses moeurs.

ODE.

Virtutem videant intabescantque relictâ.

Temps de malheurs et de gloire! ces temps pendant lesquels l'intrepide Czarnecki se jeta entre sa patrie et le sort impitoyable qui la persécutait, et opposa son sein courageux aux coups de la fortune ennemie!

D'une main il dirigeait les traits victorieux; de l'autre, couvrant son roi il parait ceux de ses ennemis: bientôt il relève de son bras vigoureux la Pologne qu'on alloit précipiter dans le gouffre qui devait l'engloutir.

Invincible il franchit tous les obstacles, il brise les nuages qui portent la foudre et arrêtent envain son passage, il atteint la cime où il cueille le laurier dont la patrie couronne les actions glorieuses de ses enfans courageux.

La nation reconnaissante et son roi s'empressent unanimement de le combler d'éloges et de récompenses méritées: les pères attendris le montrent à leurs fils pour leur servir de modèle.

Années de la gloire de ma Patrie, hélas! vous êtes disparues comme un songe...

Le Polonais d'aujourd'hui est dégénéré, il n'a plus le costume, le coeur et les moeurs de ses ancêtres.

Qui saura faire sortir un jeune homme pendant les chaleurs brûlantes du soleil ou pendant que l'orage gronde sur nos têtes. Les moindres fatigues l'abiment et sa toilette recherchée lui enlève tout son tems *).

Les armes de ses ancêtres sont trop pesantes pour son bras efféminé: son coeur est sans énergie: les soins de son bien-être embrassent toutes ses pensées: il se préfère au salut public, la patrie est pour lui un mot vide de sens.

Nom sacré de la Patrie, idole chérie des ames nobles! . . . ce fut pour elle que jadis un roi d'Athènes s'exposa volontairement à la mort. Ce fut pour sa liberté qu'un Romain généreux, ne pouvant pas

*) Il faut rappeler ici que ces vers ont été faits avant l'époque peu éloignée où l'on a vu les Polonais sur les bords du Danube, du Rhin, du Tibre, du Pô, du Tage, du Nil et sur les rochers brûlants de Saint-Domingue comme sur les Alpes, les Pyrénées etc.

voir sa Patrie asservie, se déchira les entrailles.

La Volupté, pour s'attacher Ulysse, lui offre en vain l'empire d'une île heureuse. Ulysse préfère son Itaque, et dédaignant les plaisirs et le nouvel empire, il va chercher son stérile rocher.

De même jadis le Polonais courait avec joie où les dangers l'attendaient. Prodigue de son sang, il affrontait la mort et consacrait sa vie à la défense de sa chère patrie.

De même jadis le Polonais au milieu de tes palais, Rome brillante et majestueuse, soupirait après la fumée des humbles foyers de ses pères. Il s'empressait de revoir sa patrie où, sitôt qu'il était arrivé, il se couvrait des armes de ses ancêtres et volait défendre les frontières menacées de son pays.

Ces frontières; ce n'étaient ni des murs, ni des citadelles imprenables, mais son courage personnel qui les défendait et les tombeaux des agresseurs les distinguaient de celles des voisins.

Aujourd'hui tout est changé: on se joue des moeurs des vieux tems: l'amour

de la patrie s'évanouit; de nobles exemples ne touchent plus: on est insensible aux calamités publiques. La mollesse est l'idole, on lui voue et son coeur et son ame.

Illustre héros, généreux Czarnecki permets moi qu'avant que le tems jaloux enleve tes cendres révéres je les sème sur le sol devenu stérile de la Pologne. Il en pourra naître un héros qui reconcitiera les polonais d'aujourd'hui avec ceux de ton siècle.

ODE

ADRESSEE A LA NATION DE LITH-
VANIE

PAR ADAM NARUSCZWICZ
TRADUITE DU POLONAIS EN FRANÇAIS.

Observation. . . Le traducteur s'est permis d'ajouter quelques renseignemens historiques, afin de faire mieux connaître le sujet et le but de l'Ode qu'on lira ci-après.

NOTE HISTORIQUE.

L'époque du regne de Stanislas Auguste ne se distingua que trop des époques précédentes par les malheurs que la Pologne souffrit, comme elle les surpassa par l'éclat de sa littérature qui fut très-florisante au milieu des ruines de ce pays. Les plus beaux esprits dont la Pologne puisse en quelque sort se glorifier, appartiennent à cette époque désastreuse. Le roi même, comme orateur, mérite une place distinguée dans les annales littéraires.

res; il était le plus éloquent des Polonais, ses contemporains. Il possédait d'autres qualités éminentes. S'il se fut contenté de la première place après le trône, le Comte Poniatowski aurait été le premier des Sénateurs comme son père, et un des plus habiles ministres. La Pologne n'aurait pas été insultée, avilie; elle n'aurait pas péri misérablement. Lorsque Frédéric le Grand régnait en Prusse, et que Marie Thérèsia, par sa sagesse et son courage portait l'empire d'Autriche au faite de sa puissance, lorsque l'Impératrice Catherine II, sur le trône de Pierre le Grand étonnait l'Europe par sa grandeur, c'était une témérité dans un gentilhomme, âgé de trente-deux ans et peu connu, d'aspirer au trône de Pologne, entouré d'écueils si redoutables; c'était plus qu'une imprudence de recevoir le sceptre d'une main étrangère et de s'opiniâtrer à le retenir par le secours des puissances voisines contre les vœux de la nation.

On sait que le Prince Adam Czartoryski avait été aussi destiné au trône de Pologne: sa piété filiale envers son père sur lequel il ne voulait pas prendre le pas

lui coûta la couronne. Si ce jeune Prince, recommandable par ses qualités personnelles, fort du crédit de ses parents aussi riches que puissans, uni par les noeuds de sang avec les premières familles de sa patrie, avait occupé le trône, et si le Comte Poniatowski, son cousin, avait été chargé du ministère, alors on aurait vu ce que pouvaient les Polonais. Le sort jaloux et les Dieux de la terre en disposèrent autrement. Mais ces remarques appartiennent à l'histoire, il ne s'agit ici que de Poésie.

Ignace Comte Krasicki, Adam Naruszewicz, et Stanislas Trembecki, occupent à juste titre, comme poètes, le premier rang dans l'époque de Stanislas Auguste. Les deux derniers avaient consacré leur plume au Roi par reconnaissance et par attachement. Ignace Krasicki, le plus fin et le plus poli de nos auteurs satiriques, quelquefois ne lui épargna pas l'encens, mais il sut aussi par fois lui donner de grandes leçons comme on le verra dans les pièces qui suivent.

Un événement déplorable, arrivé à Stanislas Auguste le 3 Novembre 1771 c'est

à-dire son enlèvement exécuté par l'audace des Confédérés et sa délivrance de leurs mains, donnèrent lieu à Naruscewicz et Trembecki de chanter les louanges du roi et de faire aux patriotes confédérés les reproches les plus sanglants. Ces poètes regardèrent le fait comme il se présentait sous son apparence horrible. Pleins de force et de talents comme Poètes, ils se trompèrent comme citoyens éclairés. Si l'intention abominable, qu'on prêtait aux confédérés se fut trouvée dans leurs ames, le crime aurait été sans doute commis, le moyen en était en leur pouvoir.

Les confédérés, après avoir pris les armes pour la défense de l'indépendance et de la liberté de la patrie, s'étaient aperçus qu'une partie de la nation, indifférente à cette lutte mémorable, ne paraissait pas contraire au roi qui était déjà couronné. Ils voyaient les troupes royales combattre leurs propres compatriotes. Ceux-ci étaient poursuivis au nom du Prince par les armées étrangères, et le pays était en proie à la plus affreuse désolation. Ils savaient que la liberté du roi était extrêmement gênée par la protection dont on

semblait généreusement l'honorer et qu'il en gémissait. Les confédérés étaient enfin persuadés que la seule union entre le roi et les patriotes pouvait encore sauver la patrie expirante. Un des premiers chefs Casimir Pulaski, héros qui joignait à sa jeunesse et à son courage l'ame noble d'Epaminodas, conçut le hardi projet d'enlever le roi à ses protecteurs. Deux de ses capitaines, Lukawski et Strawinski furent choisis avec une vingtaine de braves pour exécuter ce projet audacieux. Quoiqu'à trente lieues de Varsovie, ils jurèrent d'aller prendre le roi dans sa capitale et de l'amener au camp des Confédérés. Dans cette intention, ils se travestissent en paysans, et s'approchent de Varsovie, remplie de troupes étrangères et de gardes royales. Ils attèlent leurs chevaux à des charettes qu'ils chargent de foin et de vivres, entrent dans la ville, s'arrêtent à environ mille pas du château royal et déposent leurs charges dans des édifices appartenant au Couvent des Dominicains où, comme paysans, ils trouvent un abri pour leurs chevaux et pour eux-mêmes. Les Capitaines vont de moment en moment au châ-

teau s'informer du tems et des maisons où le roi avait coutume de se rendre. Enfin ils apprennent qu'il passera la soirée chez son oncle: ils saisissent ce moment pour accomplir leur entreprise.

En face à peu-près du palais où le roi devait se trouver, est une petite rue de traverse. La troupe s'y place à la faveur de l'obscurité. Pendant que le roi revient de sa visite sur les neuf heures du soir, les confédérés sortent et arrêtent son carrosse à deux-cents pas du château. Un heiduque se met devant la portiere, un coup de pistolet le fait tomber aux pieds du Prince. Les chambellans qui l'accompagnaient, fuyent ou se cachent sous la voiture. On fait monter le monarque sur un cheval qu'on avait amené exprès, on traverse plusieurs rues avant de sortir de la vaste capitale. Qui osera dire, en combinant toutes ces circonstances que les Confédérés avaient eu le lâche et criminel projet d'attenter à la vie du Prince?

La nuit était très-obscuré: une partie de cette petite troupe faisait l'avant-garde, pour aller avertir un nouveau détachement

qui devait venir à leur rencontre à la distance de trois lieues et escorter le roi: mais elle prit la route à gauche en sortant de la ville, et se sépara du reste du corps qui, par mégarde tourna à droite et s'égara. On ne pouvait se donner de signal; le silence était nécessaire et strictement observé. En traversant un fossé, au moment où l'on allait quitter la ville, le cheval du roi broncha, et tomba: le Prince fut renversé, se blessa à la tête et perdit un soulier, un confédérés lui donna sa botte. On traversa un champ labouré. Les vedettes ennemies qui rodaient au-tour de la ville se faisaient entendre. Le petit détachement fut obligé de s'éparpiller pour que son nombre ne les trahît pas. Il fallait suivre un chemin détourné ou plutôt marcher au hasard. Les Confédérés ne savaient plus où ils étaient; les ténèbres les plus épaisses empêchaient de rien distinguer. Le roi lui-même indiqua le sentier qui mène au petit bois, nommé Bielany et situé trois quarts de lieue de Varsovie. Dans ce petit bois solitaire est une belle église et un Couvent de Camaldules. On arriva jusque sous les

murs de ces édifices. Le capitaine Lukawski envoya deux soldats à la recherche de ses camarades égarés, ils, ne revinrent pas: il resta donc seul avec un des conjurés, nommé Kuzma et avec le roi en tiers. Enfin cet officier, ne voyant plus paraître ceux qu'il avait envoyés, prit le parti d'aller en personne les chercher, et laissa le roi à la garde de ce Kuzma, homme gigantesque. Ce fut alors que Stanislas Auguste, par le charme de son éloquence fit tomber à ses pieds ce Kuzma qui, les larmes aux yeux, jura de le défendre contre ses camarades et lui demanda ses ordres. Le roi craignant le retour de Lukawski prit la résolution d'aller à pied jusqu'à sa résidence. La route ou plutôt un sentier pratiqué à travers le bois, une prairie marécageuse et ensuite à travers les sables était pénible pour ceux mêmes qui y passent pendant le jour. On peut juger si elle était plus encore horrible pendant la nuit et dans une saison humide et froide. Cependant l'infortuné roi, accompagné de Kuzma, arriva au petit moulin, appelé Mariemont, situé à un bon quart de lieu des barrières de Var-

sovie. Kuzma, frappant contre la fenêtre dit au meunier d'ouvrir la porte et de donner un asyle à un gentilhomme, attaqué, à ce qu'il dit, et blessé par des assassins. Cette nouvelle effraya le meunier, il prit celui qui lui parlait pour un de ces mêmes assassins. Ce ne fut que sur les prières attendrissantes du Roi qui lui parla en allemand, car ce meunier était né en allemande, que celui-ci ouvrit la porte et permit d'entrer.

Le roi écrivit tout de suite au Commandant de ses gardes, le Général Coccey, le billet suivant. — „Par une espèce de miracle je suis sauvé des mains des assassins. Je suis au petit moulin de Mariemont. Venez au plutôt me tirer d'ici. Je suis blessé, mais légèrement., Ce fut encore avec beaucoup de peine que le meunier ne sachant pas qui étaient les étrangers qu'il avait reçus et épouvanté par l'idée des assassins, se résolut à porter le billet à la ville. Pendant ce tems, Stanislas Auguste, presque mort de fatigue se coucha sur un banc et s'étant enveloppé dans le manteau du meunier il s'endormit.

Le porteur du Billet eut bien de la peine à trouver le commandant des gardes. La nouvelle que le Prince était sauvé, se répandit comme un éclair dans la capitale, où regnait la tristesse et la crainte. La joie que causa cette nouvelle fut extrême: tout le monde corut au château pour voir le roi. Mais on s'était trompé, il n'y était pas encore; l'inquiétude se renouvela. Cependant le Général Coccey prit un voiture et conduit par le meunier il trouva le monarque endormi sur le banc tandis que Kuzma montait la garde le sabre à la main. Le Général se mit à genoux devant le Prince, et lui baisa la main qu'il baigna de larmes de joie. Le meunier étonné se mit également à genoux, en demandant pardon à Sa Majesté de l'avoir si long-tems retenue à la porte.

Enfin le roi arriva vers les cinq heures du matin à son château où il trouva des Sénateurs, des Ministres, des Généraux et une foule d'hommes et de femmes de tout âge et de toute condition. Il raconta lui-même et son accident fâcheux et sa délivrance qu'il avoua devoir à Kuzma. Le charme de la narration, le dan-

ger, la position affreuse où s'était trouvé le roi firent verser des larmes, à tous ceux qui l'entendirent. Kuzma, ce conjuré fâcheux quelques heures auparavant, fut regardé comme un ange tutelaire; on l'embrassait et dans les transports de joie, on le comblait de bénédictions.

Après cette scène attendrissante qui gagna tous les coeurs au Prince, il se confia aux soins des médecins. La blessure, à la tête, ne présentait heureusement rien de fâcheux. Une fièvre, occasionnée par l'extrême fatigue, le retint pendant quelques jours au lit.

La bande qui avait commis cet attentat, se dispersa; Lukawski prit aussi la fuite. Kuzma dit les noms de ses complices que les papiers publics répétèrent en détail: l'ordre fut donné d'arrêter par-tout les coupables. Le chef des conjurés, le capitaine Lukawski s'était sauvé à douze lieues de Varsovie chez un des confédérés qui n'était pas de cette conspiration. Celui-ci le livra à la Justice. On accusa les conjurés de crime de Lèse-Majesté. La Diète qui seule avait le droit de connaître et juger de tels crimes se forma

en Tribunal suprême. Le roi, dans sa propre cause, ne pouvait pas la présider : mais quand les débats entre les accusateurs publics et les défenseurs officieux des coupables furent terminés, Sa Majesté parut au milieu de l'assemblée et tint en faveur des accusés un discours si éloquent et si pathétique que Demosthène et Cicéron ne l'auraient pas desavoué. On eut long-tems la coutume dans les classes de Rhétorique de lire et d'analyser ce discours comme un modèle parfait, et il le mérite, car c'est un monument précieux. Surtout le passage en faveur de Kuzma est sublime. Le roi lui avait donné sa parole de le sauver ; mais les accusateurs ne regardaient pas cette promesse comme ayant été faite librement et par conséquent comme obligatoire en Justice. Aussi Kuzma si bien défendu par le roi même, ne fut condamné qu'à un emprisonnement temporaire et ensuite au bannissement perpétuel.

Quant à Lukawski, Strawinski et au chef de l'expédition, Casimir Pulaski, ils furent condamnés à la peine de mort, leurs biens furent confisqués et ils furent dé-

gradés de noblesse. Le dernier se sauva dans les pays étrangers et fut tué pendant la guerre d'Amérique au siège de Savannah.

La fin tragique de Lukaski fut remarquable par le courage avec lequel il subit la mort. Exténué par un long emprisonnement, par ses souffrances, et par la faim, défiguré par sa longue barbe, couvert à peine de lambeaux, il ne présentait plus qu'un fantôme hideux. On le mena dans cet état à l'échaffaud. Ni ce spectacle terrible, ni sa situation avilissante n'avaient abattu son âme. Au moment où le glaive fatal allait terminer ses jours, il prit la parole et dit au peuple rassemblé „Comme soldat, je suivis aveuglement les „ordres de mes chefs. Comme citoyen, je „sentais la nécessité de les remplir. Notre „patrie est au bord du précipice. La nation est divisée entre le roi et les patriotes confédérés. Point de salut si les deux „partis ne sont pas d'accord. On m'a commandé d'amener le roi dans le sein des „défenseurs de la Patrie. J'ai hasardé avec „joie ma vie pour le salut commun. J'ai „été trahi par mes compagnons ; la sentence des juges m'amène ici. La mort

en Tribunal suprême. Le roi, dans sa propre cause, ne pouvait pas la présider : mais quand les débats entre les accusateurs publics et les défenseurs officieux des coupables furent terminés, Sa Majesté parut au milieu de l'assemblée et tint en faveur des accusés un discours si éloquent et si pathétique que Demosthène et Cicéron ne l'auraient pas desavoué. On eut long-tems la coutume dans les classes de Rhétorique de lire et d'analyser ce discours comme un modèle parfait, et il le mérite, car c'est un monument précieux. Surtout le passage en faveur de Kuzma est sublime. Le roi lui avait donné sa parole de le sauver ; mais les accusateurs ne regardaient pas cette promesse comme ayant été faite librement et par conséquent comme obligatoire en Justice. Aussi Kuzma si bien défendu par le roi même, ne fut condamné qu'à un emprisonnement temporaire et ensuite au bannissement perpétuel.

Quant à Lukawski, Strawinski et au chef de l'expédition, Casimir Pulaski, ils furent condamnés à la peine de mort, leurs biens furent confisqués et ils furent dé-

gradés de noblesse. Le dernier se sauva dans les pays étrangers et fut tué pendant la guerre d'Amérique au siège de Savannah.

La fin tragique de Lukaski fut remarquable par le courage avec lequel il subit la mort. Exténué par un long emprisonnement, par ses souffrances, et par la faim, défiguré par sa longue barbe, couvert à peine de lambeaux, il ne présentait plus qu'un fantôme hideux. On le mena dans cet état à l'échaffaud. Ni ce spectacle terrible, ni sa situation avilissante n'avaient abattu son âme. Au moment où le glaive fatal allait terminer ses jours, il prit la parole et dit au peuple rassemblé „Comme soldat, je suivis aveuglement les „ordres de mes chefs. Comme citoyen, je „sentais la nécessité de les remplir. Notre „patrie est au bord du précipice. La nation est divisée entre le roi et les patriotes confédérés. Point de salut si les deux „partis ne sont pas d'accord. On m'a commandé d'amener le roi dans le sein des „défenseurs de la Patrie. J'ai hasardé avec „joie ma vie pour le salut commun. J'ai „été trahi par mes compagnons ; la sentence des juges m'amène ici. La mort

en Tribunal suprême. Le roi, dans sa propre cause, ne pouvait pas la présider : mais quand les débats entre les accusateurs publics et les défenseurs officieux des coupables furent terminés, Sa Majesté parut au milieu de l'assemblée et tint en faveur des accusés un discours si éloquent et si pathétique que Demosthène et Cicéron ne l'auraient pas desavoué. On eut long-tems la coutume dans les classes de Rhétorique de lire et d'analyser ce discours comme un modèle parfait, et il le mérite, car c'est un monument précieux. Surtout le passage en faveur de Kuzma est sublime. Le roi lui avait donné sa parole de le sauver ; mais les accusateurs ne regardaient pas cette promesse comme ayant été faite librement et par conséquent comme obligatoire en Justice. Aussi Kuzma si bien défendu par le roi même, ne fut condamné qu'à un emprisonnement temporaire et ensuite au bannissement perpétuel.

Quant à Lukawski, Strawinski et au chef de l'expédition, Casimir Pulaski, ils furent condamnés à la peine de mort, leurs biens furent confisqués et ils furent dé-

gradés de noblesse. Le dernier se sauva dans les pays étrangers et fut tué pendant la guerre d'Amérique au siège de Savannah.

La fin tragique de Lukaski fut remarquable par le courage avec lequel il subit la mort. Exténué par un long emprisonnement, par ses souffrances, et par la faim, défiguré par sa longue barbe, couvert à peine de lambeaux, il ne présentait plus qu'un fantôme hideux. On le mena dans cet état à l'échaffaud. Ni ce spectacle terrible, ni sa situation avilissante n'avaient abattu son âme. Au moment où le glaive fatal allait terminer ses jours, il prit la parole et dit au peuple rassemblé „Comme soldat, je suivis aveuglement les „ordres de mes chefs. Comme citoyen, je „sentais la nécessité de les remplir. Notre „patrie est au bord du précipice. La nation est divisée entre le roi et les „patriotes confédérés. Point de salut si les deux „partis ne sont pas d'accord. On m'a com- „mandé d'amener le roi dans le sein des „défenseurs de la Patrie. J'ai hasardé avec „joie ma vie pour le salut commun. J'ai „été trahi par mes compagnons ; la sen- „tence des juges m'amène ici. La mort

„ne m'effraye pas; je l'affrontai souvent.
 „C'est le sort de la Patrie qui me déchire
 „le coeur. Bientôt je porterai aux 'pieds
 „du Juge éternel mes larmes et mes priè-
 „res pour son bonheur. Vous, mes com-
 „patriotes, n'épargnez ni vos biens ni vo-
 „tre sang pour sa défense: car il est doux
 „de mourir pour la Patrie. . . .

Après ces paroles Lukawski, moins coupable dans son intention et plus malheureux que Mucius Scevola qui avait tenté à la vie d'un roi, présenta sa tête au glaive sans la moindre altération.

Les vers qui suivent ont été adressés à la Nation de Lithvanie dont les députés étaient venus au nom de ce Duché porter au Roi leurs félicitations de ce qu'il avait échappé heureusement à l'effrayant danger qu'il avait couru.

O D E.

..... Mihi robur in armis

Pace probata fides.

CLAUDIANUS.

Féconde en hommes courageux, Nation,
 toi qui ne te laissas vaincre ni par les
 hordes de l'Orient, ni par les fils de Le-
 chus, et qui, lorsque tu unis l'honneur de
 la Pogonie [1] à l'Aigle des Polonais, leur
 donnas ton coeur et non tes armes.

Lithvanie! célèbre depuis les siècles
 les plus reculés, attachée, à ton roi par
 la fidélité et par l'amour, tu lui offres un
 nouveau tribut; et par l'organe de tes fils,
 tu resseras tes liens, consacrés au moment
 de son élection solennelle.

[1] La Pogonie, Pogonia, ce sont les armes du Grand-Duché de Lithvanie: elles présentent un cavalier avec un bouclier au bras gauche, le sabre à la main droite, levé au dessus de la tête, et assis sur un coursier au galop. Le Poète fait allusion à la fameuse union qui se fit librement entre la Pologne et la Lithvanie en 1386.

C'est un nouveau triomphe pour toi que, pendant des orages terribles, sans te laisser emporter par l'erreur, tu aimas mieux dans ces jours de trouble et de violence céder avec prudence à la tempête, que d'être brisée, par l'ouragan en fureur.

En suivant, dans tes nobles desseins, la route indiquée par la sagesse, tu sais que tous les efforts sont vains contre celui que le ciel protège. A l'exemple de tes ancêtres, tu ne tires pas tes coups au hasard, et ne déposes pas tes armes sans honneur.

Etouffant la discorde, au mépris des clameurs calomnieuses, vous posez la première base de la paix et de la félicité publique en vous ralliant autour du trône de votre Prince. Oh! les membres deviennent faibles, quand ils se roidissent contre la tête.

Cette scène est plus touchante que celle qu'on a vue jadis, dans les champs révéérés de Wola [2] desquels la Vistule

[2] Wola est un village près de Varsovie: une plaine très-étendue servait de lieu de rassemblement pour l'élection des rois de Pologne.

s'approche dans son cours sinueux dont elle rend l'aspect plus imposant. Oui, elle est plus honorable que celle des jours où les Fils de la Pologne, de la Prusse, et de la Lithvanie, enfants d'une seule mère, rassemblés dans ces plaines mémorables, laissant flotter au gré des vents leurs bannières éclatantes, au milieu des transports de joie, avaient élevé sur le trône parmi ces dignes personnages, le plus digne de tous.

Ses talents et ses vertus lui ont mérité leurs suffrages et le bandeau royal. Il est beau de savoir apprécier les hommes et d'en faire le choix. Mais il est plus beau de garder l'amour et la fidélité à celui qu'on trouva digne de ses vœux.

Un tel sentiment prouve que dans l'élection du Prince, on n'avait en vue ni un rayon de la séduisante espérance, ni un vil intérêt, mais que le seul bonheur de la patrie était le but qu'on se proposait.

Dans les Jours fortunés il se trouve des milliers de flatteurs. Chacun se met à genoux devant celui à qui le bonheur sourit. Mais c'est le jour de l'adversité qui fait distinguer les nobles caractères,

Ainsi qu'une pierre de touche fait connaître la valeur du métal, de même l'adversité montre celui qui fut attaché à la personne ou à la fortune. Ah! si le malheur déchire le coeur et remplit les yeux de larmes, il a au moins ce mérite qu'il apprend à connaître la différence des sentimens des hommes.

Trop souvent la providence dans ses décrets impénétrables fait gémir les meilleurs Princes. Parmi ceux qui versent des larmes ne sont pas tous ceux qui le méritent. Les vicissitudes du Temps amènent la vicissitude du sort des mortels. Dans un édifice suranné qu'on éleva sans symétrie, sans ordre, comme sans prévoyance [3], on reconnaît facilement les fautes des architectes. Un autre a commis les fautes, et les ruines écrasent un autre.

Il n'est pas trop digne d'envie le bonheur de ceux eux quels, sur les débris des royaumes détruits, l'ambition élève des trônes éclatans; ainsi que le bonheur

[3] Le poète présente, comme on le voit, sous cette métaphore les vices de la Constitution de Pologne. On avait amélioré cet édifice, mais un ouragan vint le renverser.

de ceux que décore une pourpre, teinte du sang de leurs sujets et de leurs voisins; et à qui l'oppression met entre les mains un sceptre arrosé de larmes.

La terreur des armées innombrables peut les garder entre leurs contemporains effrayés: mais elle ne les sauvera pas des jugemens vengeurs de la postérité. Le prestige éblouissant tombera avec le héros fortuné et le monde n'abhorra en lui qu'un tyran, ennemi de l'humanité.

Souvent le hasard amène la prospérité; mais l'âme vertueuse, même dans les chaînes réfléchit sa lumière. La malice peut la calomnier, la haine la condamner, mais l'immortalité lui offre la couronne.

Heureux qui, mené par une conscience pure ne se laisse égarer par l'envie: et qui, estimant les choses d'après leur valeur, sait distinguer ce qui vient de la vertu ou d'un événement fortuit.

Heureux qui, pendant les jours se-reins et les ombres de la nuit ne parle et ne juge que d'après la justice: et qui méprisant la mobilité des coeurs inconstans ne s'effraye pas d'être le témoin de la vertu dans l'adversité!

Lithvanie! tu donnes une preuve de sentimens nobles et touchans, lorsqu' affligée du malheur de ton roi, tu t'empreses au milieu des alarmes publiques, de lui porter un hommage de ton attachement inaltérable.

Le Monarque en le recevant de ses fils, trouve plus douce la coupe que les chagrins remplissent d'amertume. Il se dit à lui-même. „Le sort impitoyable „n'enleve pas tout, quand il laisse la fi- „délité intacte de toute une nation.

Oui, Lithvaniens! gardez à jamais un amour sincère pour le Prince. Des nations faibles conservent leur existence par leur union. Roi et sujets, nous flottons tous ensemble dans la même barque sur une mer en fureur. Le bonheur et le salut du Prince adouciront nos afflictions et seuls termineront nos malheurs.

N O T E

page 598 — „Cette scène est plus tou-
chante que celle qu'on a vue jadis dans
„les champs révéérés,„ Ces vers

rappellent en quelque sorte ceux du célèbre C. G. Heyne que je trouve dans la belle collection de poésies latines modernes, faite par Mr. le Professeur Mitscherlich, littérateur distingué. Voici les vers de Mr. Heyne.

A D

STANISLAUM AUGUSTUM REG. POLONIAR.

—————*—————

Qui modo depressis nebulosus cornibus
ibat

Signa ferens luctus non dubitanda sui,
Vistula arenosis sanctum caput extulit
undis:

Stillabant hirtae ceruleo amne comae:
Vidit et antiquâ claros virtute Polonos
Ut legerent Regem, rite coire, novum.
Macte, ait, ô magnae stirpis generosa
Propago,

Multâ clarorum laude superba Patrum:
Quos ego pro Patria, pro libertate tuenda
Sanguine vidi undas tingere saepe
meas.

Sed, servire suis dum nollent regibus,
illis

Servitium legum gloria ferre fuit.

Parere et monitis meliorum tuta probare
 Consilia, et justum fasque piisque
 sequi.

Quorum nunc memores, memores vir-
 tutis avitae,

O nati, ad Campum nunc properate
 Sacrum!

Nulla, nisi illustri virtute augusta reful-
 gens,

Majestate, pius frons diadema ge-
 rat. (a)

[a] Legantur caetera in libro cui titulus — Eclo-
 gae — recentiorum Carminum latinorum,
 Edit Chr. Guil. Mitscherlich. Prof. Gotting.
 Hannoverae 1793. 8.



193049

36807/520/53

60-

KSIĘGARNIA

ANTYKWARIAT

DOM
KSIĄZKI
DOM

N^o 35226

